UMBERTO CARRARA

B. 17
7
314
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

3

BIBLIOTECA
CENTRALE

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME CINQUIEME.

10.DEC.1976

LE

THÉATRE DE VOLTAIRE,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE de plusieurs Pièces, qui n'ont été imprimées que depuis la mort de l'Auteur, & qui ne se trouvent que dans l'édition des Œuvres complettes, imprimées à Kell.

TOME CINQUIEME.

A TOULOUSE;

Chez J. B. BROULHIET, Libraire.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

TABLE

DES PIECES

Contenues dans le V volume.

PRÉFACE, Page, 3
Mariamne, Tragédie, 11
Avertiſſement de l'Editeur, 102
Diſcours prononcé avant la repréſentation d'Ériphile, 103
Eriphile, Tragédie, 109
Préface, 193
Amelie ou le Duc de Foix, Tragédie, 195
Avertiſſement, 264
Préface, 265
Catilina ou Rome ſauvée, Tragédie, 274

B°. 17. 7. 314.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE,

Revue & corrigée par l'Auteur en 1762 & en 1771.

PRÉFACE.

Je ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages que j'ai vu applaudir au theâtre, & mépriſés à la lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des ſuffrages aux repréſentations ; mais il faut un autre mérite pour ſoutenir le grand jour de l'impreſſion. C'eſt peu d'une conduite régulière ; ce ſeroit même peu d'intéreſſer : tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuyeux, ſi tous les vers ne ſont pas pleins de force & d'harmonie, ſi on n'y trouve pas une élégance continue, ſi la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poëſie que le génie ſeul peut donner, où l'eſprit ne ſaurait jamais atteindre, & ſur lequel on raiſonne ſi mal & ſi inutilement depuis la mort de M. *Deſpréaux*.

C'eſt une erreur bien groſſière de s'imaginer que les vers ſoient la dernière partie d'une pièce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'eſt-à-dire, l'homme de la terre qui, après *Virgile*, a le mieux connu l'art des vers, ne penſait pas ainſi. Deux années entières lui ſuffirent à peine pour écrire ſa *Phèdre*. *Pradon* ſe vante d'avoir compoſé la ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des repréſentations d'une tragédie ne dépend point du ſtyle, mais des acteurs & des

ſituations, il arriva que les deux *Phèdres* ſemblèrent d'abord avoir une égale deſtinée. Mais l'impreſſion régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, ſelon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface inſolente, dans laquelle il traitait ſes critiques de malhonnêtes gens; ſa pièce, tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; & ſans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages? la conduite en eſt à peu près la même. *Phèdre* eſt mourante dans l'une & dans l'autre; *Théſée* eſt abſent dans les premiers actes: il paſſe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*. *Hippolyte* ſon fils veut quitter *Trézène*; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phèdre*: il meurt du même genre de mort, & ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus: les perſonnages des deux pièces ſe trouvent dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes; mais c'eſt là qu'on diſtingue le grand homme, & le mauvais poëte. C'eſt lorſque *Racine* & *Pradon* penſent de même, qu'ils ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible, dans la déclaration d'*Hippolyte* à *Aricie*. M. *Racine* fait ainſi parler *Hippolyte*:

Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-tems inſulté,
Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toujours du bord contempler les orages,

Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente:
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois honteux, déſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Préſente, je vous fuis; abſente, je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolyte* s'exprime dans *Pradon*.

Aſſez & trop long-tems, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour, & j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chaſſer dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embarraſſe.
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe;
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux pièces de compa raiſon ſans admirer l'une, & ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant

dans toutes les deux le même fond de ſentimens & de penſées ; car quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées, mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, & le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages ? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette pièce, auſſi bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition ; mais j'en aurais encor laiſſé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par-delà lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent ; on voit la perfection au-delà de ſoi, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce ; les lecteurs la feront aſſez ſans moi. Mais je crois qu'il eſt néceſſaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite ſur le choix du ſujet de *Mariamne*. Comme le génie des Français eſt de ſaiſir vivement le côté ridicule des choſes les plus ſérieuſes, on diſait que le ſujet de *Mariamne* n'était autre choſe qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui ſa femme refuſe avec aigreur le devoir conjugal*, & on ajoutait qu'une querelle de ménage ne pou-

vait jamais faire une tragédie. Je ſupplie qu'on faſſe avec moi quelques réflexions ſur ce préjugé.

Les pièces tragiques ſont fondées ou ſur les intérêts de toute une Nation, ou ſur les intérêts particuliers de quelques Princes. De ce premier genre ſont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Grèce aſſemblée demande le ſang du fils d'*Agamemnon*: les *Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le ſort de Rome : l'*Œdipe*, où le ſalut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus*. Du ſecond genre ſont *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate*, *&c.*

Dans ces trois dernières, tout l'intérêt eſt renfermé dans la famille des héros de la pièce : tout roule ſur des paſſions que des bourgeois reſſentent, comme les Princes ; & l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, Mithridate *n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ſes deux fils en ſont amoureux auſſi ; & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé.* Phèdre *eſt une belle-mère qui, enhardie par une intrigante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs.* Néron *eſt un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, & qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa maîtreſſe.* Voilà des ſujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine*. Auſſi l'intrigue de l'*Avare* eſt-elle préciſément la même que celle de *Mithridate*. *Harpagon* & le Roi de Pont ſont deux vieillards amoureux ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival ; l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt

entre leur fils & leur maîtreſſe, & les deux pièces finiſſent par le mariage du jeune homme.

Molière & *Racine* ont également réuſſi, en traitant ces deux intrigues. L'un a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens: l'autre a attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare: *Racine* a repréſenté les faibleſſes d'un grand Roi, & les a rendues reſpectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Vateau* & à *le Brun*. L'un repréſentera ſous une treille des payſans pleins d'une joie naïve, groſſière & effrénée, autour d'une table ruſtique, où l'ivreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immodéré règneront. L'autre peindra les noces de *Pelée* & *Thétis*, les feſtins des Dieux, leur joie majeſtueuſe. Et tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracaſſeries d'une belle-ſœur, ſont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi à qui la terre a donné le nom de *grand*, éperdument amoureux d'une femme auſſi vertueuſe que belle; la paſſion furieuſe de ce Roi ſi fameux par ſes vertus & par ſes crimes, ſes cruautés paſſés, ſes remords préſens; ce paſſage ſi continuel & ſi rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour; l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes Miniſtres, la ſituation cruelle d'une Princeſſe dont la vertu & la beauté ſont célèbres encor dans le monde, qui avait vu ſon père & ſon frère livrés à la mort par ſon mari, & qui, pour comble de douleur, ſe voyait aimée

du meurtrier de sa famille ; quel champ, quelle carrière pour un autre génie que le mien ! Peut-on dire qu'un tel sujet soit indigne de la tragédie ? C'est là sur-tout que, *selon ce qu'on peut être, les choses changent de nom.*

ACTEURS.

HÉRODE, Roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'Hérode.

SALOME, ſœur d'Hérode.

SOHEME, Prince de la race des Aſmonéens.

MAZAEL, } Miniſtres d'Hérode.
IDAMAS, }

NARBAS, ancien Officier des Rois Aſmonéens.

AMMON, Confident de Sohème.

ÉLISE, Confidente de Mariamne.

Un Garde d'Hérode, parlant.

Suite d'Hérode.

Suite de Sohème.

Une Suivante de Mariamne, *perſonnage muet.*

La Scène eſt à Jéruſalem, dans le palais d'Hérode.

Google

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Oui, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Juſques à ſon retour eſt du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain.
Madame, il était tems que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondît l'eſpérance.
Hérode votre frère, à Rome retenu,

Déjà dans ſes états n'était plus reconnu.
Le Peuple, pour ſes Rois toujours plein d'injuſtices,
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage était abandonné,
Et que la Reine, aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos Grands-Prêtres.
Je l'avoue à regret, j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, & ſon nom précieux.
Iſraël aime encor avec idolâtrie
Le ſang de ces Héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, ſa naiſſance, & ſur-tout ſes malheurs,
D'un Peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs;
Et leurs vœux indiſcrets la nommant Souveraine,
Semblaient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un Peuple ébranlé.
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes états ſuivi de la vengeance.
Son nom ſeul a par-tout répandu la terreur,
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il eſt vrai qu'Hérode va paraître;
Et ces Peuples & moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir, dont à peine on me voyait jouir,
N'eſt qu'une ombre qui paſſe, & va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, & ſon bonheur m'opprime:
Mariamne triomphe, & je ſuis ſa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

SALOME.

Eh! que deviendrons-nous,
Quand la Reine à ſes pieds reverra ſon époux?
De mon autorité cette fière rivale
Auprès d'un Roi ſéduit nous fut toujours fatale.
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea: je l'ai trop offenſée.
A notre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la Reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux dont ce Prince eſt épris,
Se nourrit par la haine, & croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce Monarque inflexible
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux, irrités ou diſtraits,
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, ſoupirer & ſe plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre,
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs,
Eſclave en ſon palais, héros par-tout ailleurs.
Que dis-je! en puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du père, il adorait la fille:
Le fer encor ſanglant, & que vous excitiez,
Était levé ſur elle, & tombait à ſes pieds.

MAZAEL.

Mais ſongez que dans Rome éloigné de ſa vue,
Sa chaîne de ſi loin ſemble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, ſon retour en reſſerre les nœuds,
Et ſes trompeurs appas ſont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui; mais cette ame altière, à ſoi-même inhumaine,
Toujours de ſon époux a recherché la haine.
Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains;
La paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les tems ſombre, chagrin, jaloux,
Contre ſon amour même aura beſoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, & je ſuis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Aſcalon vous êtes attendue:
Une retraite illuſtre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aiſément à l'abri des tempêtes
Qui pourraient dans Solime éclater ſur nos têtes.
Sohême eſt d'Aſcalon paiſible Souverain,
Reconnu, protégé par le Peuple Romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à ſa province:
Il ſait penſer en ſage, & gouverner en Prince.
Je n'apperçois pour vous que des deſtins meilleurs:
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur & mon ignominie:
Mariamne en tout tems empoiſonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,

Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui, qui pour cet hymen attendait votre frère,
Lui, dont l'eſprit rigide & la ſageſſe auſtère
Parut tant mépriſer ces folles paſſions,
De nos vains courtiſans vaines illuſions,
Au Roi ſon allié ferait-il cette offenſe ?

SALOME.

Croyez qu'avec la Reine il eſt d'intelligence.

MAZAEL.

Le ſang & l'amitié les uniſſent tous deux ;
Mais je n'ai jamais vu.....

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux.
Sur mon malheur nouveau je ſuis trop éclairée :
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême, & ſes diſcours glacés
M'ont expliqué ma honte, & m'ont inſtruite aſſez.

MAZAEL.

Vous penſez en effet qu'une femme ſévère
Qui pleure encor ici ſon aïeul & ſon frère,
Et dont l'eſprit hautain (qu'aigriſſent ſes malheurs)
Se nourrit d'amertume, & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeſte avantage
D'enlever un amant qui ſous vos lois s'engage ?
L'amour eſt-il connu de ſon ſuperbe cœur ?

SALOME.

Elle l'inſpire, au moins, & c'eſt là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point ? Cette ame impérieuſe,

Par excès de fierté, ſemble être vertueuſe:
A vivre ſans réproche elle a mis ſon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil ſi vanté trouve enfin ſon écueil.
Que m'importe, après tout, que ſon ame hardie
De mon parjure amant flatte la perfidie,
Ou qu'exerçant ſur lui ſon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens ſans même le vouloir?
Qu'elle chériſſe, ou non, le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il ſuffit; ſa fierté s'en élève:
Ma honte fait ſa gloire; elle a dans mes douleurs
Le plaiſir inſultant de jouir de mes pleurs.
Enfin c'eſt trop languir dans cette indigne gêne;
Je veux voir á quel point on mérite ma haine.
Sohême vient: allez: mon ſort va s'éclaircir.

SCENE II.

SALOME, SOHEME, AMMON.

SALOME.

APPROCHEZ: votre cœur n'eſt point né pour trahir,
Et le mien n'eſt pas fait pour ſouffrir qu'on l'abuſe.
Le Roi revient enfin, vous n'avez plus d'excuſe.
Ne conſultez ici que vos ſeuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos ſentimens ſecrets.
Parlez: je ne crains point l'aveu d'une inconſtance,
Dont je mépriſerais la vaine & faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux,

Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous.

SOHEME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du Roi :
Il a voulu, Madame, étendre juſqu'à moi
Le pouvoir que Céſar lui laiſſe en Paleſtine.
En m'accordant ſa ſœur, il cherchait ma ruine.
Au rang de ſes vaſſaux il oſait me compter.
J'ai ſoutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé, comme lui, des amis près d'Auguſte.
Je ne crains point Hérode, & l'Empereur eſt juſte.
Mais je ne peux ſouffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un Roi dont je ſuis mécontent.
D'ailleurs, vous connaiſſez cette cour orageuſe :
Sa famille avec lui fut toujours malheureuſe.
De tout ce qui l'approche il craint des trahiſons :
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Au frère de la Reine il en coûta la vie :
De plus d'un attentat cette mort fut ſuivie.
Mariamne a vécu, dans ce triſte ſéjour,
Entre la barbarie, & les tranſports d'amour,
Tantôt ſous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée,
Craignant & ſon époux, & de vils délateurs,
De leur malheureux Roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle.

SOHEME.

Ignorez-vous, Princeſſe,

Que ſon ſang eſt le mien, que ſon ſort m'intéreſſe?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHEME.

Apprenez encor plus:
J'ai craint long-tems pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le ſang qui la fit naître:
Il l'a promis, du moins, à l'Empereur ſon maître.
Pour moi, loin d'une cour objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, & votre frère, & vous:
Je pars. Ne penſez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre, & loin de vous m'entraîne,
Je renonce à la fois à ce Prince, à ſa cour,
A tout engagement, & ſur-tout à l'amour.
Épargnez le reproche à mon eſprit ſincère:
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux, ni dépit:
J'en ſavais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il eſt vrai, Seigneur, a vu des crimes.
Il en eſt quelquefois où des cœurs magnanimes
Par les malheurs des tems ſe laiſſent emporter,
Que la vertu répare, & qu'il faut reſpecter.
Il en eſt de plus bas, & de qui la faibleſſe
Se pare arrogamment du nom de la ſageſſe.
Vous m'entendez peut-être? En vain vous déguiſez
Pour qui je ſuis trahie, & qui vous ſéduiſez.
Votre fauſſe vertu ne m'a jamais trompée:
De votre changement mon ame eſt peu frappée.
Mais ſi de ce palais, qui vous ſemble odieux,

Les orages paſſés ont indigné vos yeux,
Craignez d'en exciter qui vous ſuivraient peut-être
Juſqu'aux faibles états dont vous êtes le maître.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

SOHEME, AMMON.

SOHEME.

Ou tendait ce diſcours ? que veut-elle ? & pourquoi
Penſe-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi ?
Qui ? moi, que je ſoupire ! & que pour Mariamne
Mon auſtère amitié ne ſoit qu'un feu profane !
Aux faibleſſes d'amour moi j'irais me livrer,
Lorſque de tant d'attraits je cours me ſéparer !

AMMON.

Salome eſt outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalouſie éclaire, & l'amour ſe décelle.

SOHEME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs ;
La ſecte dont je ſuis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Eſſéniens, ſtoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux paſſions.
Je n'ai point, grâce au ciel, à rougir de moi-même.
Le ſang unit de près Mariamne & Sohême.
Je la voyais gémir ſous un affreux pouvoir ;
J'ai voulu la ſervir : j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur & juſte & magnanime :
Il ſe plaît à venger la vertu qu'on opprime.
Puiſſiez-vous écouter dans cette affreuſe cour
Votre noble pitié plutôt que votre amour !

SOHEME.

Ah ! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe ?
Qui n'aurait, comme moi, chéri ſon innocence ?
Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours ?
Et qui, pour la ſauver, n'eût prodigué ſes jours ?
Ami, mon cœur eſt pur, & tu connais mon zèle.
Je n'habitais ces lieux que pour veiller ſur elle,
Quand Hérode partit, incertain de ſon ſort,
Quand il chercha dans Rome ou le ſceptre ou la mort.
Plein de ſa paſſion forcenée & jalouſe,
Il tremblait qu'après lui ſa malheureuſe épouſe,
Du trône deſcendue, eſclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe à tous deux préparée
Enfermât avec lui cette épouſée adorée.
Phérore fut chargé du miniſtère affreux
D'immoler cet objet de ſes horribles feux.
Phérore m'inſtruiſit de ces ordres coupables.
J'ai veillé ſur des jours ſi chers, ſi déplorables,
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et ſur-tout à ſes yeux dérobant ſon danger.
J'ai voulu la ſervir ſans lui cauſer d'alarmes :
Ses malheurs me touchaient encor plus que ſes charmes.
L'amour ne règne point ſur mon cœur agité.
Il ne m'a point vaincu, c'eſt moi qui l'ai dompté ;

Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
J'ai voulu la venger, & non pas la ſéduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains:
Le ſceptre de Judée eſt remis en ſes mains.
Il revient triomphant ſur ce ſanglant théâtre;
Il revole à l'objet dont il eſt idolâtre,
Qu'il opprima ſouvent, qu'il adora toujours.
Leurs déſaſtres communs ont terminé leur cours:
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuſe.
Je n'ai plus qu'à partir..... Mariamne eſt heureuſe.
Je ne la verrai plus..... mais à d'autres attraits
Mon cœur, mon triſte cœur eſt fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux eſt horrible & funeſte:
Qui connait Mariamne abhorre tout le reſte.
La retraite a pour moi des charmes aſſez grands:
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans,
Préférant mon partage au plus beau diadème,
Maître de ma fortune, & maître de moi-même.

SCENE IV.

SOHEME, ÉLISE, AMMON.

ÉLISE.

La mère de la Reine, en proie à ſes douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte
Dont pour ſa fille encor elle a reçu l'atteinte.

SOHEME.

Quelle horreur jetez-vous dans mon cœur étonné ?

ÉLISE.

Elle a ſu l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les ſoins de Salome elle en eſt informée.

SOHEME.

Ainſi cette ennemie, au trouble accoutumée,
Par des troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir !
Quelle odieuſe cour ! & combien d'artifices !
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas ! Alexandra, par des coups inouïs,
Vit périr autrefois ſon époux & ſon fils.
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle :
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.
Eliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas.
—Grand Dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encor écartez cet orage :
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ce nouveau coup porté, ce terrible myſtère,
Dont vous faites inſtruire & la fille & la mère,
Ce ſecret révélé, cet ordre ſi cruel,
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le Roi ne croira point que pour votre ennemie
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie :
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités,
Pour adoucir les traits par vous-même portés :
Vous ſeule aurez fait naître & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner : c'eſt là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique au défaut du pouvoir ?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon déſeſpoir.
Le Roi m'écrit : il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & sûr appui :
Hérode était le mien, tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice

Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il eſt des tems où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune, & ſe débat en vain,
Où la prudence échoue, où l'art nuit à ſoi-même;
Et je ſens ce pouvoir invincible & ſuprême
Qui ſe joue à ſon gré, dans nos climats voiſins,
De leurs ſables mouvans, comme de nos deſtins.

MAZAEL.

Obéiſſez au Roi, cédez à la tempête:
Sous ſes coups paſſagers il faut courber la tête.
Le tems peut tout changer.

SALOME.

Trop vains ſoulagemens!
Malheureux qui n'attend ſon bonheur que du tems!
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuie,
Et tu vois cependant les malheurs que j'eſſuie.

MAZAEL.

Sohême part, au moins: votre juſte courroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en eſt plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il eſt vrai, paraît inconcevable;
Mais m'en trahit-il moins? en eſt-il moins coupable?
Suis-je moins outragée? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux ſecrets, & de lâches amis?
Il faut que je combatte & ma chûte prochaine,
Et cet affront ſecret, & la publique haine.
Déjà de Mariamne adorant la faveur,
Le Peuple à ma diſgrace inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle.

Mais

Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit:
Ma mort va ſignaler ma chûte & ſon crédit.
Je ne me flatte point: je ſais comme, en ſa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace.
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner,
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte! ô comble d'infamie!
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie!
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie?

SCENE II.

MARIAMNE, ÉLISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

Je viens auprès de vous partager votre joie.
Rome me rend un frère, & vous rend un époux
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *grand*, dont l'univers l'honore,
Les droits du Sénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame & ſon empire:

C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié déſire :
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous ni n'attends de ſervice;
Je vous connais, Madame, & je vous rends juſtice;
Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être;
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point : je ſais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, & je vous les pardonne;
C'eſt á vos ſeuls remords que je vous abandonne,
Si toutefois, après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute les remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frère
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier :
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire.
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Éternel
Que mes ſoins à regret.....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël :
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.

Obéiſſez au Roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu ſervez bien leur courroux :
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.
(*à Salome.*)
Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au Roi les ſecrets de mon ame :
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie :
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encor à mes vils ennemis
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah ! c'en eſt trop enfin : vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir :
Vous me voyez tout perdre, & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez..... Tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ÉLISE, NARBAS.

ÉLISE.

Ah ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor eſt peut-être étendue ;

Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous!
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Long-tems de vos tyrans contint la cruauté,
Sohême va partir; nul eſpoir ne vous reſte:
Auguſte à votre époux laiſſe un pouvoir funeſte.
Qui ſait dans quels deſſeins il revient aujourd'hui?
Tout, juſqu'à ſon amour, eſt à craindre de lui:
Vous le voyez trop bien; ſa ſombre jalouſie
Au-delà du tombeau portait ſa frénéſie.
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diſſimuler.
La vertu ſans prudence, hélas! eſt dangereuſe.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il eſt vrai, fut trop impérieuſe:
Je n'ai point connu l'art, & j'en avais beſoin.
De mon ſort à Sohême abandonnons le ſoin;
Qu'il vienne, je l'attends; qu'il règle ma conduite.
Mon projet eſt hardi, je frémis de la ſuite.
Faites venir Sohême.

(*Éliſe ſort.*)

SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains appaiſez les combats.
Vos vertus, votre zèle & votre expérience
Ont acquis dès long-tems toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vu ma mère, au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit accablé d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégoutant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut à mes fils, menacés du tombeau,
Donner Céſar pour père, & Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eſt protégée:
Rome eſt le tribunal où la terre eſt jugée.
Je vais me préſenter aux Rois des Souverains.
Je ſais qu'il eſt permis de fuir ſes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire:
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces alarmes ſecrètes:
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt là que répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a réjailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher ſa vie.
En vain de ſon trépas le Roi ſe juſtifie,
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui,
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre père,
La cruauté du Roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.
Enfin, ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le Roi leur a du trône arraché l'eſpérance;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux
Qui depuis ſi long-tems vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déjà ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,

Sa cruauté, ſans doute, accomplirait le reſte.
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui.
Eh! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race?
Il eſt tems déſormais de prévenir ſes coups:
Il eſt tems d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais près des Rois vos aïeux,
Je ſuis prêt à vous ſuivre, en tout tems, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du Sénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos fils la fortune en ſa main,
Et les faire adopter par le Peuple Romain.
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vante à bon droit ſon règne heureux & juſte;
Si la terre avec joie embraſſe ſes genoux,
S'il mérite ſa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus tems que mon cœur délibère:
Je cède à vos conſeils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au ſort dont les rigueurs
Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère: allez. Quand la nuit ſombre
Dans ces lieux criminels aura porté ſon ombre,
Qu'au fond de mon palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut, je ſuis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHEME, ÉLISE.

SOHEME.

Je viens m'offrir, Madame, à votre ordre ſuprême :
Vos volontés pour moi ſont les lois du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis ?
Commandez, j'entreprends ; parlez, & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de ſolliciter par d'inutiles vœux
Les ſecours d'un Héros, l'appui des malheureux.
Lorſqu'Hérode attendait le trône ou l'eſclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le ſuffrage :
Malgré ſes cruautés, malgré mon déſeſpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon époux, je le ferais encore ;
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore ;
Il faut que je dérobe à d'inhumaines lois
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos Rois.
J'aurais dû dès long-tems, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au Sénat un aſyle honorable.
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.

Auguſte au monde entier donne aujourd'hui la paix :
Sur toute la nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du Capitole il juge tous les Rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'univers, implorer ſon appui ?
Pour conſerver les fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpère :
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu généreux protecteur ;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains :
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards & de ce long ſilence ?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHEME.

Non..... je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes gardes vous ſuivront juſque dans l'Italie :
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le Roi, rompez vos nœuds infortunés :
Il eſt aſſez puni, ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grâce à ſon injuſtice,
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice.....
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret ;

La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
J'ai parlé, c'en eſt fait; mais malgré ma faibleſſe
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Sohême en vous aimant ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger, & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, & j'avais lieu de croire
Qu'avec mes intérêts vous chériſſiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé ſur mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devois ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls il me fallût jamais
Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance.
Tout eſpoir m'eſt ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublîrai votre flamme, & non pas vos vertus:
Je ne peux voir en vous qu'un Héros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SOHEME.

Arrêtez, & ſachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle eſt ſeule écoutée:
A cette gloire, à vous, ſoigneux de m'immoler,
Épris de vos vertus, je les ſais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une Cour que j'abhorre;
J'y reſte, s'il le faut, pour vous déſabuſer,

Pour vous reſpecter plus, pour ne plus m'expoſer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, eſt le ſeul qui me touche;
J'y ſacrifîrai tout; mes amis, mes ſoldats
Vous conduiront aux bords où s'adreſſent vos pas.
J'ai dans ces murs encor un reſte de puiſſance.
D'un tyran ſoupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai ſervie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il ſuffit, je vous crois : d'indignes paſſions
Ne doivent point ſouiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi, je vous expoſe;
Vous courez à la mort, & j'en ſerai la cauſe.
Comment puis-je vous ſuivre? & comment demeurer?
Je n'ai de ſentiment que pour vous admirer.

SOHEME.

Venez prendre conſeil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ſes alarmes,
Du péril qui vous preſſe, & non de mon danger:
Avec votre tyran rien n'eſt à ménager.
Il eſt Roi, je le ſais; mais Céſar eſt ſon Juge.
Tout vous menace ici : Rome eſt votre refuge.
Mais ſongez que Sohême, en vous offrant ſes vœux,
S'il oſe être ſenſible, en eſt plus vertueux;
Que le ſang de nos Rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter ; & dans mon déſeſpoir,
Je vais conſulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHEME.

C'eſt eux que j'en atteſte : ils ſont tous trois mes guides :
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHEME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

Le tems eſt précieux, Seigneur : Hérode arrive.
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome, qui ménage un reſte de crédit,
Déjà par ſes conſeils aſſiège ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent ;
Les palmes dans les mains, nos Pontifes l'attendent :
Idamas le dévance, & vous le connaiſſez.

SOHEME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle
Qui toujours à la Reine eſt demeuré fidèle,
Qui ſage courtiſan d'un Roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne,
Au moment de partir, s'arrête, ſe condamne.
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.

Sa mère eſt à ſes pieds, & le cœur plein d'alarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.
La Reine flotte, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie.
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille:
Sauvez de tant de Rois la déplorable fille.
Vos Gardes ſont-ils prêts? puis-je enfin l'avertir?

SOHEME.

Oui, j'ai tout ordonné: la Reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHEME.

Allez: loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes:
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein!
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des Rois ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau: vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

SOHEME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHEME.

MAIS déjà le Roi vient, déjà dans ce ſéjour
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.
Quel retour, juſtes Dieux! que je crains ſa préſence!
Le cruel peut d'un coup aſſurer ſa vengeance.
Plût au ciel que la Reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux conſacrés aux forfaits!
Oſerai-je moi-même accompagner ſa fuite?
Peut-être en la ſervant il faut que je l'évite.
Eſt-ce un crime après tout de ſauver tant d'appas?
De venger ſa vertu?.... Mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHEME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHEME.

AMI, j'épargne au Roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amuſement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez; Rome enfin vient de vous rendre un maître:
Hérode eſt ſouverain, eſt-il digne de l'être?....

Vient-il dans un eſprit de fureur ou de paix ?
Craint-on des cruautés ? attend-on des bienfaits ?

IDAMAS.

Veuille le juſte ciel, formidable au parjure,
Écarter loin de lui l'erreur & l'impoſture !
Salome & Mazaël s'empreſſent d'écarter
Quiconque a le cœur juſte, & ne ſait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des ſecrets redoutables.
Hérode en a pâli : des cris épouvantables
Sont ſortis de ſa bouche, & ſes yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inſpirent la terreur.
Vous le ſavez aſſez : leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainſi ce conquérant qui fit trembler les Rois,
Ce Roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, ou murmure, on craint tout pour la Reine.
On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche :
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche.
Il menace, il ſoupire, il donne, en frémiſſant,
Quelques ordres ſecrets, qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait, Mariamne eſt formée ;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée.
Je tremble encor pour elle.

SOHEME.

Il ſuffit, Idamas.
La Reine eſt en danger ; Ammon, ſuivez mes pas :
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du Roi vous fuirez la préſence,
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité
Impoſeraient ſilence à la perverſité ?

SOHEME.

Un intérêt plus grand, un autre ſoin m'anime,
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.
(*Il ſort.*)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux ! quel trouble je prévoi !
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du Roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

HERODE.

Eh quoi, Sohême auſſi ſemble éviter ma vue !
Quelle horreur devant moi s'eſt par-tout répandue !
Ciel ! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi ?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi ?
En horreur à la Reine, à mon Peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le diadème.
Hérode en arrivant recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.

Ah, Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes alarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous verſez des larmes !
Vous, ce Roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins !
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains !
Songez, Seigneur, ſongez à ces noms pleins de gloire
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez que près d'Auguſte appelé par ſon choix,
Vous marchiez diſtingué de la foule des Rois.
Revoyez à vos lois Jéruſalem rendue,
Jadis par vous conquiſe, & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui ſa première ſplendeur,
En contemplant ſon Prince au faîte du bonheur.
Jamais Roi plus heureux dans la paix, dans la guerre.

HERODE.

Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la terre :
Le deſtin m'a frappé de ſes plus rudes coups,
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler ſans contrainte ?
Ce trône auguſte & ſaint qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour.
En faiſant des heureux, un Roi l'eſt à ſon tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur ſource empoiſonnée.
Seigneur, ne ſouffrez plus que d'indignes diſcours

Ofent troubler la paix & l'honneur de vos jours,
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Iſraël charmé.....

HERODE.

Eh ! croyez-vous encor que je puiſſe être aimé ?
Qu'Hérode eſt aujourd'hui différent de lui-même !

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HERODE.

Non : je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne.....

HERODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas ! qui me condamne ;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toujours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vue.

HERODE.

Ah ! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui ? vous, Seigneur ?

HERODE.

Eh quoi ! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,

Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune Cour.
Quelle entrevue, ô cieux! quels combats! quel ſupplice!
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez: ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée:
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait! ah, Dieu! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable! Eh! Seigneur! pouvez-vous oublier
Ce que la Reine a fait pour vous juſtifier,
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père?
Le ſang qui la forma, fut un ſang ennemi:
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi;
Et des Aſmonéens la brigue étoit ſi forte,
Que ſans un coup d'état vous n'auriez pu.....

HERODE.

N'importe:
Hircan était ſon père, il fallait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famille.
J'ai fait périr le père, & j'ai proſcrit la fille.

J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſu l'opprimer :
Le ciel, pour m'en punir, me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe
Devient une vertu, loin d'être une faibleſſe.
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HERODE.

Hircan, manes ſacrés, fureurs que je déteſte !

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la Reine auſſi l'oublier comme vous !

HERODE.

O père infortuné ! plus malheureux époux !
Tant d'horreurs, tant de ſang, le meurtre de ſon père ;
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si ſon cœur..... ſi ſa foi..... Mais c'eſt trop différer :
Idamás, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver : dis-lui que mon ame aſſervie
Met à ſes pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie.
Je veux dans ſes enfans choiſir un ſucceſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur :
C'en en aſſez ; ma ſœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez.....

HERODE.

Oui, je l'ai réſolu.

Oui, mon cœur déſormais la voit, la conſidère
Comme un préſent des cieux, qu'il faut que je révère.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu!
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du Peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop long-tems mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets,
Sa main faiſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible,
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait: je prétends, plus juſte & moins ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire.
L'État va reſpirer ſous un règne plus doux:
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.
Mes mains loin de mon trône écartant les alarmes,
Des Peuples opprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes ſujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le ſien.
Va la trouver, te dis-je, & ſur-tout à ſa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue:
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & reviens. Que vois-je? c'eſt ma ſœur.
(*à Mazaël.*)
Sortez..... A quels chagrins ma vie eſt condamnée!

SCENE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Je les partage tous ; mais je ſuis étonnée
Que la Reine & Sohême évitant votre aſpect,
Montrent ſi peu de zèle & ſi peu de reſpect.

HERODE.

L'un m'offenſe, il eſt vrai ; — mais l'autre eſt excuſable ;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toujours de la Reine allumé le courroux.

HERODE.

Ah ! trop d'horreurs enfin ſe répandent ſur nous ;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miſérable ;
Aſſez & trop long-tems ſur ma triſte maiſon
La vengeance & la haine ont verſé leur poiſon.
De la Reine & de vous les diſcordes cruelles
Seraient de mes tourmens les ſources éternelles.
Ma ſœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux ;
Il le faut.

SALOME.

Ciel, qu'entends-je ? Ah, fatale ennemie !

HERODE.

Un Roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puiſſe déſormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les miens de vengeances à prendre,
De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre!
Ne perſécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil & juſte & néceſſaire!
A vos moindres déſirs inſtruite à conſentir,
Lorſque vous commandez, je ne ſais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, ſenſible à mon injure,
Atteſter devant vous le ſang & la nature;
Sa voix trop rarement ſe fait entendre aux Rois,
Et près des paſſions le ſang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié ſincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rappelle encor moins mes ſervices paſſés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous penſé que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre ſa vie?
Vous, qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ſes ſentimens vous ſont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéreſſés à veiller ſur vos jours
Pourront de ſes complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?

Et

Et penſez-vous enfin que lorſque votre tête
Sera par vos ſoins même expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine.....

HERODE.

Ah! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine,
Laiſſez-moi me flatter de regagner ſon cœur:
Ne me détrompez point, reſpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois que votre haine altière
Entre la Reine & moi mettait une barrière;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci,
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous vouliez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point.....

HERODE.

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à ſon gré peut menacer mes jours:
Ils me ſont odieux; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SALOME.

Ah! c'eſt trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expoſe à me perdre, & cherche à vous ſervir;
Et je vais vous parler, duſſiez-vous m'en punir.
Époux infortuné! qu'un vil amour ſurmonte,
Connaiſſez Mariamne, & voyez votre honte.
C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt armé;
C'eſt peu de vous haïr..... un autre en eſt aimé.

HERODE.

Un autre en eſt aimé! Pouvez-vous bien, barbare,

Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?
Ma sœur, c'est donc ainsi que vous m'assassinez ?
Laissez-vous pour adieux ces traits empoisonnés,
Ces flambeaux de discorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux sont l'horrible partage ?
Mariamne..... Mais non, je ne veux rien savoir :
Vos conseils sur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai long-tems crue, & les cieux m'en punissent,
Mon sort était d'aimer des cœurs qui me haïssent,
Oui, c'est moi seul ici que vous persécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous.....

HERODE.

Non, Madame ; arrêtez.
Un autre en est aimé ! montrez-moi donc, cruelle,
Le sang que doit verser ma vengeance nouvelle.
Poursuivez votre ouvrage : achevez mon malheur.

SALOME.

Puisque vous le voulez.....

HERODE.

Frappe, voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi. Mais quoi qu'il en puisse être,
Songe que cette main t'en punira peut-être :
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien !

SALOME.

C'est.....

SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ah ! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève :
Votre épouſe vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne ! Sohême ! Où ſuis-je ! juſtes cieux !

MAZAEL.

Sa mère, ſes enfans quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite.
Il place auprès des murs une eſcorte ſecrète :
Mariamne l'attend pour ſortir du palais ;
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah ! le charme eſt rompu : le jour enfin m'éclaire.
Venez : à ſon courroux connaiſſez votre frère.
Surprenons l'infidèle, & vous allez juger
S'il eſt encor Hérode, & s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Quoi ! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue,
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le Roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble ; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la Reine évanouie,
Le Roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie,
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups :
Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encore ?

SALOME.

Je crains le Roi, je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin facile à s'enflammer,
Mais qui toujours douteuſe & toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.

Quel fruit me revient-il de ſes emportemens?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens?
Il me hait encor plus; & mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte & ſon malheur.
Il voudrait pardonner dans le fond de ſon cœur:
Il gémit en ſecret de perdre ce qu'il aime;
Il voudrait, s'il ſe peut, ne punir que moi-même.
Il eſt faible & tyran: ſon cœur eſt incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon deſtin,
Deux fois j'ai vu l'amour ſuccéder à la haine,
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la Reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

Il vient: de quelle horreur il paraît agité!

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſureté?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un Roi clément & ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre entre la Reine & lui!
Mais, Seigneur, contre vous Sohême eſt ſon appui.
Non, ne vous vengez point; mais veillez ſur vous-même.
Redoutez ſes complots & la main de Sohême.

HERODE.

Ah! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas:
De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous?

MAZAEL.

Sohême, incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre:
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'eſt là ſon plus grand crime;
Ma ſœur, vous approuvez la fureur qui m'anime;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié:
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas! plein d'une erreur trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire:
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis:
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſur-tout, je veux dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle:
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidèle.
Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échapper
Avant le coup mortel dont je dois te frapper.
Va, je te punirai dans un autre toi-même.

Tu verras cet objet qui m'abhorre, & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que ſur toi, ſous mes coups, tout ſon ſang rejailliſſe.
Tu l'aimes, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſupplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux:
Et tandis que Sohême eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſperſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais au Peuple ſur-tout cachez votre douleur:
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuſe image.

HERODE.

Je vois quel eſt ſon crime, & quel fut ſon projet:
Je vois pour qui Sohême ainſi vous outrageait.

SALOME.

Laiſſez mes intérêts, ſongez à votre offenſe.

HERODE.

Elle avait juſqu'ici vécu dans l'innocence:
Je ne lui reprochais que ſes emportemens,
Cette audace oppoſée à tous mes ſentimens,
Ses mépris pour ma race, & ſes altiers murmures.
Du ſang Aſmonéen j'eſſuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur?

SALOME.

Écartez cette idée; oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HERODE.

Non : je veux la voir & la confondre.
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre ;
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas ;
Qu'elle demande grâce, & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi ! Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vue ?

HERODE.

Ah ! ne redoutez rien : ſa perte eſt réſolue.
Vainement l'infidèle eſpère en mon amour ;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop ſu plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir :
Je ne veux que la voir, l'entendre & la punir.
Ma ſœur, pour un moment ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la Reine. Et vous, qu'on ſe retire.

SCENE III.

HERODE, *ſeul.*

Tu veux la voir, Hérode ! à quoi te réſous-tu ?
Conçois-tu les deſſeins de ton cœur éperdu ?
Quoi ! ſon crime à tes yeux n'eſt-il pas manifeſte ?
N'es-tu pas outragé ? que t'importe le reſte ?
Quel fruit eſpères-tu de ce triſte entretien ?
Ton cœur peut-il douter des ſentimens du ſien ?
Hélas ! tu ſais aſſez combien elle t'abhorre.

Tu prétends te venger! pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah, lâche! indigne de régner,
Va ſoupirer près d'elle, & cours lui pardonner.
Va voir cette beauté ſi long-tems adorée.
Non, elle périra; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,
Sang des Aſmonéens, dans ſes veines tranſmis,
Sang qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
Mais la voici, grand Dieu! quel ſpectacle funeſte!

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ÉLISE, Gardes.

ÉLISE.

REPRENEZ vos eſprits, Madame, c'eſt le Roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs, je le voi.

HERODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent?

MARIAMNE.

Éliſe, ſoutiens-moi: mes forces s'affaibliſſent.

ÉLISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HERODE.

Que lui dirai-je, ô cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte?
Vous le pouvez: frappez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur ſi long-tems offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé,
Lorſque vous partagiez mon empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire?
Quel deſſein, quelle haine a pu vous poſſéder?

MARIAMNE.

Ah, Seigneur! eſt-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile;
Mais ſi loin de ces lieux j'ai cherché quelque aſyle,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance,
Songez à tous ces Rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HERODE.

Quoi! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie,
Quand Sohême.....

MARIAMNE.

Arrêtez: il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir;

Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir ;
N'oubliez pas du moins qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre ;
Voilà mon cœur : frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne, & même ſon époux.

HERODE.

Perfide ! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me déshonore !
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez,
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine ;
Que vous importe, hélas ! ma tendreſſe ou ma haine !
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur,
Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes alarmes ;
Vous, de tous mes parens deſtructeur odieux,
Vous, teint du ſang d'un père expirant à mes yeux !
Cruel ! ah ! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,
Les cieux me ſont témoins que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encor, en mourant par vos coups.
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie ;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie ;
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang :
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père,
Peut-être un jour, hélas ! vous connaîtrez leur mère ;
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné

Que ſeul dans l'univers vous avez ſoupçonné,
Ce cœur qui n'a point ſu, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs, & ménager un maître,
Mais qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé, ſi vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu? quel charme, & quel pouvoir ſuprême
Commande à ma colère, & m'arrache à moi-même?
Mariamne.....

MARIAMNE.

Cruel!

HERODE.

O faibleſſe! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis, voyez du moins l'horreur:
Otez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HERODE.

Ah! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait: je me rends: banniſſez votre effroi.
Puiſque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe:
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô ciel! en eſt-ce aſſez, amour?
C'eſt moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, ſerai-je encor coupable?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter:
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.

Commençons

Commençons ſur nous-mêmes à régner en ce jour :
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juſte ciel, que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton père & mon Roi ;
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je ? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie :
Durant quelques momens je t'ai même haïe.
J'ai fait plus : ma fureur a pu te ſoupçonner,
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi genéreux ton cœur ſeul eſt capable.
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle eſt ma faibleſſe :
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du-moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux déſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux..... Mariamne.....

MARIAMNE.

Ah, barbare !
Un juſte repentir produit-il vos tranſports ?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords ?

HERODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſu la rallumer;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.
Que ton crime & le mien ſoient noyés dans mes larmes;
Je te jure.....

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ÉLISE, un Garde.

LE GARDE.

SEIGNEUR, tout le Peuple eſt en armes:
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échafaud que Salome a déjà fait dreſſer.
Au Peuple, à vos Soldats, Sohême parle en maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide!....

MARIAMNE.

Ah, Seigneur! vous croiriez.....

HERODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vais remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi..... Qu'on la garde, Soldats.

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ÉLISE, Gardes.

SALOME.

Mon frère, aux citoyens ne vous préſentez pas.
Le Peuple ſoulevé demande votre vie :
Le nom de Mariamne excite leur furie ;
De vos mains, de ces lieux ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons ; ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je ſuis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma ſœur, veillez ſur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort ; mais j'atteſte les cieux....

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis ſont déjà ſous vos yeux.

HERODE.

Courons..... Mais quoi ! laiſſer la coupable impunie !
Ah ! je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie :
Je veux, j'ordonne..... hélas ! dans mon funeſte ſort,
Je ne puis rien réſoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

ÉLOIGNEZ-VOUS, Soldats, daignez laiſſer du moins
Votre Reine un moment reſpirer ſans témoins.
(*Les Gardes ſe retirent au coin du théâtre.*)
Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée :
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours,
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie !
O naiſſance ! ô jeuneſſe ! & toi, triſte beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée !
Sous ce trône coupable un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère :
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père.
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me reſtait, on oſe la flétrir !

Grand Dieu, dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance :
J'appris de mes aïeux, que je ſais imiter,
A voir la mort ſans crainte, & ſans la mériter.
Je t'offre tout mon ſang ; défends au moins ma gloire
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire ;
Que le menſonge impur n'oſe plus m'outrager.
Honorer la vertu, c'eſt aſſez la venger.
Mais quel tumulte affreux ! quels cris ! quelles alarmes !
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas ! j'en ſuis la cauſe, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah ! qu'eſt-ce que je voi ?

SCENE II.

MARIAMNE, SOHEME, ÉLISE, AMMON, Soldats d'Hérode, Soldats de Sohême.

SOHEME.

FUYEZ, vils ennemis, qui gardez votre Reine,
Lâches, diſparaiſſez. Soldats, qu'on les enchaîne.
(*Les Gardes & les Soldats d'Hérode s'en vont.*)
Venez, Reine, venez, ſecondez nos efforts :
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos perſécuteurs vous n'êtes plus livrée :
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans ſon perfide ſang Mazaël eſt plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage :

Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage.
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis.
Après l'affront cruel & la tache trop noire
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire,
Je les mériterais, ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie:
L'honneur m'en fait un crime, il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

SOHEME.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe Princeſſe?
Un moment peut vous perdre; on combat, le temps preſſe:
Craignez encor Hérode, armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſais mon devoir.

SOHEME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toujours je vous offenſe?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance:
Je cours à ce tyran qu'en vain vous reſpectez:
Je revole au combat, & mon bras.....

MARIAMNE.

Arrêtez:
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable.
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable:
C'eſt lui de qui les droits.....

SOHEME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints.....

SOHEME.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous ſépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare,
Sauvez tant de vertus.....

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

SOHEME.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre père.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage! ô conſtance! ô cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertu rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne,
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,

Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur.....

SCENE III.

MARIAMNE, ÉLISE, Gardes.

MARIAMNE.

Mais il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô ciel! épargnez le ſang qu'on va répandre;
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi:
Sauvez le Roi lui-même.

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

Ah! Narbas, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère?

NARBAS.

Le Roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie.
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.

Déjà même, déjà le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez vous ſecourir vous-même :
Jetez-vous dans les bras d'un Peuple qui vous aime.
Faites voir Mariamne à ce Peuple abattu :
Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Appelons à grands cris nos Hébreux & nos Prêtres ;
Ils protégeront tous le pur ſang de leurs maîtres.
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr.
Daignez.....

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon Prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, ſi craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avaient ſurpris mon cœur,
Si j'avais un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſpérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon ſein
Un déſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le Roi qui me ſoupçonne, enfin va me connaître :
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du Roi j'arrêterai les coups ;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin ſa vengeance cruelle :
Ses crimes m'exhilaient, ſon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, & prompte à l'écouter,
Je vais ſauver au Roi le jour, qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas ! où courez-vous ? dans quel déſordre extrême ?

MARIAMNE.

Je ſuis perdue, hélas! c'eſt Hérode lui-même.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ÉLISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

Ils ſe ſont vus! Ah, Dieu!.... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne ſouffrez pas.....

HERODE.

Sortez..... Vous, qu'on la ſuive.

NARBAS.

O juſtice éternelle!

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

Que je n'entende plus le nom de l'infidèle.
Eh bien! braves Soldats, n'ai-je plus d'ennemis?

IDAMAS.

Seigneur, ils ſont défaits: les Hébreux ſont ſoumis.
Sohême tout ſanglant vous laiſſe la victoire.
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle eſt triſte, & tant de ſang verſé,
Seigneur. doit ſatisfaire à votre honneur bleſſé.
Sohême a de la Reine atteſté l'innocence.

HERODE.

De la coupable enfin je vais prendre vengeance :
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé : ma fatale tendreſſe
Était ma ſeule tache & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate : oublions ſes attraits ;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;
Que dans mon cœur ſur-tout ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HERODE.

Quoi ! ſi-tôt on a pu m'obéir ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos Gardes l'ont ſaiſie :
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte : elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle ?

SCENE VII & dernière.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

NARBAS, où courez-vous ? Juſte ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont *pénétrés*.

NARBAS.

Seigneur.....

HERODE.

Ah, malheureux ! que venez-vous me dire ?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne.....

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ſuperflus !

HERODE.

Quoi ! c'en eſt fait ?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus ? grand Dieu !

NARBAS.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu,
Non,

Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidèle.
Hélas! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre, au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entends-je? ah, malheureux! ah déſeſpoir extrême!
Narbas, que m'as-tu dit?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même
Où ſon cœur ſe faiſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre qu'à regret épargna ma juſtice!
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés!
Que ton ſang, que le mien..... Ah, Narbas! achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NARBAS.

Comment pourrai-je, hélas! vous apprendrez le reſte?
Vos Gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence, & l'aimable pudeur,
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.
Son malheur ajoutait à l'éclat de ſes charmes.
Nos Prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos Soldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,

En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même;
On disait hautement qu'un arrêt si cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne sensible,
Consolait tout ce Peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaud on a conduit ses pas.
C'est-là qu'en soulevant ses mains appesanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries:
« Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux!
» Mariamne en mourant ne pleure que sur vous.
» Puissiez-vous par ma mort finir vos injustices!
» Vivez, vivez, régnez sous de meilleurs auspices;
» Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils!
» Aimez-les: je mourrai trop contente à ce prix. »
En achevant ces mots, votre épouse innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante
Dont la terre admirait les modestes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber.....

HERODE.

Tu meurs, & je respire encore!
Manes sacrés, chère ombre, épouse que j'adore,
Reste pâle & sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? quoi! citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,

Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

NARBAS.

De ſes ſens il a perdu l'uſage:
Il ſuccombe à ſes maux.

HERODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés!
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la Reine.
Vous pleurez! vous n'oſez vous approcher de moi!
Triſte Jéruſalem, tu fuis devant ton Roi!
Qu'ai-je donc fait! pourquoi ſuis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde?
Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur!

HERODE.

Oui: je ſens que ſa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue.
Toujours devant ſes yeux, que j'aime & que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins.
Déjà même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent:
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur.....

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas!

Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas?

HERODE.

Cruel! que dites-vous?

NARBAS.

La douleur ſe tranſporte:
Il ne ſe connaît plus.

HERODE.

Quoi! Mariamne eſt morte?
Ah, funeſte raiſon! pourquoi m'éclaires-tu?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre:
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide!
Puniſſez, déchirez ce monſtre parricide:
Armez-vous contre moi, ſujets qui la perdez:
Tonnez, écraſez-moi, cieux, qui la poſſédez.

Fin du cinquième & dernier Acte.

On a beaucoup regretté de très-beaux vers, que M. de Voltaire a ſupprimés dans les changemens qu'il a faits en dernier lieu à ſa Tragédie de MARIAMNE; *on a cru devoir les reſtituer ici, en y joignant les principales variantes, &c.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . . . .
. . . . . .

SALOME.

Vous ne vous trompiez point, Hérode va paraître.
L'indocile Sion va trembler ſous ſon maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char.
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar.
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . . . .
. . . . . .

Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes états.
Il l'aimait, il verra ſes dangereux appas.
Ces yeux toujours puiſſans, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire;
Et tous ſes ennemis bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.

Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire;
Et par de vains respects, par des soins assidus....

SALOME.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel est donc ce dessein? que prétendez-vous dire?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup si dangereux osez-vous vous charger,
Sans que le Roi.....

SALOME.

Le Roi consent à me venger.
Zarès est arrivé, Zarès est dans Solime:
Ministre de ma haine, il attend sa victime;
Le lieu, le tems, le bras, tout est choisi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire!
Quoi! malgré son amour Hérode a pu vous croire?
Il vous la sacrifie! il prend de vous des lois!

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choisir le tems de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazaël, tu m'as vue avec inquiétude
Traîner de mon destin la triste incertitude.

Digitized by Google

Quand par mille détours assurant mes succès,
De son cœur soupçonneux j'avais trouvé l'accès;
Quand je croyais son ame à moi seule rendue,
Il voyait Mariamne, & j'étais confondue.
Un coup d'œil renversait ma brigue & mes desseins.
La Reine a vu cent fois mon sort entre ses mains;
Et si sa politique avait avec adresse
D'un epoux amoureux ménagé la tendresse,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par son Roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé sur moi.
Mais son farouche orgueil a servi ma vengeance:
J'ai su mettre à profit sa fatale imprudence.
Elle a voulu se perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés sa main.
Tu te souviens assez de ce tems plein d'alarmes,
Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes,
Apprit à l'Orient, étonné de son sort,
Qu'Auguste était vainqueur, & qu'Antoine était mort:
Tu sais comme à ce bruit nos Peuples se troublèrent.
De l'Orient vaincu les Monarques tremblèrent.
Mon frère, enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre sa couronne avec son protecteur:
Il fallut, sans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grâce.
Rappelle en ton esprit ce jour infortuné;
Songe à quel désespoir Hérode abandonné,
Vit son épouse altière, abhorrant ses approches,
Détestant ses adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor en ce moment cruel,
Et le sang de son frère, & le sang paternel.

Hérode auprès de moi vint déplorer ſa peine.
Je ſaiſis cet inſtant, précieux à ma haine :
Dans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai ſon courroux, j'aigris ſon déſeſpoir :
J'empoiſonnai le trait dont il ſentait l'atteinte.
Tu le vis plein de trouble, & d'horreur, & de crainte,
Jurer d'exterminer les reſtes dangereux
D'un ſang toujours trop cher aux perfides Hébreux ;
Et dès ce même inſtant ſa facile colère
Déshérita les fils, & condamna la mère.
Mais ſa fureur encor flattait peu mes ſouhaits :
L'amour qui la cauſait en repouſſait les traits.
De ce fatal objet telle était la puiſſance :
Un regard de l'ingrate arrêtait ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ ; il partit, & depuis
Mes lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.
Ne voyant plus la Reine, il vit mieux ſon outrage :
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage.
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette Reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces Juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus : j'ai moi-même armé ſa jalouſie.
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès long-tems en bute aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Il croit ce qu'il redoute, & dans ſa défiance
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.

Digitized by Google

Enfin j'ai ſu fixer ſon courroux incertain :
Il a ſigné l'arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire.
Mais avez-vous prévu ſi ce Prêteur auſtère
Qui ſous les lois d'Auguſte a remis cet état,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat ?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le Peuple Hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé :
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais des mains de Varus même
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême,
Il ne peut, ſans bleſſer l'orgueil du nom Romain,
Dans ſes états encor agir en Souverain.
Varus ſouffrira-t-il que l'on oſe à ſa vue
Immoler une Reine en ſa garde reçue ?
Je connais les Romains : leur eſprit irrité
Venger a le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête.
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours prête.
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſur-tout leur orgueil aime à punir les Rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſu plaire ;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager ;
Mais quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace :
Demain, dès aujourd'hui tout peut changer de face.

Qui ſait même, qui ſait ſi paſſé ce moment
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment ?
Qui nous a répondu qu'Hérode en ſa colère,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſévère ?
Je connais ſa tendreſſe ; il la faut prévenir,
Et ne lui point laiſſer le tems du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroie,
Leur courroux paſſager troublera peu ma joie.
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains :
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
Il faut que je périſſe, ou que je la prévienne ;
Et ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous : il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait ſe préſenter.
Je vais l'attendre ; allez, & qu'aux moindres alarmes
Mes Soldats en ſecret puiſſent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, Suite de Varus.

VARUS.

SALOME & Mazaël ſemblent fuir devant moi ;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur triſte effroi :
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez : mandez à votre maître
Que ſes cruels deſſeins ſont déjà découverts,
Que ſon Miniſtre infame eſt ici dans les fers,
Et que Varus peut-être au milieu des ſupplices

Eût dû faire expirer ce monstre..... & ses complices.
Mais je respecte Hérode assez pour me flatter
Qu'il connaîtra le piège où l'on veut l'arrêter,
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,
Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.
Vous, si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur:
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes:
Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connaît, qu'il commande en ces lieux,
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez, que Mariamne en Reine soit servie,
Et respectez ses lois, si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur.....

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus;
Obéissez, vous dis-je, & ne répliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AINSI donc sans tes soins, sans ton avis fidèle,
Mariamne expirait sous cette main cruelle!

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop suspect;
Le soin mystérieux d'éviter votre aspect,

Son trouble, ſon effroi fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice !
C'eſt par toi qu'elle vit : c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu ſecourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces ſoins généreux ;
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour, &c.

. . . . . .

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur dont vous ſentez la flamme,
Se déguiſe en vertu, pour mieux vaincre votre ame ;
Et ce feu malheureux.....

VARUS.

Je ne m'en défends pas :
L'infortuné Varus adore ſes appas.
Je l'aime, il eſt trop vrai ; mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue ;
Juge ſi ſon péril a dû troubler mon cœur,
Moi, qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur ;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuſe.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé !
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé !

Je

Je ne reconnais plus ce Romain ſi ſévère
Qui parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point : tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu réſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du déshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur,
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour à tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête ;
A leur joug odieux je dérobais ma tête :
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi Gouverneur,
J'arrivais dans ces lieux quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la terre,
Et qu'Hérode à ſes pieds au milieu de cent Rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des lois.
Lieu funeſte à mon cœur ! malheureuſe contrée !
C'eſt là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée.
L'univers était plein du bruit de ſes malheurs :
Son parricide époux faiſait couler ſes pleurs.
Ce Roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,

Fameux par ſes exploits & par ſa jalouſie,
Prudent, mais ſoupçonneux, vaillant, mais inhumain,
Au ſang de ſon beau-père avait trempé ſa main.
Sur ce trône ſanglant il laiſſait en partage
A la fille des Rois la honte & l'eſclavage.
Du ſort qui la pourſuit tu connais la rigueur:
Sa vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
Loin de la Cour des Rois la vérité proſcrite,
L'aimable vérité ſur ſes lèvres habite.
Son unique artifice eſt le ſoin généreux
D'aſſurer des ſecours aux jours des malheureux.
Son devoir eſt ſa loi: ſa tranquille innocence
Pardonne à ſon tyran, mépriſe ſa vengeance,
Et près d'Auguſte encor implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes
Contre ma liberté ſont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour
Que le caprice enfante & détruiſe en un jour,
Non d'une paſſion que mon ame troublée
Reçoive avidement par les ſens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, ſans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili;
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
Je prétends la venger, & non pas la ſéduire.

ALBIN.

Mais ſi le Roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ſes états!....

VARUS.

Et c'eſt ce que je crains.

Hélas ! près du Sénat je l'ai ſervi moi-même.
Sans doute il a déjà reçu ſon diadème ;
Et cet indigne arrêt que ſa bouche a dicté,
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah ! ſon retour ici lui peut être funeſte.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENFIN vous le voyez, ma haine eſt confondue :
Mariamne triomphe, & Salome eſt perdue.
Zarès fut ſur les eaux trop long-tems arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour ſon nouvel empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le Roi,
Le ciel, les élémens, ſont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,

Dans quel abyme affreux m'as-tu précipitée !
Je vous l'avais bien dit que dans le fond du cœur
Le Roi ſe repentait de ſa juſte rigueur :
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans ſa colère.
J'en ai déjà reçu les funeſtes avis ;
Et Zarès à ſon Roi renvoyé par mepris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Et le danger qui ſuit un éclat inutile.

. . . . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes,
J'ai toujours craint du Roi les ſentimens ſecrets ;
Mais ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haine implacable.
Il déteſte la Reine, il a juré ſa mort ;
Et s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance,
Et lui-même en ces lieux aſſurer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur en ce funeſte jour
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête.
Mariamne aiſément groſſira la tempête.
La foudre gronde encor : un arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine,
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,

Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte, en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle;
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper:
Dans un piège plus sûr il faut l'envelopper:
Contre mes ennemis mon interêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de généroſité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La Reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit,
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes.
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux;
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrètement un frivole avantage,
Il ſuffit; c'eſt par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, & qu'il faut retenir.
Faites veiller ſur-tout les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voie?

SCENE II.

MARIAMNE, ÉLISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . . . .

Son amour mépriſé, ſon trop de défiance
Avait contre vos jours allumé ſa vengeance;
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé,
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a déſarmé.

. . . . . .

. . . . . .

MAZAEL.

Quel orgueil!

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe:
Viens, c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ÉLISE, NABAL.

ÉLISE.

Au, Madame! à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,

Sur votre tête encor eſt peut-être étendue.

. . . . . .

Varus, aux Nations qui bornent cet état,
Ira porter bientôt les ordres du Sénat.
Hélas! grâce à ſes ſoins, grâce à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir ſuprême.
Il revient plus terrible & plus fier que jamais:
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits.
Vous dépendrez ici de ce ſuperbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être,
Et que cet amour même aigri par vos refus.....

MARIAMNE.

Chère Éliſe, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raiſons, j'en demeure frappée;
Mais d'un autre intérêt mon ame eſt occupée;
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirés.
Que Varus vienne ici. Vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . . . .

Elle veut que mes fils portés entre vos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats:
Les vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.

J'attends tout de Varus, d'Auguſte, des Romains.

. . . . . .

. . . . . .

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ÉLISE.

MARIAMNE.

. . . . . .

. . . . . .

Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon trône :
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes ennemis ſon bras s'appeſantiſſe :
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.

. . . . . .

Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſque ſur vos vaiſſeaux dans Sidon préparés.

. . . . . .

Je ne m'attendais pas que vous duſſiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . . . .

Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus.

. . . . . .

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, & changez de viſage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu dont je ſuis conſumé,
Ces faibleſſes d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaiſſais pas tout le poids de ma chaîne:
Je la ſens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté
Elle impoſait ſilence à ma témérité!
Sans trouble & ſans courroux ſa tranquille ſageſſe
M'apprenait mon devoir, & plaignait ma faibleſſe.
J'adorais, cher Albin, juſques à ſes refus:
J'ai perdu l'eſpérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma conſtance eſt réduite!

ALBIN.

Êtes-vous réſolu de préparer ſa fuite?

VARUS.

Quel emploi!

ALBIN.

Pourriez-vous reſpecter ſes rigueurs
Juſques à vous charger du ſoin de vos malheurs?
Quel eſt votre deſſein?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne!

Que je déſobéiſſe aux lois qu'elle me donne !
Non, non, mon cœur encor eſt trop digne du ſien :
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ſes tyrans elle aille auprès d'Auguſte ;
Sa fuite eſt raiſonnable, & ma douleur injuſte.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir :
Je ſervirai la Reine, & même ſans la voir.
Elle me laiſſe au moins la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens, je lui ſauve le jour :
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant ſa beauté qui me ſéduit encore,
Égaler, s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, Suite de Varus.

IDAMAS.

AVANT que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le ſacré diadème,
Et vous ſoumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, ſouffrirez-vous ?....

VARUS.

Idamas, arrêtez.

. . . . . .

La Reine en ce moment eſt-elle en ſureté?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté?

IDAMAS.

. . . . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude & de la calomnie,
De Salome avec ſoin ſervira la furie:
Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours:
Le ſoupçonneux Hérode écoute leurs diſcours:

. . . . . .

VARUS.

Je ſais qu'en ce palais je dois le recevoir:
Le Sénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

. . . . . .

. . . . . .

MAZAEL.

SEIGNEUR, à vos deſſeins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi ! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe :
Je l'ai trop écouté. Sortez, tous, qu'on me laiſſe.
Ciel, qui pourra calmer un trouble ſi cruel !....
Demeurez, Idamas ; demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS

HERODE.

Eh bien, voilà ce Roi ſi fier & ſi terrible,
Ce Roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui ſut vaincre & régner, qui ſut briſer ſes fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . . . .
. . . . . .

(A Mazaël.)

Sortez. Termine, ô ciel ! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Hé bien, vous avez vu votre chère ennemie ?
Avez-vous eſſuyé des outrages nouveaux ?

HERODE.

HERODE.

Madame, il n'eſt plus tems d'appeſantir mes maux.

. . . . . .

. . . . . .

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAMAIS, je l'avoûrai, plus heureuſe apparence
N'a d'un menſonge adroit ſoutenu la prudence:
Ma bouche auprès d'Hérode avec dextérité
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . . . .

. . . . . .

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

Non, ne vous vengez point, mais ſauvez votre vie ;
Prévenez de Varus l'indiſcrète furie :
Ce ſuperbe Préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous perſécuter.

HERODE.

Ah, ma ſœur ! à quel point ma flamme était trahie !
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . . . .

Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Reſpecte ici ton crime & le ſang d'un Romain !

. . . . . .

Mais..... croyez-vous qu'Auguſte approuve ma rigueur ?

SALOME.

Il la conſeillerait : n'en doutez point, Seigneur.
Auguſte a des autels où le Romain l'adore,
Mais de ſes ennemis le ſang y fume encore :
Auguſte à tous les Rois a pris ſoin d'enſeigner
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez ſon exemple, aſſurez votre vie :
Tout condamne la Reine, & tout vous juſtifie.

. . . . . .

Ne montrez qu'à des yeux éclairés & diſcrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

. . . . . .

. . . . . .

IDAMAS.

Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, & qu'une telle offenſe.....

Fin du cinquième & dernier Acte.

BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE

ERIPHILE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois
le 7 Mars 1732.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Cette Pièce fut jouée avec succès en 1732, *quoique l'ombre d'*Amphiarus *& les cris d'Eriphile immolée par son fils ne pussent produire d'effet sur un Théâtre alors rempli de Spectateurs. Malgré ce succès M.* de Voltaire, *plus difficile que ses critiques, vit tous les défauts d'*Eriphile ; *il retira la Pièce, ne voulut point la donner au Public, & fit Sémiramis.*

Nous donnons Eriphile d'après un manuscrit trouvé dans les papiers de M. de Voltaire. *Il ne peut y avoir d'autres variantes dans cette Tragédie que les changemens faits par l'Auteur entre les représentations. Nous en avons rassemblé les principales, d'après les copies les plus correctes.*

On a indiqué par ce signe + les vers d'Eriphile que M. de Voltaire a placés dans d'autres Tragédies.

DISCOURS

Prononcé avant la repréſentation d'Ériphile.

JUGES plus éclairés que ceux qui dans Athène
Firent naître & fleurir les lois de Melpomène,
Daignez encourager des jeux & des écrits
Qui de votre ſuffrage attendent tout leur prix.
De vos déciſions le flambeau ſalutaire
Eſt le guide aſſuré qui mène à l'art de plaire.
En vain contre ſon juge un Auteur mutiné
Vous accuſe ou ſe plaint quand il eſt condamné:
Un peu tumultueux, mais juſte & reſpectable,
Ce Tribunal eſt libre & toujours équitable.
Si l'on vit quelquefois des écrits ennuyeux
Trouver par d'heureux traits grâce devant vos yeux,
Ils n'obtinrent jamais grâce en votre mémoire:
Applaudis ſans mérite, ils ſont chez vous ſans gloire,
Et vous vous empreſſez ſeulement à cueillir
Les fleurs que vous ſentez qu'un moment va flétrir.

D'un Acteur quelquefois la ſéduiſante adreſſe
D'un vers dur & ſans grâce adoucit la rudeſſe;
Des défauts embellis ne nous révoltent plus.
C'eſt Baron qu'on aimait, ce n'eſt pas Régulus.
Sous le nom de Couvreur, Conſtance a pu paraître.
Le Public eſt ſéduit, mais alors il doit l'être,
Et ſe livrant lui-même à ce charmant attrait,
Écoute avec plaiſir ce qu'il lit à regret.

Souvent vous démêlez dans un nouvel ouvrage
De l'or faux & du vrai le trompeur aſſemblage.
On vous voit tour-à-tour applaudir, réprouver,
Et pardonner ſa chûte à qui peut s'élever.

Des ſons fiers & hardis du Théâtre tragique
Paris court avec joie aux grâces du comique.
C'eſt là qu'il veut qu'on change & d'eſprit & de ton.
Il ſe plait au naïf, il s'égaie au bouffon;
Mais il aime ſur-tout qu'une main libre & sûre
Trace des mœurs du tems la riante peinture.
Ainſi dans le ſentier avant lui peu battu
Molière, en ſe jouant, conduit à la vertu.

Folâtrant quelquefois ſous un habit groteſque,

Une Muſe deſcend au faux goût du burleſque.
On peut à ce caprice en paſſant s'abaiſſer,
Mais moins pour applaudir que pour ſe délaſſer.
Heureux les purs écrits que la ſageſſe anime,
Qui font rire l'eſprit, qu'on aime & qu'on eſtime!
Tel eſt du Glorieux le chaſte & ſage Auteur:
Dans ſes vers épurés la vertu parle au cœur.
Voilà ce qui nous plaît, voilà ce qui nous touche,
Et non ces froids bons mots dont l'honneur s'effarouche:
Inſipide entretien des plus groſſiers eſprits,
Qui font naître à la fois le rire & le mépris.
Ah! qu'à jamais la Scène, ou ſublime ou plaiſante,
Soit des vertus du monde une école charmante.
Français, c'eſt dans ces lieux qu'on vous peint tour-à-tour
La grandeur des Héros, les dangers de l'amour.
Souffrez que la terreur aujourd'hui reparaiſſe;
Que d'Eſchyle au tombeau l'audace ici renaiſſe.
Si l'on a trop oſé, ſi dans nos faibles chants
Sur des tons trop hardis nous montons nos accens,

Ne découragez point un effort téméraire.
Eh ! peut-on trop oſer quand on cherche à vous
plaire ?
Daignez vous tranſporter dans ces tems, dans ces
lieux,
Chez les premiers humains vivans avec les Dieux,
Et que votre raiſon ſe ramène à des fables
Que Sophocle & la Grèce ont rendu vénérables.
Vous n'aurez point ici ce poiſon ſi flatteur
Que la main de l'amour apprête avec douceur.
Souvent dans l'art d'aimer Melpomène avilie
Farda ſes nobles traits du pinceau de Thalie :
On vit des courtiſans, des Héros déguiſés
Pouſſer de froids ſoupirs en madrigaux uſés.
Non, ce n'eſt point ainſi qu'il eſt permis qu'on aime :
L'amour n'eſt excuſé que lorſqu'il eſt extrême.
Mais ne vous plairiez-vous qu'aux fureurs des
amans,
A leurs pleurs, à leur joie, à leurs emportemens ?
N'eſt-il point d'autres coups pour ébranler une ame ?
Dans les flambeaux d'amour il eſt des traits de flamme ;

Il eſt des ſentimens, des vertus, des malheurs
Qui d'un cœur élevé ſavent tirer des pleurs.
Aux ſublimes accens des Chantres de la Grèce
On s'attendrit en homme, on pleure ſans faibleſſe.
Mais pour ſuivre les pas de ces premiers Auteurs,
De ce ſpectacle utile illuſtres inventeurs,
Il faudrait pouvoir joindre à la fougue tragique
L'élégance moderne avec la force antique:
D'un œil critique & juſte il faut l'examiner,
Se corriger cent fois, ne ſe rien pardonner;
Et ſoi-même avec fruit ſe jugeant par avance,
Par ſes ſévérités gagner votre indulgence.

ACTEURS.

ERIPHILE, Reine d'Argos.

THEANDRE, Miniſtre de la Reine.

ALCMEON, inconnu, devenu Commandant ſous Hermogide.

LE GRAND-PRÊTRE de Jupiter.

HERMOGIDE, prétendant au trône d'Argos.

ZELONIDE, confidente de la Reine.

POLEMON, confident de la Reine.

EUPHORBE, confident d'Hermogide.

Suite d'Argiens.

La Scène eſt à Argos dans le veſtibule du Temple de Jupiter.

ERIPHILE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRÊTRE & sa Suite, THEANDRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Allez, Miniſtres ſaints, annoncez à la terre
La juſtice du ciel & la fin de la guerre :
Des pompes de la paix que ces murs ſoient parés.
Dieux, protégez Argos..... Théandre, demeurez.
Vous voyez que des Dieux la ſageſſe éternelle
A béni de vos ſoins la piété fidèle.
Alcméon déſormais eſt le ſoutien d'Argos :
La victoire a ſuivi le char de ce Héros ;
Et lorſque devant lui deux Rois vaincus fléchiſſent,

De ſa gloire ſur vous les rayons rejailliſſent :
Alcméon dans Argos paſſe pour votre fils.

THEANDRE.

Depuis qu'entre mes mains cet enfant fut remis,
Ses vertus m'ont donné des entrailles de père.
Je m'indigne en ſecret de ſon deſtin ſévère :
J'oſe accuſer des Dieux l'irrévocable loi
Qui le fit naître eſclave avec l'ame d'un Roi,
Qui ſe plut à produire au ſein de la baſſeſſe
Le plus grand des Héros dont s'honora la Grèce.

LE GRAND-PRÊTRE.

Aux yeux des immortels & devant leur ſplendeur
Il n'eſt point de baſſeſſe, il n'eſt point de grandeur :
Le plus vil des humains, le Roi le plus auguſte,
Tout eſt égal pour eux : rien n'eſt grand que le juſte.
Quels que ſoient ſes aïeux, les deſtins aujourd'hui
De leurs ordres ſacrés ſe repoſent ſur lui.
Songez à cet oracle, à cette loi ſuprême
Que la Reine autrefois a reçu des Dieux même :
+ Lorſqu'en un même jour deux Rois ſeront vaincus,
+ Tes mains prépareront un ſecond hyménée :
+ Ces tems, ce jour affreux feront la deſtinée,
+ Et des Peuples d'Argos, & du ſang d'Inachus.
Ce jour eſt arrivé : votre élève intrépide
A vaincu les deux Rois de Pilos & d'Elide,
Et l'hymen d'Eriphile eſt déjà déclaré.
Vous, ſi du dernier Roi le nom vous eſt ſacré,
D'Amphiarus encor ſi vous aimez la gloire,
Si ce Roi malheureux vit dans votre mémoire,
Dans le cœur d'Alcméon gravez ces ſentimens ;

Qu'il ſoit juſte, il ſuffit. Mais tremblez.....

THEANDRE.

Dieux puiſſans!

Que nous annoncez-vous?

LE GRAND-PRÊTRE.

Voici le jour peut-être
Qui va redemander le ſang de votre maître.
La vengeance implacable, & qui marche à pas lents,
Deſcend du haut des cieux après plus de quinze ans:
Il faut d'Amphiarus venger la mort funeſte:
Dans une obſcure nuit les Dieux cachent le reſte.

THEANDRE.

Il n'eſt donc que trop vrai; ce Prince infortuné,
Ce grand Amphiarus put être aſſaſſiné!
Quoi! ſa femme elle-même aurait pu!.... La barbare!
Hélas! quand des bons Rois le ciel toujours avare
A ſes triſtes ſujets ravit Amphiarus,
Il m'en ſouvient aſſez, un murmure confus,
Quelques ſecrettes voix que je croyais à peine,
Accuſaient de ſa mort Hermogide & la Reine.
Mais quel mortel hardi pouvait jeter les yeux
Dans la nuit qui couvrait ce myſtère odieux?
Nos timides ſoupçons ont tremblé de paraître:
Ce bruit s'eſt diſſipé.

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel l'a fait renaître.
La vérité terrible, avec des yeux vengeurs,
Vient ſur l'aile du tems, & lit au fond des cœurs,
Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abyme
Où, dans l'impunité, s'était caché le crime.

THEANDRE.

O mon maître ! ô grand Roi, lâchement égorgé !
Je mourrai ſatisfait, ſi vous êtes vengé.

LE GRAND-PRÊTRE.

Comment dois-tu finir, ſolennelle journée,
Que le deſtin fixa pour ce grand hyménée ?
Hermogide & les Rois ſes illuſtres rivaux,
Qui briguaient cet hymen & déſolaient Argos,
Dans une ombre de paix ont aſſoupi leur haine :
Ils ont remis leur ſort à la voix de la Reine.
Elle doit en ces lieux diſpoſer de ſa foi,
Se choiſir un époux, & nous donner un Roi.
Le verrez-vous, mes yeux ? verrez-vous Hermogide
Succéder au Héros dont il fut l'homicide ?
Puiſſe un plus heureux choix, puiſſe un Roi vertueux
Détourner le tonnerre, & déſarmer les Dieux !
Mais, hélas ! des deſtins interprète ſévère,
Je ferai malgré moi Miniſtre de colère.

THEANDRE.

Nul ne ſait de ſon cœur les ſecrets ſentimens ;
Mais un trouble inconnu l'agite à tous momens.
Ce matin dans ces lieux déſolée, éperdue,
Elle a d'Amphiarus embraſſé la ſtatue :
Dans ſon appartement elle n'oſait rentrer :
Une ſecrette horreur ſemblait la pénétrer.
Tel eſt des criminels le partage effroyable.
Ciel, qu'elle doit ſouffrir, ſi ſon cœur eſt coupable !

LE GRAND-PRÊTRE.

Bientôt de ces horreurs vous ſerez éclairci :
Suivez-moi dans le Temple.

THEANDRE.

Ah, Seigneur! la voici.

SCENE II.

ERIPHILE, Suite, ZELONIDE, LE GRAND-PRÊTRE, THEANDRE.

(*Eriphile paraît pleine d'horreur & de triſteſſe.*)

ZELONIDE, *à la Reine.*

+ PRINCESSE, rappelez votre force première;
+ Que vos yeux ſans frémir s'ouvrent à la lumière.

ERIPHILE.

Ah, Dieux!

ZELONIDE.

Puiſſent les Dieux diſſiper votre effroi!

ERIPHILE, *au Grand-Prêtre.*

+ Eh quoi, Miniſtre ſaint, vous fuyez devant moi!
Demeurez, ſecourez votre Reine éperdue:
Écartez cette main ſur ma tête étendue.
+ Un ſpectre épouvantable en tous lieux me pourſuit:
+ Les Dieux l'ont excité de l'éternelle nuit.
+ Je l'ai vu: ce n'eſt point une erreur paſſagère
+ Que produit du ſommeil la vapeur menſongère.
Le ſommeil à mes yeux refuſant ſes douceurs,
N'a point ſur mon eſprit répandu ces horreurs.
Je l'ai vu, je le vois; cette image effrayante
A mes yeux étonnés demeure encor préſente:

Du ſein de ces tombeaux de cent Rois mes aïeux
Il a percé l'abyme ; il marche dans ces lieux.
Les voiles malheureux qu'ici l'hymen m'apprête
Sanglans & déchirés ſemblaient couvrir ſa tête,
Et cachaient ſon viſage à mon œil alarmé :
D'un glaive étincelant ſon bras était armé.
J'entends encor ſes cris & ſes plaintes funeſtes.
Vous, confident ſacré des volontés céleſtes,
Répondez : Quel eſt donc ce fantôme cruel ?
Eſt-ce un Dieu des enfers, ou l'ombre d'un mortel ?
+ Quel pouvoir a briſé l'éternelle barrière
+ Dont le ciel ſépara l'enfer & la lumière ?
+ Les manes des humains, malgré l'arrêt du ſort,
+ Peuvent-ils revenir du ſéjour de la mort ?

LE GRAND-PRÊTRE.

+ Oui, du ciel quelquefois la juſtice ſuprême
+ Suſpend l'ordre éternel établi par lui-même :
+ Il permet à la mort d'interrompre ſes lois,
+ Pour l'effroi de la terre & l'exemple des Rois.

ERIPHILE.

Hélas ! lorſque le ciel à vos autels m'entraîne,
Et d'un ſecond hymen me fait ſubir la chaîne,
M'annonce-t-il la mort, ou défend-il mes jours ?
S'arme-t-il pour ma perte, ou bien pour mon ſecours ?
Que veut cet habitant des ténébreux abymes ?
Que vient-il m'annoncer ?

LE GRAND-PRÊTRE, *ſortant.*

Il vient punir les crimes.

✱

SCENE III.

ERIPHILE, ZERONIDE.

ERIPHILE.

QUELLE réponſe, ô ciel, & quel préſage affreux!

ZELONIDE.

Ce jour ſemblait pour vous des jours le plus heureux:
Des tyrans de ces lieux l'audace eſt confondue:
Par les mains d'Alcméon la paix vous eſt rendue.
Ces Princes qui briguaient l'empire & votre main,
D'un mot de votre bouche attendent leur deſtin.

ERIPHILE.

Le bras d'Alcméon ſeul a fait tous ces miracles.

ZELONIDE.

Le deſtin à vos yeux ne mettra plus d'obſtacles.
Songez à votre gloire, à tous ces Rois rivaux,
A l'hymen qui pour vous rallume ſes flambeaux.

ERIPHILE.

Moi, rallumer encor ces flammes déteſtées!
Moi, porter aux autels des mains enſanglantées!
Moi, choiſir un époux! Ce nom cher & ſacré
Par ma faibleſſe horrible eſt trop déshonoré.
Qu'on détruiſe à jamais ces pompes ſolennelles:
Quelles mains s'uniraient à mes mains criminelles?
Je ne puis.....

ZELONIDE.

Raſſurez votre cœur éperdu:

Hermogide bientôt.....

ERIPHILE.

Quel nom prononces-tu?
Hermogide, grands Dieux! lui, de qui la furie,
Empoiſonna le cours de ma fatale vie!
Hermogide! Ah! ſans lui, ſans ſes coupables feux,
Mon cœur, mon triſte cœur eût été vertueux!

ZELONIDE.

Quel trouble vous ſaiſit! quel remords vous tourmente!

ERIPHILE.

Pardonne, Amphiarus, pardonne, ombre ſanglante,
Ceſſe de m'effrayer du ſein de ce tombeau:
Je n'ai point dans tes flancs enfoncé le couteau,
Je n'ai point conſenti..... Que dis-je, miſérable?

ZELONIDE.

Quoi, vous!.... De quels forfaits êtes-vous donc coupable?

ERIPHILE.

Je n'ai pu juſqu'ici t'avouer tant d'horreurs:
Les malheureux ſans peine exhalent leurs douleurs;
Mais, hélas! qu'il en coûte à déclarer ſa honte!

ZELONIDE.

Une douleur injuſte, un vain effroi vous dompte.
La vertu la plus pure eut toujours tous vos ſoins:
Votre cœur n'aima qu'elle.

ERIPHILE.

Il le voulait au moins.
Tu n'étais pas à moi lorſqu'un triſte hyménée
Au ſage Amphiarus unit ma deſtinée.

ZELONIDE.

Vous ſortiez de l'enfance, & de vos heureux jours

Seize printems à peine avaient marqué le cours.

ERIPHILE.

C'eſt cet âge fatal & ſans expérience,
Ouvert aux paſſions, faible, plein d'imprudence,
C'eſt cet âge indiſcret qui fit tout mon malheur:
Un traître avait ſurpris le chemin de mon cœur.....
Hélas! qui l'aurait cru que ce fier Hermogide,
Race de Demi-Dieux, ſorti du ſang d'Alcide,
Sous l'appât d'un amour ſi tendre, ſi flatteur,
Des plus noirs ſentimens cachât la profondeur?
On lui promit ma main. Ce cœur faible & ſincère,
Dans ces rapides vœux ſoumis aux lois d'un père,
Trompé par ſon devoir, & trop tôt enflammé,
Brûlait pour un barbare indigne d'être aimé;
Et lorſqu'à l'oublier on voulut me contraindre,
Mes feux trop allumés ne pouvaient plus s'éteindre.
Amphiarus parut, & changea mon deſtin:
Il obtint de mon père & l'empire & ma main.
Je l'armai dans ces lieux de ce fer redoutable,
Ce fer ſacré des Rois dont une main coupable
Oſa depuis..... Hélas! en lui donnant ma foi,
Je lui devois un cœur: il n'était plus à moi!
Ingrate à ce Héros, qui ſeul m'aurait dû plaire,
Je portai dans ſes bras une amour étrangère.
Objet de mes remords, objet de ma pitié,
Demi-Dieu, dont je fus la coupable moitié,
Quand tu quittas ces lieux, quand le traître Hermogide
Te fit abandonner les champs de l'Argolide,
Je l'avoue, il eſt vrai, je ne dus pas le voir,
Et dus mieux écouter la loi de mon devoir;

Je dus cacher au moins ma coupable faibleſſe.
Mon front mal déguiſé fit parler ma tendreſſe.
J'avouais ma défaite, en penſant triompher :
J'allumais ſon eſpoir, que je crus étouffer.
L'aveugle ambition dont il brûlait dans l'ame,
De ſon fatal amour empoiſonnait la flamme.
Il entrevit le trône ouvert à ſes déſirs.
Il expliqua mes pleurs, mes diſcours, mes ſoupirs,
Comme un ordre ſecret que ma timide bouche
Héſitait de preſcrire à ſa rage farouche.....
Je t'en ai dit aſſez..... & mon époux eſt mort.

ZELONIDE.

Le Roi dans un combat vit terminer ſon ſort.

ERIPHILE.

Argos le croit ainſi ; mais une main impie,
Ou plutôt ma foibleſſe, a terminé ſa vie :
Hermogide en ſecret l'immola ſous ſes coups.
Le cruel, tout couvert du ſang de mon époux,
Vint, armé de ce fer, inſtrument de ſa rage,
Qui des droits à l'empire était l'auguſte gage,
Et d'un aſſaſſinat, pour moi ſeule entrepris,
Au pied de nos autels il demanda le prix.
Grands Dieux, qui m'inſpirez mes remords légitimes,
Mon cœur, vous le ſavez, n'eſt point fait pour les crimes!
Il eſt né vertueux...., Je vis avec horreur
Le coupable ennemi qui fut mon ſéducteur :
Je déteſtai le trône, & l'amour, & la vie.

ZELONIDE.

Eh, ne pouviez-vous pas punir ſa barbarie?
Étiez-vous ſourde au cri de ce ſang innocent ?

ERIPHILE.

Celui qui le verſa fut toujours trop puiſſant ;
Et ſon habileté ſecondant ſon audace,
De ce crime aux mortels a dérobé la trace.
Je ne ſus que pleurer, me taire, & le haïr ;
Mais le ciel à l'inſtant s'arma pour me punir.
La main des Dieux ſur moi toujours appeſantie,
Opprima mes ſujets, perſécuta ma vie :
Les Princes de Serra, d'Elide & de Pilos
Se diſputaient mon cœur & l'empire d'Argos.
De nos Chefs diviſés les brigues & les haines
De l'état qui chancelle embarraſſaient les rênes.
Plus terrible qu'eux tous, plus grand, plus dangereux,
Sûr de ſes droits au trône, & fier de ſes aïeux,
Mêlant à ſes forfaits la force & le courage,
Et briguant à l'envi ce ſanglant héritage,
Le barbare Hermogide a diſputé contre eux ;
Et le prix de ſon crime, & l'objet de ſes feux.
Sur mon hymen alors, ſur le ſort de la guerre
Je conſultai la voix du maître du tonnerre :
A ſa divinité, dont ces lieux ſont remplis,
J'offris en frémiſſant mon encens & mes cris.
Sans doute tu l'appris cet oracle funeſte,
Ce triſte avant-coureur du châtiment céleſte.
Cet oracle me dit de ne choiſir un Roi
Que quand deux Rois vaincus fléchiraient devant moi ;
Mais qu'alors d'un époux vengeant le ſang qui crie,
Mon fils, mon propre fils m'arracherait la vie.

ZELONIDE.

Juſte ciel ! & que faire en cette extrémité ?

ERIPHILE.

Jamais mon triſte cœur ne fut plus tourmenté.
Je chériſſais mon fils ; la crainte & la tendreſſe
De mes ſens déſolés partageaient la faibleſſe.
Mon fils me conſolait de la mort d'un époux ;
Mais il fallait le perdre, ou mourir par ſes coups.
Trop de crainte peut-être & trop de prévoyance
M'ont fait injuſtement éloigner ſon enfance :
Je n'oſais ni trancher ni ſauver ſes deſtins :
J'abandonnai ſon ſort à d'étrangères mains.
Il mourut pour ſa mère, & ma bouche infidèle
De ſon trépas ici répandit la nouvelle.
Je l'arrachai pleurant de mes bras maternels.....
Quelle perte, grands Dieux, & quels deſtins cruels !
J'ôte à mon fils le trône, à mon époux la vie,
Et ma ſeule faiblaiſſe a fait ma barbarie.
Zélonide, à tes yeux mon ſort eſt dévoilé :
Tu vois de quelle horreur mon eſprit eſt troublé.
Alcméon ſur deux Rois remporte la victoire :
Mon hymen de ce jour doit ſignaler la gloire.
Mais les feux préparés pour cet hymen nouveau
Vont éclairer ma mort, & parer mon tombeau.

SCENE

SCENE IV.

ERIPHILE, ZELONIDE, POLEMON.

ERIPHILE.

Eh bien, cher Polémon, que venez-vous me dire?

POLEMON.

J'apporte à vos genoux les vœux de tout l'empire.
Son ſort dépend de vous : le don de votre foi
Fait la paix de la Grèce & le bonheur d'un Roi.
Ce long retardement, à vous-même funeſte,
De nos diviſions peut ranimer le reſte.
Euriale & Tidée, & ces Rois repouſſés,
Vaincus par Alcméon, ne ſont point terraſſés.
Dans Argos, incertain quel Roi ſera ſon maître,
Hermogide eſt puiſſant, ſon parti peut renaître.
Il ſe plaint, il murmure ; & prompt à s'alarmer,
Bientôt, malgré vous-même, il le pourrait nommer.
Veuve d'Amphiarus, & digne de ce titre,
De ces grands différens & la cauſe & l'arbitre,
Reine, daignez d'Argos accomplir les ſouhaits ;
Que le droit de régner ſoit un de vos bienfaits ;
Que votre voix décide, & que cet hyménée
De la Grèce & de vous règle la deſtinée.

ERIPHILE.

Pour qui penche ce Peuple ?

POLEMON.

Il attend votre choix ;

Mais on ſait qu'Hermogide eſt du ſang de nos Rois:
Du ſouverain pouvoir il eſt dépoſitaire.
Cet hymen à l'état ſemble être néceſſaire.

ERIPHILE.

On veut que je l'épouſe, & qu'il ſoit votre Roi!

POLEMON.

Madame, avec reſpect on ſuivra votre loi:
Prononcez, un ſeul mot règlera nos hommages.

ERIPHILE.

Mais, du Peuple, Hermogide a-t-il tous les ſuffrages?

POLEMON.

S'il faut parler, Madame, avec ſincérité,
Ce Prince eſt dans ces lieux moins cher que redouté:
On croit qu'à ſon hymen il vous faudra ſouſcrire;
Mais, Madame, on le croit plus qu'on ne le déſire.

ERIPHILE.

Alcméon ne vient point: l'a-t-on fait avertir?

POLEMON.

Déjà du camp, Madame, il aura dû partir.

ERIPHILE.

Ce n'eſt qu'en ſa vertu que j'ai quelque eſpérance:
Puiſſe-t-il de ſa Reine embraſſer la défenſe!
Puiſſe-t-il me ſauver de tous mes ennemis!
O Dieux de mon époux, & vous, Dieux de mon fils!
Prenez de cet état les rênes languiſſantes:
Remettez-les vous-même en des mains innocentes,
Ou ſi dans ce grand jour il faut me déclarer,
Conduiſez donc mon cœur, & daignez m'inſpirer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

THEANDRE.

ALCMEON, j'ai pitié de voir tant de faibleſſe:
L'erreur qui vous ſéduit, la douleur qui vous preſſe,
De vos déſirs ſecrets l'orgueil préſomptueux
Éclate malgré vous, & parle dans vos yeux,
Et j'ai tremblé cent fois que la Reine offenſée
Ne punit de vos vœux la fureur inſenſée.
Qui, vous! jeter ſur elle un œil audacieux!
Vous cherchez à vous perdre. Ah, jeune ambitieux,
Faut-il vous voir ôter, par vos fougueux caprices,
L'honneur de vos exploits, le fruit de vos ſervices,
Le prix de tant de ſang verſé dans les combats!

ALCMEON.

Cher ami, pardonnez: je ne me connais pas.....
La Reine, oui, je l'avoue, oui, ſa fatale vue
Porte au fond de mon ame une atteinte inconnue.
Je ne veux point voiler à vos regards diſcrets
L'erreur de mon jeune âge & mes troubles ſecrets.
Je vous dirai bien plus: l'aſpect du diadème

Semble emporter mon ame au-delà de moi-même.
J'ignore pour quel Roi mon bras a triomphé;
Mais preſſé d'un dépit avec peine étouffé,
A mon cœur étonné c'eſt un ſecret outrage
Qu'un autre emporte ici le prix de mon courage;
Que le trône ébranlé dont je fus le rempart,
Dépende d'un coup d'œil, ou ſe donne au haſard.
Que dis-je, hélas! peut-être eſt-il le prix du crime.
Mais non, n'écoutons point le tranſport qui m'anime,
Banniſſons loin de moi ce funeſte ſoupçon
Qui règne en mon eſprit, & trouble ma raiſon.
Ah, ſi la vertu ſeule, & non pas la naiſſance!...

THEANDRE.

Écoutez, j'ai-moi-même élevé votre enfance:
Souffrez-moi quelquefois, généreux Alcméon,
L'autorité d'un père auſſi-bien que le nom.
Vous paſſez pour mon fils: la fortune ſévère,
Inégale en ſes dons, pour vous marâtre & mère,
De vos jours conſervés voulut mêler le fil
De l'éclat le plus grand & du ſort le plus vil.
J'ai d'un ſecret profond couvert votre origine;
Mais vous la connaiſſez, & cette ame divine,
Du haut de ſa fortune & parmi tant d'éclat,
Devrait baiſſer les yeux ſur ſon premier état.
Gardez que quelque jour cet orgueil téméraire
N'attire ſur vous-même une triſte lumière,
N'éclaire enfin l'envie, & n'offre à l'univers,
Sous vos lauriers pompeux, la honte de vos fers.

ALCMEON.

Ah! c'eſt ce qui m'accable, & qui me déſeſpère.

Il faut rougir de moi, trembler au nom d'un pere,
Me cacher par faibleſſe aux moindres citoyens,
Et reprocher ma vie à ceux dont je la tiens.
Préjugé malheureux, éclatante chimère
Que l'orgueil inventa, que le faible révère,
Par qui j'ai vu languir le mérite abattu
Aux pieds d'un Prince indigne, ou d'un grand ſans vertu !
+ Les mortels ſont égaux ; ce n'eſt point la naiſſance,
+ C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence ;
C'eſt elle qui met l'homme au rang des Demi-Dieux :
+ Et qui ſert ſon pays, n'a pas beſoin d'aïeux.
Princes, Rois, la fortune a fait votre partage :
Mes grandeurs ſont à moi, mon ſort eſt mon ouvrage ;
Et ces fers ſi honteux, ces fers où je naquis,
Je les ai fait porter aux mains des ennemis.
+ Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie ;
+ Il a dans les combats coulé pour la patrie.
+ Je vois ce que je ſuis, & non ce que je fus,
+ Et crois valoir au moins des Rois que j'ai vaincus.

THEANDRE.

Alcméon, croyez-moi; l'orgueil qui vous inſpire,
Que je dois condamner, & que pourtant j'admire,
Ce principe éclatant de tant d'exploits fameux,
En vous rendant ſi grand, vous fait trop malheureux.
Pliez à votre état ce fougueux caractère
Qui d'un brave guerrier ferait un téméraire :
C'eſt un des ennemis qu'il vous faut ſubjuguer.
Né pour ſervir le trône, & non pour le briguer,
Sachez vous contenter de votre deſtinée :
D'une gloire aſſez haute elle eſt environnée :

N'en recherchez point d'autre..... Eh qui ſait ſi les Dieux
Qui toujours ſur vos pas ont attaché leurs yeux,
Qui pour venger Argos & pour calmer la Grèce,
Ont voulu vous tirer du ſein de la baſſeſſe,
N'ont point encor ſur vous quelques ſecrets deſſeins ?
Peut-être leur vengeance eſt miſe entre vos mains.
Le ſang de votre Roi, dont la terre eſt fumante,
Élève encore au ciel une voix gémiſſante.
Sa voix eſt entendue, & les Dieux aujourd'hui
Contre ſes aſſaſſins ſe déclarent pour lui :
Le Grand-Prêtre déjà voit la foudre allumée,
Qui ſe cache à vos yeux dans les airs enfermée.
Enfin que feriez-vous ſi les arrêts du ciel
Vous preſſaient de punir un monſtre ſi cruel,
Si, chargé malgré vous de leur ordre ſuprême,
Vous vous trouviez entr'eux & la Reine elle-même ?
S'il vous fallait choiſir ?

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

POLEMON.

LA Reine en ce moment
Vous mande de l'attendre en cet appartement.
Elle vient. Il s'agit du ſalut de l'empire.

THEANDRE.

Prête à choiſir un Roi, qu'aurait-elle à lui dire ?
D'Amphiarus, ô Dieux, daignez-vous ſouvenir !

ALCMEON.

Pour la dernière fois je vais l'entretenir.

SCENE III.

ERIPHILE, ALCMEON, ZELONIDE.

ERIPHILE.

C'est à vous, Alcméon, c'eſt à votre victoire
Qu'Argos doit ſon bonheur, Eriphile ſa gloire;
C'eſt par vous que maîtreſſe, & du trône, & de moi,
Dans ces murs relevés je puis choiſir un Roi.
Mais prête à le nommer, ma juſte prévoyance
Veut s'aſſurer ici de votre obéiſſance.
J'ai de nommer un Roi le dangereux honneur:
Faites plus, Alcméon, ſoyez ſon défenſeur.

ALCMEON.

D'un prix trop glorieux ma vie eſt honorée:
A vous ſervir, Madame, elle fut conſacrée.
+ Je vous devais mon ſang, & quand je l'ai verſé,
+ Puiſqu'il coulait pour vous, je fus récompenſé.
Mais telle eſt de mon ſort la dure violence,
Qu'il faut que je vous trompe, ou que je vous offenſe.
Reine, je vais parler: Des Rois humiliés
Briguent votre ſuffrage, & tombent à vos pieds:
Tout vous rit. Que pourrais-je en ce ſéjour tranquille
Vous offrir qu'un vain zèle & qu'un bras inutile!
Laiſſez-moi fuir des lieux où le deſtin jaloux
Me ferait malgré moi trop coupable envers vous.

ERIPHILE.

Vous me quitter, ô Dieux! dans quel tems!

ALCMEON.

Les orages
Ont ceſſé de gronder ſur ces heureux rivages:
Ma main les écarta. La Grèce en ce grand jour
Va voir enfin l'hymen, & peut-être l'amour,
Par votre auguſte voix nommer un nouveau maître.
Reine, juſqu'aujourd'hui vous avez pu connaître
Quelle fidélité m'attachait à vos lois,
Quel zèle inaltérable échauffait mes exploits.
J'eſpérais à jamais vivre ſous votre empire:
Mes vœux pourraient changer, & j'oſe ici vous dire
Que cet heureux époux, ſur le trône monté,
Éprouverait en moi moins de fidélité,
Et qu'un ſujet ſoumis, dévoué, plein de zèle,
Peut-être en d'autres lieux deviendrait un rebelle.

ERIPHILE.

Vous, me quitter! Faut-il, quand je vous donne un Roi,
Que les cœurs vertueux ſe détachent de moi!
Que craignez-vous? parlez, il faut ne me rien taire.

ALCMEON.

Je ne dois point lever un regard téméraire
Sur les ſecrets du trône & ſur les nouveaux nœuds
Préparés par vos mains pour un Roi trop heureux;
Mais de ce jour enfin la pompe ſolennelle
De votre choix au Peuple annonce la nouvelle.
Ce ſecret dans Argos eſt déjà répandu.
Princeſſe, à cet hymen on s'était attendu.
Ce choix ſans doute eſt juſte, & la raiſon le guide;

Mais je ne ſerai point le ſujet d'Hermogide.
Voilà mes ſentimens ; & mon bras aujourd'hui
Ayant vaincu pour vous, ne peut ſervir ſous lui.
Puniſſez ma fierté, d'autant plus condamnable,
Qu'ayant oſé paraître, elle eſt inébranlable.

ERIPHILE.

Alcméon, demeurez..... J'atteſte ici les Dieux,
Ces Dieux qui ſur le crime ouvrent toujours les yeux,
Qu'Hermogide jamais ne ſera votre maître:
Sachez que c'eſt à vous à l'empêcher de l'être;
Et contre ſes rivaux, & ſur-tout contre lui,
Songez que votre Reine implore votre appui.

ALCMEON.

Qu'entends-je ! Ah ! diſpoſez de mon ſang, de ma vie:
Que je meure à vos pieds, en vous ayant ſervie !
Que ma mort ſoit utile au bonheur de vos jours !

ERIPHILE.

C'eſt de vous ſeul ici que j'attends du ſecours.
Allez : aſſurez-vous des ſoldats dont le zèle
Se montre à me ſervir plus prompt & plus fidèle :
Que de tous vos amis ces murs ſoient entourés :
Qu'à tout évènement leurs bras ſoient préparés.
Dans l'horreur où je ſuis, ſachez que je ſuis prête
A marcher, s'il le faut, & mourir à leur tête.
Allez.

SCENE IV.

ERIPHILE, ZELONIDE.

ZELONIDE.

QUE faites-vous ? quel eſt votre deſſein ?
Que veut cet ordre affreux ?

ERIPHILE.

Ah ! je ſuccombe enfin.
Dieux ! comme en lui parlant, mon ame déchirée,
Par des nœuds inconnus ſe ſentait attirée !
De quels charmes ſecrets mon cœur eſt combattu !
Quel état ! Achevons ce que j'ai réſolu :
Je le veux : étouffons ces indignes alarmes.

ZELONIDE.

Vous parlez d'Alcméon, & vous verſez des larmes !
Que je crains qu'en ſecret une fatale erreur !....

ERIPHILE.

Ah ! que jamais l'amour ne rentre dans mon cœur !
Il m'en a trop coûté. Que ce poiſon funeſte
De mes jours languiſſans n'accable plus le reſte !
Jours toujours malheureux, vous ne fûtes remplis
Qu'à pleurer mon époux, qu'à regretter mon fils :
+ Leur ſouvenir fatal à toutes mes promeſſes.....
+ Malheureuſe, eſt-ce à toi d'éprouver des faibleſſes ?
Ce cœur, plein d'amertume, eſt-il fait pour aimer ?
Ah ! le ſeul Hermogide avait ſu me charmer.

ZELONIDE.

Pourquoi donc, à ſon nom, redoublez-vous vos plaintes?
Pardonnez à mon zèle, & permettez mes craintes.
Songez que ſi l'amour décidait aujourd'hui.....

ERIPHILE.

+ Non, ce n'eſt point l'amour qui m'entraîne vers lui:
Non, un Dieu plus puiſſant me contraint à me rendre:
L'amour n'eſt point ſi pur, l'amour n'eſt point ſi tendre;
Non, plus je m'examine, & plus j'oſe approuver
Les ſentimens ſecrets qui m'ont ſu captiver.
+ Ce n'eſt point par les yeux que mon ame eſt vaincue;
Ne crois pas qu'à ce point, de mon rang deſcendue,
+ Écoutant de mes ſens le charme empoiſonneur,
+ Je donne à la beauté le prix de la valeur:
Je chéris la vertu, j'aime ce que j'admire.

ZELONIDE.

Eh, quoi! vous oſeriez le nommer à l'empire?

ERIPHILE.

Peut-être entre ſes mains le ſceptre étant remis,
Deviendrait reſpectable à nos Dieux ennemis.
Mais une loi plus ſimple, & m'éclaire, & me guide:
Je chéris Alcméon, je déteſte Hermogide,
Et je vais rejeter, en ce funeſte jour,
Les conſeils de la haine & la voix de l'amour.
Nature, dans mon cœur ſi long-tems combattue,
Sentimens partagés d'une mère éperdue,
Tendre reſſouvenir d'amour de mon devoir,
Reprenez ſur mon ame un abſolu pouvoir.
Moi, régner! moi, bannir l'héritier véritable!
Le ſceptre enſanglanté pèſe à ma main coupable;

Réparons tout : allons..... Et vous, Dieux, dont je fors;
Pardonnez des forfaits moindres que mes remords.

ZELONIDE.

Madame, quelqu'un vient.

ERIPHILE.

O Dieux, c'eſt Hermogide !

SCENE V.

ERIPHILE, HERMOGIDE, ZELONIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

MADAME, je ſens trop le tranſport qui vous guide :
Je vois que votre cœur ſait peu diſſimuler ;
Mais les momens ſont chers, & je dois vous parler.
Souffrez de mon reſpect un conſeil ſalutaire :
Votre deſtin dépend du choix qu'il vous faut faire.
Je ne viens point ici rappeler des ſermens
Dictés par votre père, effacés par le tems :
Mon cœur, ainſi que vous, doit oublier, Madame,
Les jours infortunés d'une inutile flamme,
Et je rougirais trop, & pour vous, & pour moi,
Si c'était à l'amour à nous donner un Roi.
Un ſentiment plus digne, & de l'un, & de l'autre,
Doit gouverner mon ſort, & commander au vôtre.
Vos aïeux & les miens, les Dieux dont nous ſortons,
Cet état périſſant, ſi nous nous diviſons,
Le ſang qui nous a joints, l'intérêt qui nous lie,

Nos

Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Votre pouvoir, le mien, tous deux à redouter,
Ce ſont là les conſeils qu'il vous faut écouter.
Banniſſez pour jamais un ſouvenir funeſte:
Le préſent nous appelle, oublions tout le reſte:
Le paſſé n'eſt plus rien. Maître de l'avenir,
Le grand art de régner doit ſeul nous réunir.
Les plaintes, les regrets, les vœux ſont inutiles;
C'eſt par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.
Ce fantôme odieux qui vous trouble en ce jour,
Qui naquit de la crainte, & l'enfante à ſon tour,
Doit-il nous alarmer par tous ſes vains preſtiges?
Pour qui ne les craint point, il n'eſt point de prodiges.
Ils ſont l'appât groſſier des Peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.
Penſez en Roi, Madame, & laiſſez au vulgaire
Des ſuperſtitions le joug imaginaire.

ERIPHILE.

Quoi, vous!....

HERMOGIDE.

Encore un mot, Madame, & je me tais:
Le ſeul bien de l'état doit remplir vos ſouhaits.
Vous n'avez plus les noms & d'épouſe & de mère,
Le ciel vous honora d'un plus grand caractère.
Vous régnez; mais ſongez qu'Argos demande un Roi.
Vous avez à choiſir, vos ennemis ou moi;
Moi, né près de ce trône, & dont la main ſanglante
A ſoutenu quinze ans ſa grandeur chancelante;
Moi, dis-je, ou l'un des Rois ſans force & ſans appui,
Que mon Lieutenant ſeul a vaincus aujourd'hui.

+ Je me connais ; je ſais que blanchi ſous les armes ;
+ Ce front triſte & ſévère a pour vous peu de charmes ;
+ Je ſais que vos appas, encor dans leur printems,
+ Devraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans.
+ Mais la raiſon d'état connaît peu les caprices,
+ Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
+ Ne peuvent ſe couvrir que du bandeau des Rois.
Vous connoiſſez mon rang, mes attentats, mes droits :
Sachant ce que j'ai fait, & voyant où j'aſpire,
Vous me devez, Madame, ou la mort ou l'empire.
Quoi, vos yeux ſont en pleurs, & vos eſprits troublés !...

ERIPHILE.

Non, Seigneur, je me rends : mes deſtins ſont réglés.
On le veut, il le faut, ce Peuple me l'ordonne :
C'en eſt fait, à mon ſort, Seigneur, je m'abandonne.
Vous, lorſque le ſoleil deſcendra dans les flots,
Trouvez-vous dans le Temple avec les Chefs d'Argos :
A mes aïeux, à vous je vais rendre juſtice,
Et prétends qu'à mon choix l'univers applaudiſſe,
Et vous pourrez juger ſi ce cœur abattu
Sait conſerver la gloire, & connaît la vertu.

HERMOGIDE.

Mais, Madame, voyez.....

ERIPHILE.

Dans mon inquiétude
Mon eſprit a beſoin d'un peu de ſolitude ;
Mais juſqu'à ces momens que mon ordre a fixés,
Si je ſuis Reine encor, Seigneur, obéiſſez.

SCENE VI.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

DEMEURE. Ce n'eſt pas au gré de ſon caprice
Qu'il faut que ma fortune & que mon ſort fléchiſſe,
Et je n'ai pas verſé tout le ſang de mes Rois,
Pour dépendre aujourd'hui du haſard de ſon choix.
Parle. As-tu diſpoſé cette troupe intrépide,
Ces compagnons hardis du deſtin d'Hermogide?
Contre la Reine même oſent-ils me ſervir?

EUPHORBE.

Pour vos intérêts ſeuls ils ſont prêts à périr.

HERMOGIDE.

Je ſaurai me ſauver du reproche & du blâme
D'attendre, pour régner, les bontés d'une femme.
Je fus quinze ans ſans maître à ne pas obéir:
Le fruit de tant de ſoins eſt lent à recueillir.
Mais enfin l'heure approche, & c'était trop attendre
Pour ſuivre Amphiarus, ou régner ſur ſa cendre.
Mon deſtin ſe décide, & ſi le premier pas
Ne m'élève à l'empire, il m'entraîne au trépas.
Entre le trône & moi tu vois le précipice.
+ Allons, que ma fortune y tombe, ou le franchiſſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

ENFIN donc voici l'heure où dans le Temple même
La Reine avec ſa main donne le diadème.
Euphorbe, ou je me trompe, ou de bien des horreurs
Ces dangereux momens ſont les avant-coureurs.

EUPHORBE.

Polémon de ſa part flatte votre eſpérance.

HERMOGIDE.

Polémon veut en vain tromper ma défiance.

EUPHORBE.

Eh qui choiſir que vous? Cet empire aujourd'hui
Demande un bras puiſſant qui lui ſerve d'appui.....
Que dis-je! vous aimez, & jamais tant de flamme.....

HERMOGIDE.

Moi! que cette faibleſſe ait amolli mon ame!
Hermogide amoureux! Ah! qui veut être Roi,
Ou n'eſt pas fait pour l'être, ou n'aime rien que ſoi.
+ A la Reine engagé, je pris ſur ſa jeuneſſe
+ Cet heureux aſcendant que les ſoins, la ſoupleſſe,
+ L'attention, le tems, ſavent ſi bien donner

+ Sur un cœur ſans deſſein, facile à gouverner.
Le bandeau de l'amour, & l'art trompeur de plaire,
De mes vaſtes deſſeins ont voilé le myſtère ;
Mais de tout tems, crois-moi, la ſoif de la grandeur
Fut le ſeul ſentiment qui régna dans mon cœur.

EUPHORBE.

Tout vous portait au trône, & les vœux de l'armée,
Et la voix de ce Peuple & de la renommée,
Et celle de la Reine en qui vous eſpériez.

HERMOGIDE.

Par quels funeſtes nœuds nos deſtins ſont liés !
+ Son époux & ſon fils privés de la lumière,
+ Du trône à mon courage entr'ouvraient la barrière,
+ Quand la main de nos Dieux la ferma ſous mes pas.
Je ſais que j'eus les vœux du Peuple & des Soldats ;
Mais la voix de ces Dieux, ou plutôt de nos Prêtres,
M'a dépouillé quinze ans du rang de mes ancêtres.
Il fallut ſuccomber aux ſuperſtitions,
+ Qui ſont bien plus que nous les Rois des Nations,
Et le zèle aveuglé d'un Peuple fanatique
Fut plus fort que mon bras & que ma politique.

EUPHORBE.

En faveur de vos droits ce Peuple enfin s'unit :
Du trône devant vous le chemin s'applanit.
Argos, par votre main fait à la ſervitude,
Long-tems de votre joug prit l'heureuſe habitude.
Nos Chefs ſeront pour vous.

HERMOGIDE.

Je compte ſur leur foi
Tant que leur intérêt les peut joindre avec moi :

L'un d'eux, je l'avoûrai, me trouble & m'importune.
Son deſtin qui s'élève, étonne ma fortune:
Je le crains malgré moi.

EUPHORBE.

Quoi! le jeune Alcméon,
Ce Soldat qui vous doit ſa grandeur & ſon nom?

HERMOGIDE.

Oui: ce fils de Théandre, & qui fut mon ouvrage,
Qui ſous moi de la guerre a fait l'apprentiſſage,
Maître de trop de cœurs à mon char arrachés,
Au bonheur qui le ſuit les a tous attachés.
Par ſes heureux exploits ma grandeur eſt ternie;
Son aſcendant vainqueur impoſe à mon génie:
Son ſeul aſpect ici commence à m'alarmer.
Je le hais d'autant plus qu'il ſait ſe faire aimer,
Que des Peuples ſéduits l'eſtime eſt ſon partage:
Sa gloire m'avilit, & ſa vertu m'outrage.
Je ne ſais, mais le nom de ce fier citoyen,
Tout obſcur qu'il paraît, ſemble égaler le mien;
Et moi, près de ce trône où je dois ſeul prétendre,
J'ai laſſé ma fortune à force de l'attendre.
Mon crédit, mon pouvoir adoré ſi long-tems,
N'eſt qu'un coloſſe énorme ébranlé par les ans,
Qui penche vers ſa chûte, & dont le poids immenſe
Veut, pour ſe ſoutenir, la ſuprême puiſſance.
Mais du moins en tombant je ſaurai me venger.

EUPHORBE.

Eh, que prétendez-vous?

HERMOGIDE.

Ne plus rien ménager,

Déchirer, s'il le faut, le voile heureux & ſombre
Qui couvrit juſqu'ici mes projets de ſon ombre,
Les juſtifier tous par un nouvel effort,
Par un triomphe illuſtre ou la plus belle mort;
Et dans le déſeſpoir où je vois qu'on m'entraîne,
Ma fureur..... Mais on entre, & j'apperçois la Reine.

SCENE II.

ERIPHILE, ALCMEON, HERMOGIDE, POLEMON, EUPHORBE.

Chœur des Argiens.

POLEMON.

Oui, ce Peuple, Madame, & les Chefs & les Rois
Sont prêts à confirmer, à chérir votre choix,
Et je viens en leur nom préſenter leur hommage
A votre heureux époux, leur maître & votre ouvrage.
Ce jour va de la Grèce aſſurer le repos.

ERIPHILE.

Vous, Chefs qui m'écoutez, & vous, Peuples d'Argos,
Qui venez en ces lieux reconnaître l'empire
Du nouveau Souverain que ma main doit élire,
Je n'ai point à choiſir, je n'ai plus qu'à quitter
Un ſceptre que mes mains n'auraient pas dû porter.
Votre maître eſt vivant, mon fils reſpire encore.
Ce fils infortuné qu'à ſa première aurore
Par un trépas ſoudain vous crutes enlevé,

Par l'eſclave Corèbe en ſecret élevé,
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte ſacrée
Dont le ciel à mon ſexe a défendu l'entrée,
Dans ces terribles lieux qu'ont ſouvent habité
Ces Dieux vengeurs, ces Dieux dont je tiens la clarté.
C'eſt là qu'avec Corèbe enfermé dès l'enfance,
Mon fils de ſon deſtin n'eut jamais connaiſſance.
Mon amour maternel, timide & curieux,
A cent fois ſur ſa vie interrogé les Dieux:
Ou leur voix m'a trompée, ou le Prince reſpire.
Je remets dans ſes mains mes jours & mon empire.
Je ſais trop que le Dieu, maître éternel des Dieux,
Jupiter, dont l'oracle eſt préſent en ces lieux,
Me prédit, m'aſſura que ce fils ſanguinaire
Porterait le poignard dans le ſein de ſa mère.
Puiſſe aujourd'hui, grand Dieu, l'effort que je me fais,
Vaincre l'affreux deſtin qui l'entraîne aux forfaits!
Oui, Peuple, je le veux; oui, le Roi va paraître:
Je vais, à le montrer, obliger le Grand-Prêtre.
Ce ſecret au grand jour va briller aujourd'hui:
J'ai fait chercher ce Prince, & Corèbe avec lui.
Dans l'état où je ſuis il n'eſt rien que je craigne:
Qu'on me rende mon fils, qu'il m'immole, & qu'il règne.

HERMOGIDE.

Peuple, Chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour:
L'affreuſe vérité va donc paraître au jour.
Ce fils qu'on redemande afin de mieux m'exclure,
Cet enfant dangereux, l'horreur de la nature,
Né pour le parricide, & dont la cruauté
Devait verſer le ſang du ſein qui l'a porté,

Ce fils n'eſt plus : les Dieux ont prévenu ſon crime.

ERIPHILE.

O ciel !

HERMOGIDE.

En ces lieux même on frappa la victime
Et Corèbe & le Prince ont ici leur tombeau.
Il fallut étouffer ce monſtre en ſon berceau :
A la Reine, à l'état ſon ſang fut néceſſaire :
Les Dieux le demandaient, je ſervis leur colère ;
(*au Peuple.*)
Et ſi ce ſang coupable a coulé ſous mes coups,
J'ai prodigué le mien pour la Grèce & pour vous.
Argos m'en doit le prix, & puiſqu'il veut un maître,
Seul deſcendant des Rois, je vais périr ou l'être.
Je vous ai tous ſervis. Ce rang des Demi-Dieux
Défendu par mon bras, fondé par mes aïeux,
Cent fois teint de mon ſang, doit être mon partage :
Je l'attendrai de vous, de moi, de mon courage,
De ces Dieux dont je ſors, & qui ſeront pour moi.
Amis, ſuivez mes pas, & ſervez votre Roi.

SCENE III.

ERIPHILE, POLEMON, ALCMEON, Chœur.

ERIPHILE.

Où ſuis-je ? de quels traits le cruel m'a frappée !
Mon fils ne ſerait plus ! Dieux, vous m'auriez trompée !
(*à Polémon*)
Et vous, que j'ai chargé de rechercher ſon ſort ?....

POLEMON.

On l'ignore en ce Temple, & sans doute il est mort.

ALCMEON.

Reine, c'est trop souffrir qu'un monstre vous outrage :
Confondez son orgueil, & punissez sa rage.
Tous vos guerriers sont prêts, permettez que mon bras...

ERIPHILE.

Es-tu lasse, fortune? est-ce assez d'attentats?
Chère ombre de mon fils..... & toi, cendre sacrée,
Cendre de mon époux, de vengeance altérée,
Manes sanglans, faut-il que votre meurtrier
Règne sur votre tombe, & soit votre héritier!
Le tems, le péril presse : il faut donner l'empire.
Un Dieu dans ce moment, un Dieu parle & m'inspire :
Je cède. Je ne puis, dans ce jour de terreur,
Résister à la voix qui s'explique à mon cœur :
C'est vous, maître des Rois & de la destinée,
C'est vous qui me forcez à ce grand hyménée.....
Alcméon, de ces Dieux secondez le courroux.....
Seigneur..... vengez mon fils, & le trône est à vous.

ALCMEON.

Grande Reine, est-ce à moi que cet honneur insigne.....

ERIPHILE.

Ah, quel Roi dans la Grèce en serait aussi digne!
Ils n'ont que des aïeux; vous avez des vertus :
Ils sont Rois; mais c'est vous qui les avez vaincus.
C'est vous que le ciel nomme, & vous m'allez défendre;
C'est vous qui de mon fils allez venger la cendre.
Peuple, voilà le Roi si long-tems attendu,
Qui seul vous défendit, qui seul vous était dû,

Ce vainqueur de deux Rois, prédit par les Dieux même:
Qu'il ſoit digne à jamais de ce ſaint diadème,
Que je retrouve en lui les Dieux qu'on m'a ravis,
Votre appui, votre Roi, mon époux & mon fils.

SCENE VI.

ERIPHILE, ALCMEON, POLEMON, THEANDRE, Chœur.

THEANDRE.

QUE faites-vous, Madame, & qu'allez-vous réſoudre?
Le jour fuit, le ciel gronde: entendez-vous la foudre?
De la tombe du Roi le Pontife a tiré
Un fer que ſur l'autel ſes mains ont conſacré.
Sur l'autel à l'inſtant ont paru les Furies:
Les flambeaux de l'hymen ſont dans leurs mains impies;
Tout le Peuple tremblant, dans la cendre couché,
Baiſſe un front immobile, à la terre attaché.

ERIPHILE.

Juſqu'où veux-tu pouſſer ta fureur vengereſſe,
O ciel! Peuples, rentrez. Théandre, qu'on me laiſſe.
Quel juſte effroi ſaiſit mes eſprits égarés!
Quel jour pour un hymen!

SCENE V.

ERIPHILE, ALCMEON.

ERIPHILE.

Ah, Seigneur, demeurez!
Eh quoi! je vois les Dieux, les enfers & la terre
S'élever tous enſemble, & m'apporter la guerre!
Mes ennemis, les morts, contre moi déchaînés,
Tout l'univers m'outrage, & vous m'abandonnez!

ALCMEON.

Je vais périr pour vous, ou punir Hermogide,
Vous ſervir, vous venger, vous ſauver d'un perfide.

ERIPHILE.

Je vous faiſais ſon Roi; mais, hélas!.... mais, Seigneur...
Arrêtez: connaiſſez mon trouble & ma douleur.
L'effroi, la mort, le ſang, le crime m'environne:
J'ai cru les écarter en vous plaçant au trône,
J'ai cru même appaiſer ces manes en courroux,
Ces manes ſoulevés de mon premie r époux
Hélas! combien de fois, de ma douleur preſſée,
Quand le ſort de mon fils accablait ma penſée,
Et qu'un léger ſommeil venait enfin couvrir
Mes yeux trempés de pleurs, & laſſés de s'ouvrir,
Combien de fois les Dieux ont ſemblé me preſcrire
De vous donner ma main, mon cœur & mon empire!
Mais dans ce même inſtant, par eux déterminé,
Où vous montez au trône à mon fils deſtiné,

Le

Le ciel & les enfers alarment mon courage :
Je vois les Dieux armés condamner leur ouvrage :
+ Et vous ſeul m'inſpirez plus d'horreur & d'effroi
+ Que le ciel & les morts irrités contre moi.
+ Je tremble en vous donnant ce ſacré diadème :
+ Ma bouche, en frémiſſant, prononce : Je vous aime :
+ D'un pouvoir inconnu l'invincible aſcendant
+ M'entraîne ici vers vous, m'en repouſſe à l'inſtant,
+ Et par un ſentiment que je ne puis comprendre,
+ Mêle une horreur affreuſe à l'amour le plus tendre.

ALCMEON.

Quels momens ! quel mélange, ô Dieux, qui m'écoutez,
D'étonnement, de trouble & de félicités !
L'orgueil de vous aimer, le bonheur de vous plaire,
Vos terreurs, vos bontés, la céleſte colère,
Tant de biens, tant de maux me preſſent à la fois,
Que mes ſens accablés ſuccombent ſous leur poids.
Quoiqu'ébloui du rang que vos bontés m'apprêtent,
C'eſt ſur vos ſeuls dangers que mes regards s'arrêtent.
C'eſt pour vous délivrer de ce péril nouveau
Que votre époux lui-même a quitté ſon tombeau.
Vous avez d'un barbare entendu la menace :
Où ne peut point aller ſa criminelle audace !
Souffrez qu'au palais même aſſemblant vos Soldats,
J'aſſure au moins vos jours contre ſes attentats,
Que du Peuple étonné j'appaiſe les alarmes ;
Que prêts au moindre bruit, mes amis ſoient en armes.
C'eſt en vous défendant que je dois mériter
Le trône où votre choix m'ordonne de monter.

ERIPHILE.

Allez. Je vais au Temple, où d'autres ſacrifices
Pourront rendre les Dieux à nos vœux plus propices :
Ils ne recevront point d'un regard de courroux
Un encens que mes mains n'offriront que pour vous.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

ALCMEON.

Tout eſt en ſureté ; le palais eſt tranquille,
Et je réponds du Peuple, & ſur-tout d'Eriphile.

THEANDRE.

Penſez plus au péril dont vous êtes preſſé :
Il eſt rival & Prince, & de plus offenſé :
Il ſonge à la vengeance, il la jure, il l'apprête.
J'entends gronder l'orage autour de votre tête.
Son rang lui donne ici des ſoutiens trop puiſſans,
Et ſes heureux forfaits lui font des partiſans.
Cette foule d'amis qu'à force d'injuſtices.....

ALCMEON.

Lui des amis, Théandre ! il n'a que des complices,

Plus prêts à le trahir que prompts à le venger,
Des cœurs nés pour le crime, & non pour le danger.
Je compte ſur les miens : la guerre & la victoire
Nous ont long-tems unis par les nœuds de la gloire,
Avant que tant d'honneurs ſur ma tête amaſſés
Traînaſſent après moi des cœurs intéreſſés.
Ils ſont tous éprouvés, vaillans, incorruptibles :
La vertu qui nous joint nous rend tous invincibles.
Leurs bras victorieux m'aideront à monter
A ce rang qu'avec eux j'appris à mériter.
Mon courage a franchi cet intervalle immenſe
Que met du trône à moi mon indigne naiſſance.
L'hymen va me payer du prix de ma valeur :
Je ne vois qu'Eriphile, un ſceptre & mon bonheur.

THEANDRE.

Mais ne craignez-vous point ces prodiges funeſtes
Qu'étalent à vos yeux les vengeances céleſtes ?
Ces tremblemens ſoudains, ces ſpectres menaçans,
Ces morts dont le retour eſt l'effroi des vivans ?
D'une timide main ces victimes frappées,
Au fer qui les pourſuit dans le Temple échappées ?
Ce ſilence des Dieux, garant de leur courroux ?
Tout me fait craindre ici, tout m'afflige pour vous :
Du ciel qui nous pourſuit la vengeance obſtinée
Semble ſe déclarer contre votre hyménée.

ALCMEON.

Mon cœur fut toujours pur, il honora les Dieux :
J'eſpère en leur juſtice, & je ne crains rien d'eux.
De quel indigne effroi ton ame eſt-elle atteinte !
Ah, les cœurs vertueux ſont-ils nés pour la crainte !

Mon orgueilleux rival ne ſaurait me troubler :
Tout chargé de forfaits, c'eſt à lui de trembler.
C'eſt ſur ſes attentats que mon eſpoir ſe fonde,
C'eſt lui qu'un Dieu menace ; & ſi la foudre gronde,
La foudre me raſſure, & le ciel que tu crains,
Pour le mieux écraſer, la mettra dans nos mains.

THEANDRE.

Le ciel n'a pas toujours puni les plus grands crimes,
Et frappe quelquefois d'innocentes victimes.
Amphiarus fut juſte, & vous ne ſavez pas
Par quelles mains le ciel a permis ſon trépas.

ALCMEON.

Hermogide ?....

THEANDRE.

Souffrez que laiſſant la contrainte,
Seigneur, un vieux Soldat vous parle ici ſans feinte.

ALCMEON.

Tu ſais combien mon cœur chérit la vérité.

THEANDRE.

Je connais de ce cœur toute la pureté.
Des Héros de la Grèce imitateur fidèle,
Vous jurez aux forfaits une guerre éternelle :
Vous vous croyez, Seigneur, armé pour les venger :
Gardez de les défendre & de les protéger.

ALCMEON.

Comment ! que dites-vous ?

THEANDRE.

Vous êtes jeune encore ;
A peine aviez-vous vu votre première aurore
Quand le Roi malheureux deſcendit chez les morts :

Peut-être ignorez-vous ce qu'on disait alors,
Et de la Cour du Roi quel fut l'affreux langage.

ALCMEON.

Eh bien?

THEANDRE.

Je vais vous faire un trop sensible outrage;
Mais je vous trahirais à le dissimuler:
Je vous tiens lieu de père, & je dois vous parler.

ALCMEON.

Eh bien, que disait-on? Achève.

THEANDRE.

Que la Reine
Avait lié son cœur d'une barbare chaîne,
Qu'au coupable Hermogide elle promit sa main,
Et jusqu'à son époux conduisit l'assassin.

ALCMEON.

Rends grâce à l'amitié qui pour toi m'intéresse.
Si tout autre que toi soupçonnait la Princesse,
Si quelque audacieux avait pu l'offenser.....
Mais que dis-je! toi-même as-tu pu le penser?
Peux-tu me présenter ce poison que l'envie
Répand aveuglément sur la plus belle vie?
J'ai peu connu la Cour; mais la crédulité
Aiguise ici les traits de la malignité.
Les oisifs Courtisans, que les chagrins dévorent,
S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent.
Là, si vous en croyez leur coup d'œil pénétrant,
Tout Ministre est un traître, & tout Prince un tyran.
L'hymen n'est entouré que de feux adultères;
Le frères à ses rivaux est vendu par ses frères,

Et ſi-tôt qu'un grand Roi penche ſur ſon déclin,
Ou ſon fils ou ſa femme ont hâté ſon deſtin.
Je hais de ces ſoupçons la barbare impudence :
Je crois que ſur la terre il eſt quelque innoncence,
Et mon cœur repouſſant ces ſentimens cruels,
Aime à juger par lui du reſte des mortels :
Qui croit toujours le crime, en paraît trop capable.
A mes yeux, comme aux leurs, Hermogide eſt coupable :
Lui ſeul a pu commettre un meurtre ſi fatal,
Lui ſeul eſt parricide.

THEANDRE.

Il eſt votre rival :
Vous écoutez ſur lui vos ſoupçons légitimes:
Vous trouvez du plaiſir à déteſter ſes crimes.
Mais un objet plus cher.....

ALCMEON.

Ah, ne l'outrage plus,
Et garde le ſilence, ou vante ſes vertus !

SCENE II.

ERIPHILE, Suite, ALCMEON, THEANDRE, ZELONIDE.

ERIPHILE.

Roi d'Argos, paraiſſez, & portez la couronne :
Vos mains l'ont défendue, & mon cœur vous la donne.
Je ne balance plus ; je mets ſous votre loi
L'empire d'Inachus, & vos rivaux, & moi.

J'ai fléchi de nos Dieux les redoutables haines :
Leurs vertus ſont en vous, leur ſang coule en mes veines,
Et jamais ſur la terre on n'a formé des nœuds
Plus chers aux immortels, & plus dignes des cieux.

ALCMEON.

Ils liſent dans mon cœur ; ils ſavent que l'empire
Eſt le moindre des biens où mon courage aſpire.
Puiſſent tomber ſur moi leurs plus funeſtes traits,
Si ce cœur infidèle oubliait vos bienfaits !
Ce Peuple qui m'attend, & qui m'appelle au Temple,
Me verra commander pour lui donner l'exemple,
Et déjà par mes mains inſtruit à vous ſervir,
N'apprendra de ſon Roi qu'à vous mieux obéir.

ERIPHILE.

Enfin la douce paix vient raſſurer mon ame.
Dieux, vous favoriſez une ſi pure flamme !
Vous ne rejetez point mon encens & mes vœux !
Suivez mes pas, entrons.

(*Le Temple s'ouvre, l'ombre d'Amphiarus paraît dans une poſture menaçante.*)

L'OMBRE D'AMPHIARUS.

Arrête, malheureux.

ERIPHILE.

Amphiarus ! ô ciel, où ſuis-je !

ALCMEON.

Ombre fatale,
Quel Dieu te fait ſortir de la nuit infernale ?
Quel eſt le ſang qui coule, & quel es-tu ?

L'OMBRE.

Ton Roi.

Si tu prétends régner, arrête, obéis-moi.

ALCMEON.

Eh bien, mon bras eſt prêt, parle, que faut-il faire?

L'OMBRE.

Me venger ſur ma tombe.

ALCMEON.

Eh de qui?

L'OMBRE.

De ta mère.

(*Le Temple ſe referme.*)

ALCMEON.

Ma mère! Que dis-tu? Quel oracle confus.....
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus:
Les Dieux ferment leur Temple.

THEANDRE.

O prodige effroyable!

ALCMEON.

O d'un pouvoir funeſte oracle impénétrable!

ERIPHILE.

A peine ai-je repris l'uſage de mes ſens.....
Quel ordre ont prononcé ces horribles accens?
De qui demandent-ils le ſanglant ſacrifice?

ALCMEON.

Ciel, peux-tu demander que ma mère périſſe!
Madame, le deſtin qui m'a trahi toujours,
M'ôta dès mon berceau les auteurs de mes jours.
Théandre juſqu'ici m'a tenu lieu de père:
Je ne ſuis point ſon fils, & je n'ai plus de mère.

ERIPHILE.

Que prétendez-vous donc, manes trop irrités?

ALCMEON.

Je commence à percer dans ces obſcurités :
Je commence à ſentir que les deſtins ſont juſtes,
Que je n'étais point né pour ces grandeurs auguſtes :
J'euſſe été trop heureux. Mais ces manes jaloux
Du ſein de ces tombeaux s'élèvent contre nous,
Préviennent votre honte, & rompent l'hyménée
Dont s'offenſent les Dieux de qui vous êtes née.

ERIPHILE.

Ah, que me dites-vous, hélas !

ALCMEON.

Souffrez du moins
Que je puiſſe un moment vout parler ſans témoins.
Pour la dernière fois vous m'entendez peut-être :
Je vous avais trompée, & vous m'allez connaître.

ERIPHILE.

Sortez..... De toutes parts ai-je donc à trembler !
(*Théandre & la ſuite ſortent.*)

ALCMEON.

Il n'eſt plus de ſecrets que je doive céler.
Connu par ma fortune & par ma ſeule audace,
Je cachais aux humains les malheurs de ma race ;
Mais je ne me repens, au point où je me voi,
Que de m'être abaiſſé juſqu'à rougir de moi.
Voilà ma ſeule tache & ma ſeule faibleſſe.
J'ai craint tant de rivaux dont la maligne adreſſe
A, d'un regard jaloux, ſans ceſſe examiné,
Non pas ce que je ſuis, mais de qui je ſuis né ;
Et qui, de mes exploits rabaiſſant tout le luſtre,
Penſaient ternir mon nom, quand je le rends illuſtre ;

J'ai cru que ce vil ſang, dans mes veines tranſmis,
Plus pur par mes travaux, était d'aſſez grand prix,
Et que lui préparant une plus digne courſe,
En le verſant pour vous, j'ennobliſſais la ſource.
Je fis plus : juſqu'à vous on me vit aſpirer,
Et rival de vingt Rois, j'oſais vous adorer.
Ce ciel enfin, ce ciel m'apprend à me connaître,
Il veut confondre en moi le ſang qui m'a fait naître :
La mort entre nous deux vient d'ouvrir ſes tombeaux,
Et l'enfer contre moi s'unit à mes rivaux.
Sous les obſcurités d'un oracle ſévère
Les Dieux m'ont reproché juſqu'au ſang de ma mère.
Madame, il faut céder à leurs cruelles lois :
Alcméon n'eſt pas fait pour ſuccéder aux Rois.
Victime d'un deſtin que même encor je brave,
Je ne m'en cache pas, je ſuis fils d'un eſclave.

ERIPHILE.

Vous, Seigneur !

ALCMEON.

Oui, Madame, & dans un rang ſi bas
Souvenez-vous qu'enfin je ne m'en cachai pas,
Que j'eus l'ame aſſez forte, aſſez inébranlable,
Pour faire devant vous l'aveu qui vous accable ;
Que ce ſang dont les Dieux ont voulu me former,
Me fit un cœur trop haut pour ne vous point aimer.

ERIPHILE.

Un eſcave !

ALCMEON.

Une loi fatale à ma naiſſance
Des plus vils citoyens m'interdit l'alliance :

J'aſpirai juſqu'à vous dans mon indigne ſort :
J'ai trompé vos bontés, j'ai mérité la mort.
Mais du rang que je perds & du rang que j'adore,
Songez que mon rival eſt plus indigne encore,
Plus haï de nos Dieux, & qu'avec plus d'horreur
Amphiarus en lui verrait ſon ſucceſſeur.
Madame, à mon aveu vous tremblez de répondre !

ERIPHILE.

Quel ſoupçon, quel horreur vient ici me confondre !
Un eſclave !..... ſon âge..... & ſes auguſtes traits.....
Hélas ! appaiſez-vous, Dieux, vengeurs des forfaits.
O criminelle épouſe, & plus coupable mère !
Alcméon, dans quel tems a péri votre père ?
Quel fut ſon nom ? Parlez.

ALCMEON.

J'ignore encor le nom
Qui ferait votre honte & ma confuſion.

ERIPHILE.

Mais comment mourut-il ? où perdit-il la vie ?
En quel tems ?

ALCMEON.

C'eſt ici qu'elle lui fut ravie,
Après qu'aux champs Thébains le céleſte courroux
Eut permis le trépas du Prince votre époux.

ERIPHILE.

O crime !

ALCMEON.

Hélas ! ce fut dans ma plus tendre enfance
Qu'on m'enleva, dit-on, l'auteur de ma naiſſance,
Au pied de ce palais de tant de Demi-Dieux,

D'où jusques sur son fils vous abaissiez les yeux;
Là, près du corps sanglant de mon malheureux père,
Je fus laissé mourant dans la foule vulgaire
De ces vils citoyens, triste rebut du sort,
Oubliés dans leur vie, inconnus dans leur mort.
Un Prêtre de ces lieux sauva mes destinées;
Il renoua le fil de mes faibles années;
Théandre m'éleva..... le reste vous est dû:
Vous fites mes grandeurs, & l'orgueil m'a perdu.

ERIPHILE.

M'alarmerais-je en vain?.... Mais cet oracle horrible,
Le lieu, le tems, l'esclave..... O ciel! est-il possible!
Qu'on cherche le Grand-Prêtre... Hélas déjà les Dieux,
Soit pitié, soit courroux, l'amènent à mes yeux.

SCENE III.

ERIPHILE, ALCMEON, LE GRAND-PRÊTRE, *une épée à la main.*

LE GRAND-PRÊTRE.

L'HEURE vient, armez-vous, recevez cette épée:
Jadis dans votre sein un traître l'a trempée.
Allez, vengez Argos, Amphiarus & vous.

ERIPHILE.

Que vois-je! c'est le fer que portait mon époux,
Ce fer sacré des Rois que ravit Hermogide.
Tout me retrace ici le crime & l'homicide:
La force m'abandonne à cet objet affreux.

Parle:

Parle : qui t'a remis ce dépôt malheureux ?
Quel Dieu te l'a donné ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Le Dieu de la vengeance.
Voici ce même fer qui frappa votre enfance,
Qu'un cruel, malgré lui, miniſtre du deſtin,
Troublé par ſes forfaits, laiſſa dans votre ſein.
Le Dieu qui dans ſon crime épouvante l'impie,
Qui fit trembler ſon bras, qui ſauva notre vie,
Qui commande au trépas, ouvre & ferme le flanc,
Venge un meurtre par l'autre, & le ſang par le ſang,
M'ordonna de garder ce fer toujours funeſte
Juſqu'à l'inſtant marqué par le courroux céleſte.
La voix, l'affreuſe voix qui vient de vous parler,
Me conduit devant vous, pour vous me fait trembler.

ERIPHILE.

Achève, romps le voile, éclaircis le myſtère.
Son père, cet eſclave ?.....

LE GRAND-PRÊTRE.

Il n'était point ſon père :
Un ſang plus noble crie.

ERIPHILE.

Ah, Seigneur ! ah, mon Roi !
Fils d'un Héros !

ALCMEON.

Quels noms vous prodiguez pour moi !

ERIPHILE, *ſe jetant dans les bras de Zélonide.*

Je ne puis achever..... je me meurs, Zélonide !

LE GRAND-PRÊTRE, *à Alcméon.*

Je laiſſe entre vos mains ce glaive parricide :

C'eſt un don dangereux. Puiſſe-t-il déſormais
Ne point ſervir, grands Dieux, à de plus grands forfaits!

SCENE IV.

ERIPHILE, ALCMEON,

ERIPHILE.

+ Eh bien, ne tarde plus, remplis ta deſtinée;
+ Porte le fer ſanglant ſur cette infortunée,
+ Étouffe dans mon ſang cet amour malheureux
+ Que dictait la nature en nous trompant tous deux:
+ Punis ma cruauté, venge la mort d'un père:
+ Reconnais-moi, mon fils, frappe, & punis ta mère.

ALCMEON.

Moi, votre fils! grands Dieux!

ERIPHILE.

C'eſt toi dont au berceau
Mon indigne faibleſſe a creuſé le tombeau;
Toi, le fils vertueux d'une mère homicide;
Toi, dont Amphiarus demande un parricide;
Toi, mon ſang, toi, mon fils, que le ſort en courroux,
Sans ce prodige horrible, aurait fait mon époux.

ALCMEON.

De quel coup ma raiſon vient d'être confondue!
Dieux, ſur elle & ſur moi puis-je arrêrer ma vue!
Je ne ſais où je ſuis. Dieux, qui m'avez ſauvé,
Reprenez tout le ſang par vos mains conſervé.
Eſt-il bien vrai, Madame? on a tué mon père;

Il veut votre ſupplice, & vous êtes ma mère!

ERIPHILE.

+ Oui, je fus ſans pitié : ſois barbare à ton tour,
+ Et montre-toi mon fils, en m'arrachant le jour.
+ Frappe... Mais quoi, tes pleurs ſe mêlent à mes larmes!
+ O mon cher fils!.. O jour plein d'horreur & de charmes!
+ Avant de me donner la mort que tu me dois,
+ De la nature encor laiſſe parler la voix :
+ Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
+ Arroſent une main ſi fatale & ſi chère.

ALCMEON.

Cruel Amphiarus! abominable loi!
La nature me parle, & l'emporte ſur toi.
O ma mère!

ERIPHILE, *l'embraſſant.*

Mon fils, que le ciel me renvoie!
Je ne méritais pas une ſi pure joie.
J'oublie & mes malheurs & juſqu'à nos forfaits,
Ceux qu'un Dieu te commande, & tous ceux que j'ai faits.

SCENE V.

ERIPHILE, ALCMEON, ZELONIDE, THEANDRE.

THEANDRE.

SEIGNEUR, en ce moment l'inſolent Hermogide,
Suivi juſqu'en ces lieux d'une troupe perfide,
La flamme dans les mains, aſſiège ce palais.

Déjà tout eſt armé : déjà volent les traits.
Nos Gardes raſſemblés courent pour vous défendre :
Le ſang de tous côtés commence à ſe répandre.
Le Peuple épouvanté, qui s'empreſſe & qui fuit,
Ne ſait ſi l'on vous ſert, ou ſi l'on vous trahit.

ALCMEON.

O ciel, voilà le ſang que ta voix me demande !
La mort de ce barbare eſt ma plus digne offrande.
Reine, dans ces horreurs ceſſez de vous plonger :
Je ſuis l'ordre des Dieux, mais c'eſt pour vous venger.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, Soldats.

ALCMEON.

Vous trahirai-je en tout, ô cendres de mon père!
Quoi! ce fier Hermogide a trompé ma colère!
Quoi, la nuit nous sépare, & ce monstre odieux
Partage encor l'armée, & le Peuple, & les Dieux!
Retranché dans ce Temple aux autels qu'il profane,
Il me brave, il jouit du ciel qui le condamne!
Allez.

POLEMON.

Eh, qu'avez-vous, Seigneur, à ménager!
Tous les lieux sont égaux quand il faut se venger.
Vous régnez sur Argos.

ALCMEON.

Argos m'en est plus chère:
Avec le nom de Roi je prends un cœur de père.
Me faudra-t-il verser dans mon règne naissant
Pour un seul ennemi tant de sang innocent?
Est-ce à moi de donner le téméraire exemple
D'attaquer les Dieux même, & de souiller leur Temple?

Ils pourſuivent déjà ce cœur infortuné
Qui protège contr'eux le ſang dont je ſuis né.
Va, dis-je, Polémon, va, c'eſt de ta prudence
Que ton maître & le Peuple attendent leur vengeance.
Agis, parle, promets ; que ſur-tout d'Alcméon
Il ne redoute point d'indigne trahiſon :
Fais qu'il s'éloigne au moins de ce Temple funeſte.
Rends-moi mon ennemi, mon bras fera le reſte.
(*Polémon ſort.*) (*A Théandre.*)
Et vous, de cette enceinte & de ces vaſtes tours
Avez-vous parcouru les plus ſecrets détours ?
Du palais de la Reine a-t-on fermé les portes ?

THEANDRE.

J'ai tout vu ; j'ai par-tout diſpoſé vos cohortes.
Cependant votre mère.....

ALCMEON.

A-t-on ſoin de ſes jours ?

THEANDRE.

Ses femmes en tremblant lui prêtent leur ſecours.
Elle a repris ſes ſens : ſon ame déſolée
Sur ſes lèvres encor à peine eſt rappelée.
Elle cherchoit le jour, le revoit, & gémit ;
Elle vous craint, vous aime, elle pleure & frémit.
Elle va préparer un ſecret ſacrifice
A ces manes ſacrés armés pour ſon ſupplice.
Suppliante & craintive, elle va s'enfermer
Au tombeau de ce Roi qu'elle n'oſe nommer,
De ce fatal époux, votre malheureux père,
Dont vous ſavez.....

ALCMEON.

Je ſais qu'elle eſt ma mère.

THEANDRE.

Les Dieux veulent ſon ſang.

ALCMEON.

Je ne l'ai point promis.

Cruels, tonnez ſur moi, ſi je vous obéis :
Le malheur m'environne, & le crime m'aſſiège :
Je deviens parricide, & me rends ſacrilège.
Quel choix & quel deſtin !

THEANDRE.

Dans un tel déſeſpoir
Quels conſeils déſormais pourriez-vous recevoir ?

ALCMEON.

Aucun. Quand le malheur & la honte eſt extrême,
Il ne faut prendre, ami, conſeil que de ſoi-même.
Mon père, que veux-tu ?.... Chère ombre, appaiſe-toi.
Le nom ſacré de fils eſt-il affreux pour moi !
Je t'entends, & ta voix m'appelle ſur ta tombe.
De tous tes ennemis y veux-tu l'hécatombe ?
Tu demandes du ſang..... J'y cours..... attends, choiſis,
Ou le ſang d'Hermogide, ou le ſang de ton fils.

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

ALCMEON.

Eh bien, l'as-tu revu cet ennemi farouche ?
A lui parler d'accord as-tu forcé ta bouche ?

Peut-il bien ſe réſoudre à me voir en ces lieux,
Aux portes de ce Temple, à l'aſpect de ces Dieux,
Dans ce parvis ſacré trop plein de ſa furie,
Dans la place où lui-même attenta ſur ma vie ?
Les Dieux le livrent-ils à ma juſte fureur ?
Sait-il ce qui ſe paſſe ?

POLEMON.

Il l'ignore, Seigneur.
Il ne ſoupçonne point quel ſang vous a fait naître :
Il mépriſe ſon Prince, & méconnait ſon maître,
Furieux, implacable, à périr préparé,
Et plus fier que le Dieu dans le Temple adoré.
Mais enfin il conſent de quitter cet aſyle,
De vous entendre ici, de revoir Eriphile ;
Il veut qu'un nombre égal de Chefs & de Soldats
Également armés ſuive de loin vos pas.
Il reçoit votre foi, qu'à regret je lui porte :
Il règle votre ſuite, & nomme ſon eſcorte.

ALCMEON.

Il va paraître ?

POLEMON.

Il vient. Mais a-t-il mérit
Que vous lui conſerviez tant de fidélité ?
Doit-on rien aux méchans ? Eh, quel reſpect frivole
Expoſe votre ſang !

ALCMEON.

J'ai donné ma parole.

POLEMON.

A qui la tenez-vous, à ce perfide ?

ALCMEON.

A moi.

THEANDRE.

Eh que prétendez-vous ?

ALCMEON.

De me venger en Roi.
Argos à mes vertus reconnoîtra ſon maître.....
Mais près du Temple, amis, ne vois-je pas le traître?

THEANDRE.

Un Dieu pourſuit ſes pas, & le conduit ici:
Il entre en frémiſſant.

ALCMEON.

Dieux vengeurs, le voici.

SCENE III.

HERMOGIDE, *dans le fond*, ALCMEON THEANDRE, POLEMON.

HERMOGIDE.

D'où vient donc qu'en ces lieux je ne vois point la Reine?
Quel ſilence! Eſt-ce un piège où mon deſtin m'entraîne?
Rien ne paraît. Un lâche a-t-il ſurpris ma foi?
Qui, moi, craindre? Avançons.

ALCMEON.

Demeure, & connais-moi.
Vois-tu ce fer ſacré?

HERMOGIDE.

Que vois-je! le fer même

Qu'Amphiarus reçut avec ſon diadème!

ALCMEON.

Te ſouvient-il du ſang dont l'a ſouillé ta main?

HERMOGIDE.

Qu'oſes-tu demander?

ALCMEON.

Malheureux aſſaſſin!

Quel eſclave a percé ces mains de ſang fumantes?
Quel enfant innocent?.... Eh quoi, tu t'épouvantes!
Tu t'en vantais tantôt! tu te tais, tu frémis!
Meurtrier de ton Roi, ſais-tu quel eſt ſon fils?

HERMOGIDE.

Ciel, tous les morts ici renaiſſent pour ma perte!
Son fils!

ALCMEON.

De tes forfaits l'horreur eſt découverte.
Revois Amphiarus, vois ſon ſang, vois ton Roi.

HERMOGIDE.

Je ne vois rien ici que ton manque de foi.
Tremble, qui que tu ſois, & devant que je meure....
Amis, Soldats, courez.

ALCMEON.

Non, barbare, demeure:
Connais-moi tout entier, ſache au moins que mon bras
Ne ſait point ſe venger par des aſſaſſinats.
Je dois de tes forfaits te punir avec gloire:
J'attends ton châtiment des mains de la victoire,
Et le ſang de tes Rois qui te parle aujourd'hui,
Ne veut qu'une vengeance auſſi noble que lui.
Sans ſuite, ainſi que moi, viens, ſi tu l'oſes, traître,

Chercher encor ma vie, & combattre ton maître.
Suis mes pas.

HERMOGIDE,

Où vas-tu ?

ALCMEON.

Sur le tombeau ſacré,
Sur la cendre du Roi par tes mains maſſacré.
Combattans devant lui, que ſon ombre y décide
Du ſort de ſon vengeur & de ſon homicide.
L'oſes-tu ?

HERMOGIDE.

Si je l'oſe ! en peux-tu bien douter ?
Et ces morts & ton bras ſont-ils à redouter !
Viens te rendre au trépas ; viens, jeune téméraire,
M'immoler ou périr, joindre ou venger ton père.

(*Le Grand-Prêtre entre.*)

ALCMEON.

Qu'aucun de vous ne ſuive. Et vous, Prêtre des Dieux,
Ne craignez rien : mon bras n'a point ſouillé ces lieux,
Allez aux Dieux d'Argos immoler vos victimes :
Je vais tenir leur place en puniſſant les crimes.

SCENE IV.

LE GRAND-PRÊTRE, THEANDRE, POLEMON.

POLEMON.

CIEL, ſois pour la juſtice, & nos maux ſont finis.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nos maux ſont à leur comble. Alecto, Nemeſis
Portent vers ce tombeau leurs torches vengereſſes,
Pourſuivent les forfaits, & même les faibleſſes.

THEANDRE.

Quoi! ce vertueux Prince!....

LE GRAND-PRÊTRE.

Il frappe, il eſt vainqueur.....
C'en eſt aſſez : reviens de ce lieu plein d'horreur.
Amphiarus le ſuit: il l'égare, il l'anime,
Il le pouſſe, & le crime eſt puni par le crime.

POLEMON.

C'eſt la voix de la Reine!

THEANDRE.

Ah, quels lugubres cris!

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez, deſtins..... il le faut..... je frémis.
L'ordre eſt irrévocable..... Ah! mère malheureuſe,
La Parque t'a conduite à cette tombe affreuſe.
Les morts & les vivans y ſont tes ennemis.
Crains ton Roi, crains ton ſang.

ERIPHILE,

ÉRIPHILE, *derrière le Théâtre.*

Épargne moi, mon fils.

ALCMEON, *derrière le Théâtre.*

Reçois le dernier coup, tombe à mes pieds, perfide.

THEANDRE.

Ah, qu'eſt-ce que j'entends!

LE GRAND-PRÊTRE.

La voix d'un parricide.

SCENE V.

THEANDRE, ALCMEON, LE GRAND-PRÊTRE, POLEMON.

ALCMEON.

Je viens de l'achever, il n'eſt plus, je ſuis Roi.
Rendez tous grâce aux Dieux qui combattaient pour moi:
Ils conduiſaient mes coups, ils guidaient ma colère.
Ce bras l'a fait tomber même aux pieds de ma mère.
Il demandait la vie; il s'eſt humilié;
Mais mon cœur une fois s'eſt trouvé ſans pitié.
Ériphile eſt témoin de ma juſte vengeance.....
D'où vient qu'en ce moment elle fuit ma préſence?
Craint-elle de ſon fils le bras enſanglanté,
Et cet horrible arrêt que mon père a dicté?
Allez, courez vers elle, & calmez ſes alarmes:
Dites-lui que mes mains vont eſſuyer ſes larmes.....
Mais non..... je veux moi-même embraſſer ſes genoux.
Allons, je veux la voir.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ah! que demandez-vous?

ALCMEON.

Je vais mettre à ſes pieds ce fer ſi redoutable.....
Que dis-je! où ſuis-je! où vais-je! & quelle horreur
m'accable!
D'où vient donc que le ſang qui rejaillit ſur moi,
Si juſtement verſé, m'inſpire un tel effroi?
Je n'ai point cette paix que la juſtice donne.
Quoi, j'ai puni le crime, & c'eſt moi qui friſſonne!
Dieux, pour les ſcélérats quels ſont vos châtimens,
Si les cœurs vertueux éprouvent leurs tourmens!

SCENE VI & dernière.

ERIPHILE, *soutenuë par ſes femmes*, ALCMEON, THEANDRE, LE GRAND-PRÊTRE, POLEMON, Suite.

ALCMEON, *d'un air égaré.*

OMBRE cruelle, eh bien, que veux-tu davantage?
Quel ſang coule à mes yeux!.... que vois-je!

ERIPHILE.

Ton ouvrage.
Les oracles cruels enfin ſont accomplis,
Et je meurs par tes mains, quand je retrouve un fils.
Le ciel eſt juſte.

ALCMEON.

Hélas! parricide exécrable!
Vous, ma mère!... Elle meurt.... & j'en ſerais coupable!
Moi! moi! Dieux inhumains!

ERIPHILE.

Je vois à ta douleur
Que les Dieux malgré toi conduiſaient ta fureur:
La main qu'ils ont guidée a méconnu ta mère.
Ta parricide main ne m'en eſt pas moins chère:
Ton cœur eſt innocent, je te pardonne..... Hélas!
Laiſſe-moi la douceur d'expirer dans tes bras:
Ferme ces triſtes yeux qui s'entr'ouvrent.

ALCMEON, *à ſes genoux.*

J'atteſte de ces Dieux la vengeance & la haine:

Je jure par mon crime & par votre trépas
Que mon ſang devant vous.....

ERIPHILE.

Mon fils, n'achève pas.
Indigne que je ſuis du ſacré nom de mère,
J'oſe encor te dicter ma volonté dernière :
Il faut vivre & régner. Le fils d'Amphiarus
Doit réparer ma vie à force de vertus.
Un moment de faibleſſe, & même involontaire,
A fait mes attentats, a fait périr ton père.
Souviens-toi des remords qui troublaient mes eſprits ;
+ Souviens-toi de ta mère..... ô mon fils, mon cher fils !

(*Elle l'embraſſe, fait un effort pour ſe lever, & élève la voix.*)

C'en eſt fait.

(*Elle meurt. Alcméon eſt évanoui.*)

LE GRAND-PRÊTRE.

La lumière à ſes yeux eſt ravie.
Secourez Alcméon, prenez ſoin de ſa vie.
Que de ce jour affreux l'exemple menaçant
Rende ſon cœur plus juſte, & ſon règne plus grand !

Fin du cinquième & dernier Acte.

VARIANTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRÊTRE & ſa ſuite, THEANDRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

. . . . . .

Cet enfant par mes mains à la mort arraché,
Ce préſent des deſtins chez vous long-tems caché,
Par des exploits ſans nombre aujourd'hui juſtifie
L'œil pénétrant des Dieux qui veilla ſur ſa vie.

. . . . . .

Mais gardez qu'Alcméon par une audace vaine
Combatte ici les Dieux, & s'uniſſe à la Reine.

THEANDRE.

Qui, lui, qui d'Ériphile eſt le plus ferme appui!

LE GRAND-PRÊTRE.

Puiſſe à jamais le ciel la ſéparer de lui!

THEANDRE.

A quelle horreur encor faut-il donc nous attendre!
Quoi! des Dieux ſur Argos le courroux va deſcendre!

Dieux, eſt-ce là ce jour marqué par vos bienfaits ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Jamais jour ne ſera plus terrible aux forfaits.
Il faut d'Amphiarus venger la mort funeſte :
C'eſt tout ce que je ſais ; Aux Peuples aveuglés } les Dieux cachent le reſte.

. . . . . .

THEANDRE.

. . . . . .

Qu'avec étonnement cependant je contemple
Les couronnes de fleurs dont vous parez le Temple !
La publique allégreſſe ici parle à mes yeux
Du bonheur de la terre & des faveurs des Dieux.

LE GRAND-PRÊTRE.

La Grèce ainſi l'ordonne, & voici la journée
Que pour ce nouveau choix elle a déterminée.
Hermogide & les Rois d'Élide & de Pilos,
Qui briguaient cet hymen & déſolaient Argos,
Suſpendant aujourd'hui leur diſcorde & leur haine,
Ont remis leurs deſtins à la voix de la Reine :
Elle doit en ces lieux diſpoſer de ſa foi,
Se choiſir un époux, & nous donner un Roi.

THEANDRE.

O ciel ! ſouffririez-vous que le traître Hermogide
Reçût ce noble prix d'un ſi lâche homicide ?

LE GRAND-PRÊTRE.

La Reine héſite encor, & craint de déclarer
Celui que de ſon choix elle veut honorer ;
Mais quel que ſoit enfin le deſſein d'Ériphile,
Les tems ſont accomplis, ſon choix eſt inutile.

THEANDRE.

Pour un hymen, grands Dieux, quel étrange appareil!
Ce matin devançant le retour du ſoleil,
J'ai vu dans ce palais la garde redoublée:
La Reine était en pleurs, interdite, troublée;
Dans ſon appartement elle n'oſait rentrer:
Une ſecrette horreur ſemblait la pénétrer.
Elle invoquait les Dieux, & tremblante, éperdue,
De ſon premier époux embraſſait la ſtatue.

SCENE III.

ERIPHILE, ZELONIDE.

. . . . . .

ZELONIDE.

. . . . . .

Vous étiez libre enfin.

ERIPHILE.

La liberté, la paix
Dans mon cœur déchiré ne rentreront jamais.

ZELONIDE.

Aujourd'hui cependant maîtreſſe de vous-même,
Vous pouvez diſpoſer de vous, du diadème.

. . . . . .

ERIPHILE.

. . . . . .

D'un autre hymen alors on m'impoſa la loi:

On demande mon cœur, il n'était plus à moi!
† *Il fallut étouffer ma paſſion naiſſante,*
D'autant plus forte en moi, qu'elle était innocente,
Que la main de mon père avait formé nos nœuds,
Que mon ſort en changeant ne changeait point mes feux,
Et que le fier devoir, armé pour me contraindre,
Les ayant allumés, eut peine à les éteindre.
Cependant tu le ſais, Athène, Sparte, Argos
Envoyèrent à Thèbe un Peuple de Héros:
Mon époux y courut. Le jaloux Hermogide
S'éloigna ſur ſes pas des champs de l'Argolide.
Je reçus ſes adieux. O funeſtes momens,
Cauſe de mes malheurs, ſource de mes tourmens!
Je crus pouvoir lui dire en mon déſordre extrême
Que je ſerais à lui, ſi j'étais à moi-même.
J'en dis trop, Zéloniде, & faible que je ſuis,
Mes yeux mouillés de pleurs expliquaient mes ennuis.
De mes ſoupirs honteux je ne fus pas maîtreſſe,
Même en le condamnant je flattais ſa tendreſſe.

Autre changement.

† *Ma paſſion naiſſante aveuglait ma jeuneſſe,*
D'autant plus malheureuſe, hélas! dans ma faibleſſe,
Que mon cœur abuſé ſe ſentait prévenu
Pour un indigne amant qu'il avait mal connu,
Et qu'ingrate à l'époux qui ſeul m'aurait dû plaire,
Il me fallut combattre un amour adultère.
Objet de mes remords, objet de ma pitié,
Demi-Dieu dont je fus la coupable moitié,
¶ *Pourquoi quand tu partis, quand le traître Hermogide*
Te fit abandonner les champs de l'Argolide,

Pourquoi le vis-je alors, trop faible que je ſuis ?

Autre.

¶ *Hélas ! quand tu partis, guidé par ton audace,*
Lorſqu'Hermogide à Thèbe accompagna ta trace,
Pourquoi le vis-je, &c ?

. . . . . .

Enfin le Roi périt, & j'ai cauſé ſa mort.

. . . . . .

Étalant *à mes yeux ſon crime & ſa tendreſſe,*
Vint comme à ſa complice étaler *ſa promeſſe.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

. . . . . .

THEANDRE.

. . . . . .

Quand vous ſeriez mon fils, que pourriez-vous prétendre ?
D'un ſang peu glorieux le ciel m'a fait deſcendre,
Et dans Corèbe on moi n'offre à votre fierté
Que de l'ignominie ou de l'obſcurité.

SCENE III.

ERIPHILE, ALCMEON, ZELONIDE

. . . . . .

ERIPHILE.

. . . . . .

Eh quoi, pouvez-vous donc penſer
Qu'Ériphile héſitât à vous récompenſer ?.

. . . . . .

ALCMEON.

. . . . . .

On ne s'étonne point que l'heureux Hermogide
L'emporte ſur les Rois de Pilos & d'Élide :
Il eſt du ſang des Dieux & de nos premiers Rois.
Puiſſe-t-il mériter l'honneur de votre choix !

SCENE IV.

ERIPHILE, ZELONIDE.

. . . . . .

ZELONIDE.

. . . . . .

Préférer à des Rois un ſimple citoyen !
Déshonorer le trône !

ERIPHILE.

Il en eſt le ſoutien,
Et le ſang dont il eſt, fût-il plus vil encore,
Je ne vois point de rang qu'Alcméon déshonore.

SCENE V.

ERIPHILE, HERMOGIDE, ZELONIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

. . . . . .
Et pour un choix ſi grand j'attends de vous, Madame,
Les vertus d'un grand Roi, non les pleurs d'une femme.
. . . . . .
Devons-nous redouter un fantôme odieux!
Vivant, je l'ai vaincu; mort, eſt-il dangereux?
D'un œil indifférent voyons ces vains prodiges.
Que peuvent contre nous les morts & leurs preſtiges?

Fin du ſecond Acte.

*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

. . . . . .

HERMOGIDE.

. . . . . .

Tel eſt l'eſprit du Peuple endormi dans l'erreur :
Un prodige apparent, un Pontife en fureur,
Un oracle, une tombe, une voix fanatique
Sont plus forts que mon bras & que ma politique:
Il fallut obéir aux ſuperſtitions,
Qui ſont bien plus que nous les Rois des Nations,
Et loin de les braver, moi-même avec adreſſe
De ce Peuple aveuglé careſſai la faibleſſe.

. . . . . .

Crois-tu que d'Alcméon l'orgueil préſomptueux
Juſqu'à ce rang auguſte oſât porter ſes vœux?
Penſes-tu qu'il aſpire à l'hymen de la Reine?

EUPHORBE.

Il n'aura point ſans doute une audace ſi vaine.
Mais, Seigneur, cependant..... ſavez-vous qu'aujourd'hui
Ériphile en ſecret a vu Théandre & lui,

Qu'elle

Qu'elle les a quittés les yeux baignés de larmes?

HERMOGIDE.

Tout m'eſt ſuſpect de lui, tout me remplit d'alarmes.
Ce ſeul moment encore il faut la ménager:
Dans un moment je règne, & je vais me venger:
Tout va ſentir ici mon pouvoir & ma haine.
Je ſaurai..... Mais on entre, & j'apperçois la Reine.

SCENE II.

ERIPHILE, ALCMEON, HERMOGIDE, POLEMON, EUPHORBE.

Chœur des Argiens.

. . . . . .
. . . . . .

HERMOGIDE.

. . . . . .

Il fallait étouffer ce monſtre en ſon berceau: †
Celui qui l'élevait le ſuivit au tombeau.
Dans leurs flancs malheureux je plongeai ce fer même
Qu'Amphiarus reçut avec le diadème.
La Reine qui m'entend, & que je vois frémir,
Ne doit qu'à moi le jour qu'un fils dût lui ravir.
Mais après cet aveu néceſſaire & funeſte,
Il faut de mon ſecret vous déclarer le reſte.
Ce trône était à moi: ce rang des Demi-Dieux,
Défendu par mon bras, fondé par mes aïeux,
Cent fois teint de mon ſang, n'attend que moi pour maître.

Iſſu du ſang des Rois, je vais périr ou l'être.
Amis, ſuivez mes pas. J'attendrai mon deſtin,
Le diadème au front, & le fer à la main.

Autre leçon.

Et le Prince & Corèbe ont ici leur tombeau :
J'étouffai malgré moi ce monſtre en ſon berceau ;
J'enfonçai dans ſes flancs cette royale épée,
Par ſon père autrefois ſur moi-même uſurpée,
Et, ſoit décret des Dieux, ſoit pitié, ſoit horreur,
Je ne pus de ſon ſein tirer le fer vengeur.
Sa dépouille ſanglante en mes mains demeurée,
De cette mort ſi juſte eſt la preuve aſſurée.
La Reine qui m'entend, & que je vois frémir,
Me doit au moins le jour qu'un fils dut lui ravir.

. . . . . .

Et vous, ſi vous oſez douter de ſon deſtin,
Sachez que ſa dépouille eſt encor en ma main.
J'atteſte mes aïeux, & le jour qui m'éclaire,
Que j'immolai le fils pour conſerver la mère.

ERIPHILE.

. . . . . .

Et près de vous enfin que ſont-ils à mes yeux ?
Vous avez des vertus, ils n'ont que des aïeux.
J'ai beſoin d'un vengeur, & non pas d'un vain titre.
Régnez ; de mon deſtin ſoyez l'heureux arbitre.

SCENE IV.

ERIPHILE, ALCMEON, POLEMON, THEANDRE, Chœur.

THEANDRE.

. . . . . .

. . . . . .

Le temple en a tremblé ; l'autel en eſt détruit.
Amphiarus paraît : de l'éternelle nuit
Il vient couvert de ſang ; il conduit les furies.

SCENE V.

ERIPHILE, ALCMEON.

ERIPHILE.

. . . . . .

. . . . . .

ERIPHILE.

. . . . . .

Voyez mon déſeſpoir, & connoiſſez mon cœur.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE II.

ERIPHILE, Suite, ALCMEON, THEANDRE, ZELONIDE.

ALCMEON.

. . . . . .

. . . . . .

Que viens-tu m'annoncer? Quels traits affreux de ſang
Dégouttent ſur le marbre, & coulent de ton flanc!
Romps le ſilence, ô mort, ou propice ou funeſte!
Apportes-tu la haine ou la faveur céleſte?
Explique-toi: ce cœur qui ne ſait point trembler,
Mérite que du moins tu daignes lui parler.

ERIPHILE.

Quel regard formidable, & quel courroux l'anime!
Ciel! faut-il tant de fois me punir de mon crime?
Miſérable! (Elle ſe laiſſe tomber ſur ſa confidente.)

ALCMEON.

Ombre affreuſe! eh, quelle es-tu?

ALCMEON.

. . . . . .

. . . . . *du moins que je n'en rougis pas.*

ALCMEON.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . *Et ſuis digne de mort.*

ERIPHILE.

C'eſt trop m'inquiéter ; non, il n'eſt pas poſſible.
Quel trouble cependant, & quel moment terrible !

ou { *Quoi ! ce fut ici même ! Ah, quel moment terrible !*
Le lieu, le temps, l'oracle — ô ciel, eſt-il poſſible !

SCENE III.

ERIPHILE, ALCMEON, LE GRAND-PRÊTRE, *une épée à la main.*

LE GRAND-PRÊTRE.

Quoi ! le vengeur d'Argos en ce temple s'arrête ?
Armez-vous ; l'heure vient ; la vengeance s'apprête.

ERIPHILE.

. . . . . .

. . . . . .

Le Dieu dont l'œil perçant s'ouvre ſur cet empire,
Qui vous ſauva pour moi, qui vous parle & m'inſpire.

LE GRAND-PRÊTRE.

. . . . . .

. . . . . .

Ce fer qui du Roi même a tranché le deſtin ;
Ce fer que j'ai tiré fumant de votre ſein.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, Soldats.

. . . . . .

. . . . . .

POLEMON.

Achevez ſa défaite, achevez vos projets :
Venez, forcez ce traître.

ALCMEON.

Epargnons mes ſujets.
Dès ce moment je règne, & dès ce moment même,
Comptable aux citoyens de mon pouvoir ſuprême,
Au péril de mon ſang je veux les épargner :
Je veux, en les ſauvant, commencer à régner.
Je leur dois encor plus : je dois le grand exemple
De révérer les Dieux, & d'honorer leur temple.
Je ne ſouffrirai point que le ſang innocent
Souille leur ſanctuaire & mon règne naiſſant.

THEANDRE.

. . . . . .

. . . . . .

Ses yeux verſent des pleurs, & tout ſon corps frémit :

Sa voix, par ſes ſanglots long-tems interrompue,
Nomme encore Alcméon, redemande ſa vue.
Son déſeſpoir l'égare; elle va s'enfermer.

ALCMEON.

. . . . . .
. . . . . .

Chère ombre, appaiſe-toi, prends pitié de ton fils;
Arme & ſoutiens mon bras contre tes ennemis:
Dans le ſang d'Hermogide { *étouffe* / *appaiſe* } *ta colère,*
Ne me fais point frémir de t'avouer pour père.
Quoi! de tous les côtés plein d'horreur & d'effroi,
Le nom ſacré de fils eſt horrible pour moi!

SCENE IV.

LE GRAND-PRÊTRE, THEANDRE, POLEMON,

POLEMON.

. . . . . .
. . . . . .

LE GRAND-PRÊTRE.

. . . . . .

Du crime & du malheur meſſagères fatales,
Portent vers ce tombeau leurs torches infernales.
L'orgueil des ſcélérats ne peut les déſarmer:
Les pleurs des malheureux ne peuvent les calmer:
Il faut que le ſang coule, & leurs mains vengereſſes
Puniſſent les forfaits, & même les faibleſſes.

THEANDRE.

Ciel! d'un Roi vertueux daigne guider les coups!

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel entend nos vœux, mais c'eſt dans ſon courroux.
O conſeils éternels ! ô ſévères puiſſances !
Quelles mains forcez-vous à ſervir vos vengeances ?

POLEMON.

C'eſt la voix de la Reine ! Ah, quels lugubres cris !

LE GRAND-PRÊTRE.

Infortuné ! quels Dieux ont troublé tes eſprits ?
Que vas-tu faire ? Et toi, mère trop malheureuſe,
Garde-toi d'approcher de cette tombe affreuſe :
Les morts & les vivans y ſont tes ennemis.
Reine, crains ton époux, crains encor plus ton fils.

ERIPHILE, *derrière le Théâtre.*

Mon fils, épargne-moi !

SCENE V.

THEANDRE, ALCMEON, LE GRAND-PRÊTRE, POLEMON.

ALCMEON.

. . . . . .
. . . . . .

Ce monſtre enfin n'eſt plus ; Argos en eſt purgé :
Les Dieux ſont ſatisfaits, & mon père eſt vengé.
J'ai vu ſur cette tombe Eriphile éperdue :
D'où vient qu'en ce moment elle évite ma vue ?

SCENE DERNIERE.

ERIPHILE, *soutenue par ses femmes*, ALCMEON, THEANDRE, LE GRAND-PRÊTRE, POLEMON, Suite.

ERIPHILE.

. . . . . .

. . . . . .

Du crime de ton bras ton cœur n'est point complice ;
Ils égaraient tes sens, pour hâter mon supplice.
Je te pardonne tout. — Je meurs contente. Hélas ! &c.

Fin du cinquième & dernier Acte.

AMELIE,

OU

LE DUC DE FOIX,

TRAGÉDIE,

Repréſentée au mois de décembre 1752.

PRÉFACE.

LE fond de cette Tragédie n'eſt point une fiction. Un Duc de Bretagne en 1387 commanda au Seigneur de *Bavalan* d'aſſaſſiner le Connétable de *Cliſſon*. *Bavalan* le lendemain dit au Duc qu'il avoit obéi. Le Duc alors voyant toute l'horreur de ſon crime, & en redoutant les ſuites funeſtes, s'abandonna au plus violent déſeſpoir; *Bavalan* le laiſſa quelque tems ſentir ſa faute, & ſe livrer au repentir; enfin il lui apprit qu'il l'avait aimé aſſez pour déſobéir à ſes ordres, &c.

On a tranſporté cet évènement dans d'autres tems & dans d'autres pays pour des raiſons particulières.

N. B. *Quoique cette Pièce ſoit fort reſſemblante à celle d'*ADELAÏDE, *& qu'elle n'ait été faite que pour la ſuppléer* (1), *néanmoins, comme dans l'ordre des ſcènes, & ſurtout dans la verſification, on y voit des différences conſidérables & intéreſſantes pour les amateurs du Théâtre, nous avons cru devoir donner ici* AMELIE *en entier, avec la précaution de faire imprimer en caractères italiques tous les vers, &c. qui ne ſe trouvent pas dans* ADELAÏDE.

---

(1) Voyez la Préface de l'Editeur pour la Tragédie d'ADELAÏDE DU GUESCLIN.

ACTEURS.

LE DUC DE FOIX.

AMELIE.

VAMIR, frère du Duc de Foix.

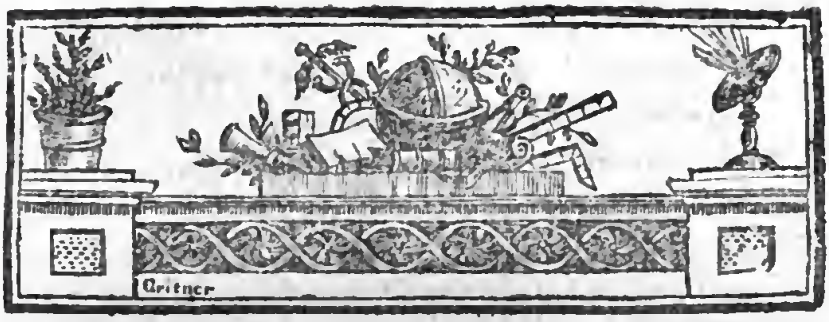
LISOIS.

TAÏSE, confidente d'Amélie.

Un Officier du Duc de Foix.

EMAR, confident de Vamir.

La Scène eſt dans le Palais du Duc de Foix.



AMÉLIE,

OU

LE DUC DE FOIX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

SOUFFREZ qu'en arrivant dans ce ſéjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Le grand cœur d'Amélie eſt du parti des Rois :
Contre eux, vous le ſavez, je ſers le Duc de Foix,
Ou plutôt je combats ce redoutable Maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépoſitaire,
En ſubjuguant l'Etat, en ſoutient la ſplendeur,
Et de Thierri ſon maître oſe être protecteur.

Le Duc de Foix ici vous tient ſous ſa puiſſance.
J'ai de ſa paſſion prévu la violence ;
Et ſur lui, ſur moi-même, & ſur notre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.
Ecoutez-moi, Madame, & vous pourrez connaître
L'ame d'un vrai Soldat, digne de vous peut-être.

AMELIE.

Je ſais quel eſt *Liſois* : ſa noble intégrité
Sur ſes lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

LISOIS.

Sachez que ſi *dans Foix mon zèle* me ramène,
Si de ce Prince altier j'ai ſuivi les drapeaux,
Si je cours pour lui ſeul à des périls nouveaux,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui *le ſoumet au Maure*, & l'enlève à la France.
Mais dans ces tems affreux de diſcorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur :
Non que pour ce Héros mon ame prévenue
Prétende à ſes défauts fermer toujours ma vue.
Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiſcrète chaleur ;
Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe ivreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe ;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec ſoin,
Trop ſouvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.
Mais il a des vertus qui rachètent ſes vices.
Eh ! qui ſaurait, Madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne nous fallait ſuivre, & ne chérir jamais,
Que des cœurs ſans faibleſſe, & des Princes parfaits ?

Tout le mien eſt à lui ; mais enfin cette épée
Dans le ſang des Français à regret s'eſt trempée.
Je voudrais à l'Etat rendre le Duc de Foix

AMELIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le ſage Liſois?
Si ce Prince égaré chérit encor ſa gloire,
C'eſt à vous de parler, & c'eſt vous qu'il doit croire:
Dans quel affreux parti s'eſt-il précipité!

LISOIS.

Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
J'ai ſouvent, de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
Révolté ſa fierté par des vérités dures.
Vous ſeule à votre Roi le pourriez rappeler,
Et c'eſt de quoi *ſur-tout* je cherche à vous parler.
Dans des tems plus heureux j'oſai, belle Amélie,
Conſacrer à vos lois le reſte de ma vie ;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage & ma main ;
Mais à *d'autres deſtins* je vous vois *réſervée.*
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorſque le ſort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux Duc de Foix vous ſauva de leurs bras:
La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire ;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire :
Il eſt Prince, il eſt jeune, il eſt votre vengeur ;
Ses bienfaits & ſon nom, tout parle en ſa faveur.
La juſtice & l'amour vous preſſent de vous rendre.
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.
Je me tais..... *Cependant il faut* vous mériter ;
A tout autre qu'à lui j'irais vous diſputer ;

Je céderais à peine aux enfans des Rois même.
Mais *ce Prince* eſt mon Chef ; *il me chérit*, *je l'aime*,
Liſois, ni vertueux, ni ſuperbe à demi,
Aurait bravé le Prince, & cède à ſon ami.
Je fais plus, de mes ſens maîtriſant la faibleſſe,
J'oſe de mon rival appuyer la tendreſſe,
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au Héros qui vous ſert, & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil ſec, & d'un cœur ſans envie,
Cet hymen qui pouvait empoiſonner ma vie.
Je réunis pour vous mon ſervice & mes vœux ;
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Voilà mes ſentimens : ſi je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & ſur-tout la patrie.
Songez que ſi l'hymen vous range ſous ſa loi,
Si le Prince eſt à vous, il eſt à votre Roi.

AMELIE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !
Quoi, ce cœur, (je le crois ſans feinte & ſans détour)
Connaît l'amitié ſeule, & peut braver l'amour !
Il faut vous admirer quand on ſait vous connaître ;
Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon maître.
Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi.
Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur Roi.
Eh bien ! de vos vertus je demande une grâce.

LISOIS.

Vos ordres ſont ſacrés, que faut-il que je faſſe ?

AMELIE.

Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter

Ce rang dont un grand Prince a daigné me flatter.
Je ne me cache point combien ſon choix m'honore ;
J'en vois toute la gloire ; & quand je ſonge encore
Qu'avant qu'il fut épris de *ce funeſte* amour,
Il daigna me ſauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il eſt de ſon Roi légitime,
Tout *allié du Maure*, & protecteur du crime,
Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſance,
Il faut par des refus répondre à ſa conſtance.
Sa paſſion m'afflige ; il eſt dur à mon cœur,
Pour prix de ſes bontés, de cauſer ſon malheur.
Non, Seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner ſon courage?
Eſt-ce à ma faible voix d'annoncer ſon devoir ?
Je ſuis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux! quel tems pour l'hyménée!
Des armes de mon Roi *la ville* environnée
N'attend que des aſſauts, ne voit que des combats ;
Le ſang de tous côtés coule ici ſous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre ſon frère!
Que de raiſons!..... Seigneur, c'eſt en vous que j'eſpère.
Pardonnez..... achevez vos deſſeins généreux ;
Qu'il me rende à mon Roi, c'eſt tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire ;
Vous devez ſur ſon cœur avoir pris quelque empire.
Un eſprit mâle & ferme, un ami reſpecté,
Fait parler le devoir avec autorité ;
Ses conſeils ſont des lois.

LISOIS.

Il en eſt peu, Madame,
Contre les paſſions qui ſubjuguent ſon ame;
Et ſon emportement a droit de m'alarmer.
Le Prince eſt ſoupçonneux, & j'oſai vous aimer.
Quels que ſoient les ennuis dont votre cœur ſoupire;
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
Laiſſez-moi ménager ſon eſprit ombrageux;
Je crains d'affaroucher ſes feux impétueux;
Je ſais à quels excès irait ſa jalouſie,
Quel poiſon mes diſcours répandraient ſur ſa vie:
Je vous perdrais peut-être, & *mes ſoins* dangereux,
Madame, avec un mot, feraient trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Peſez ſans paſſion l'honneur qu'il veut vous faire:
Moi, libre entre vous deux, ſouffrez que dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur ſort & vos vœux & ſa flamme.
Je crains de l'*outrager*, je crains de vous trahir;
Et ce n'eſt qu'aux combats que je dois le ſervir.
Laiſſez-moi d'un Soldat garder le caractère,
Madame; & puiſqu'enfin la France vous eſt chère,
Rendez-lui ce Héros, qui ſerait ſon appui.
Je vous laiſſe y penſer, & je cours près de lui.

SCENE II.

AMELIE, TAÏSE.

AMELIE.

AH! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un ſi grand changement n'eſt pas en ma puiſſance,
Taïſe, & cet hymen eſt un crime à mes yeux.

TAÏSE.

Quoi! le Prince à ce point vous ſerait odieux?
Quoi! dans ces triſte tems, de ligues & de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux,
Où les enfans des Rois ſont diviſés entr'eux,
Vous qu'un aſtre plus doux ſemblait avoir formée
Pour *l'unique douceur d'aimer & d'être* aimée,
Pouvez-vous n'oppoſer qu'un ſentiment d'horreur
Aux ſoupirs d'un Héros qui fut votre vengeur?
Vous ſavez que ce Prince au rang de ſes ancêtres
Compte les premiers Rois que la France eut pour maîtres,
D'un puiſſant apanage il eſt né Souverain;
Il vous aime, il vous ſert, il vous offre ſa main.
Ce rang à qui tout cède, & pour qui tout s'oublie
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,
Peut-il cauſer les pleurs dont vos yeux ſont noyés!

AMELIE.

Quoi, pour m'avoir ſauvée, il faudra qu'il m'opprime!

De ſon fatal ſecours je ſerai la victime!
Je lui dois tout ſans doute, & c'eſt pour mon malheur.

TAÏSE.

C'eſt être trop injuſte.

AMELIE.

Eh bien, connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le deſtin qui me lie;
Je mets entre tes mains le ſecret de ma vie;
De ta foi déſormais c'eſt trop me défier,
Et je me livre à toi pour me juſtifier.
Vois combien mon devoir à ſes vœux eſt contraire;
Mon cœur n'eſt point à moi, ce cœur eſt à ſon frère.

TAÏSE.

Quoi! ce vaillant Vamir?

AMELIE.

Nos ſermens mutuels
Devançaient les ſermens réſervés aux autels,
J'attendais dans Leucate en ſecret retirée,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels inondant nos déſerts,
Sous mes toits embraſés me chargèrent de fers.
Le Duc eſt l'allié de ce peuple indomptable;
Il me ſauva, Taïſe, & c'eſt ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant ſeront-ils réſervés?
Jours triſtes, jours affreux, qu'un autre a conſervés!

TAÏSE.

Pourquoi donc avec lui vous obſtinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eût pu reſpecter ces ſaints engagemens;
Vous euſſiez mis un frein à ſes emportemens.

AMELIE.

Je ne le puis : le ciel, pour combler mes misères,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
Vamir, toujours fidèle à ſon maître, à nos lois,
A contre un révolté vengé l'honneur des Rois.
De ſon rival altier tu vois la violence ;
J'oppoſe à ſes fureurs un douloureux ſilence.
Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux,
Vamir a prévenu ſes deſſeins amoureux.
S'il en était inſtruit, ſa jalouſie affreuſe
Le rendrait plus à craindre, & moi plus malheureuſe.
C'en eſt trop, il eſt tems de quitter ſes états.
Fuyons des ennemis ; mon Roi me tend les bras.
Ces priſonniers, Taïſe, à qui le ſang te lie,
De ces murs en ſecret méditent leur ſortie ;
Ils pourront me conduire, ils pourront m'eſcorter :
Il n'eſt point de périls que je n'oſe affronter.
Je haſarderois tout, pourvu qu'on me délivre
De la priſon illuſtre où je ne ſaurais vivre.

TAÏSE

Madame, il vient à vous.

AMELIE.

Je ne puis lui parler ;
Il verrait trop mes pleurs, toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter ſa pourſuite !

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAÏSE.

LE DUC, *à Taïse,*

Est-ce elle qui m'échappe ? est-ce elle qui m'évite ?
Taïse, demeurez ; vous connaissez trop bien
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous savez si je l'aime, & si je l'ai servie,
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir.
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance.
Le plus léger délai m'est un cruel refus ;
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zèle.
Il est tems que tout cède à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie & son Roi.
Elle me doit la vie, & jusqu'à l'honneur même,
Et moi je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer ;
L'autel est prêt, j'y cours : allez l'y préparer.

SCENE

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

SEIGNEUR, songez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'Etat dépend la destinée ?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre, ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, & n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, & je vais le combattre.
Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre ?
Penses-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur ?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire :
Elle a sur moi sans doute un souverain empire,
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.
Ah ! trop sévère ami, que me reproches-tu ?
Non, ne me juge point avec tant d'injustice.
Est-il quelque Français que l'amour avilisse ?
Amans, aimés, heureux, ils *vont tous aux* combats,
Et du sein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon Prince plutôt soit digne de lui-même.

Le ſalut de l'Etat m'occupait en ce jour :
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour !
Seigneur, des ennemis j'ai viſité l'armée :
Déjà de tous côtés la nouvelle eſt ſemée
Que Vamir votre frère eſt armé contre nous:
Je ſais que dès long-tems il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'eſt connu que par la renommée ;
Mais ſi par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers ſentimens
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix néceſſaire,
Et mes ſoins....

LE DUC.

Moi, devoir quelque choſe à mon frère !
Près de mes ennemis mendier ſa faveur !
Pour le haïr ſans doute, il en coûte à mon cœur.
Je n'ai point oublié notre amitié paſſée ;
Mais puiſque ma fortune eſt par lui traverſée,
Puiſque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reſte au milieu d'eux, qu'il ſerve ſous un Roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière conſtance
D'un Monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel Monarque ! un fantôme, un Prince efféminé !
Indigne de ſa race, eſclave couronné,
Sur un trône avili ſoumis aux lois d'un Maire !
De Pepin ſon tyran je crains peu la colère ;
Je déteſte un ſujet qui croit m'intimider,

Et je mépriſe un Roi qui n'oſe commander :
Puiſqu'il laiſſe uſurper ſa grandeur ſouveraine,
Dans mes Etats au moins je ſoutiendrai la mienne.
Ce cœur eſt trop altier pour adorer les lois
De ce Maire inſolent, l'oppreſſeur de ſes Rois ;
Et Clovis, que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ſes fils à ramper ſous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïſſez un Maire, & votre haine eſt juſte ;
Mais ils ont des Français ſauvé l'empire auguſte.
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer,
Cette triſte alliance a de quoi m'alarmer :
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Eſpagne eſt honteux & terrible :
Ces brigands Africains ſont des tyrans nouveaux
Qui font ſervir nos mains à creuſer nos tombeaux.
Ne vaudroit-il pas mieux fléchir avec prudence ?

LE DUC.

Non, je ne veux jamais implorer qui m'offenſe.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop long-tems.....

LE DUC.

Mes premiers intérêts ſont mes reſſentimens.

LISOIS.

Ah ! vous écoutez trop l'amour & la colère.

LE DUC.

Je le ſais : je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas ;
Mais en vous condamnant, je ſuivrai tous vos pas.
Il faut à ſon ami montrer ſon injuſtice,
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice ;
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux :
Vous y voulez tomber, & j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit ?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inſpire.
Quel parti prendrez-vous ?

LE DUC.

Quand mes brûlans déſirs
Auront ſoumis l'objet qui brave mes ſoupirs,
Quand l'ingrate Amélie, à ſon devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette ame éperdue,
Alors j'écouterai tes conſeils généreux.
Mais juſqu'à ce moment ſais-je ce que je veux ?
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages
Ont ſur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti ? puis-je avoir un deſſein ?
Allons près du tyran qui ſeul fait mon deſtin.
Que l'ingrate à ſon gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du ſort de la patrie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, *ſeul.*

OSERA-T-ELLE encor refuſer de me voir ?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon déſeſpoir ?
Ah ! c'eſt moi ſeul ici qui tremble de déplaire.
Ame ſuperbe & faible ! eſclave volontaire !
Cours aux pieds de l'ingrate abaiſſer ton orgueil ;
Vois tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil.
Lâche, conſume-les dans l'éternel paſſage
Du dépit aux reſpects, & des pleurs à la rage.
Pour la dernière fois je prétends lui parler.
Allons.....

SCENE II.

LE DUC, AMELIE, & TAÏSE, *dans le fond.*

AMELIE.

J'ESPÈRE encor, & tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entrepriſe !
Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je, Taïſe !

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas ;
Mais vos yeux diſent trop qu'ils ne me cherchent pas.
Quoi ! vous les détournez ! quoi ! vous voulez encore
Inſulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore !
Et de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain déſeſpoir !
C'eſt à ma triſte vie ajouter trop d'alarmes,
Trop flétrir des lauriers arroſés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront,
S'ils ne ſont par vos mains attachés ſur mon front,
Si votre incertitude alarmant mes tendreſſes,
Peut encor démentir la foi de vos promeſſes.

AMELIE.

Je ne vous promis rien ; vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaiſſance eſt tout ce que je doi.

LE DUC.

Quoi ! lorſque de ma main je vous offrais l'hommage !

AMELIE.

D'un ſi noble préſent j'ai vu tout l'avantage ;
Et ſans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de juſtes reſpects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattait ſur moi d'un empire ſuprême ;
Tout vous a fait penſer qu'un rang ſi glorieux,
Préſenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le ſilence.
Je vais vous offenſer, je me fais violence ;
Mais, réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes Rois eſt gravé dans mon cœur.

Votre ſang eſt auguſte, & le mien eſt ſans crime ;
Il coula pour l'Etat, que l'étranger opprime.
Cominge, mon aïeul, dans mon cœur a tranſmis
La haine qu'un Français doit à ſes ennemis,
Et ſa *fille* jamais n'acceptera pour maître
L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puiſſe être.
Voilà les ſentimens que ſon ſang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'eſt vous qui m'y forcez.

LE DUC.

Je ſuis, je l'avoûrai, ſurpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le ſort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût ſe ſervir de vous.
Vous avez fait, Madame, une ſecrète étude
Du mépris, de l'inſulte & de l'ingratitude,
Et votre cœur enfin, lent à ſe déployer,
Hardi par ma faibleſſe, a paru tout entier.
Je ne connaiſſais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour l'*Etat*, & tant de politique ;
Mais vous qui m'outragez, me connaiſſez-vous bien ?
Vous reſte-t-il ici de parti que le mien ?
M'oſez-vous reprocher une heureuſe alliance,
Qui fait ma ſureté, qui ſoutient ma puiſſance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté !
Eſt-ce donc là le prix de vous avoir ſervie ?

AMELIE.

Oui, vous m'avez ſauvée ; oui, je vous dois la vie ;
Mais *de mes triſtes jours ne* puis-je diſpoſer ?
Me *les* conſerviez-vous pour *les* tyranniſer ?

LE DUC.

Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle ;
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle.
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons ;
Je vois mon déshonneur, je vois vos trahiſons.
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfere,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère :
C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher ;
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher ;
Et ſi dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai, perfide, à vous déſeſpérer.

AMELIE.

Non, Seigneur, la raiſon ſaura vous éclairer ;
Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée,
Pour opprimer ma vie, après l'avoir ſauvée.
Mais, ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, & veux vous reſpecter,
Je vous ferai rougir de me perſécuter ;
Et je conſerverai, malgré votre menace,
Une ame ſans courroux, ſans crainte & ſans audace.

LE DUC.

Arrêtez, pardonnez aux tranſports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous déſeſpérez ;
Je vois trop qu'avec vous *Liſois* d'intelligence,
D'une Cour qui me hait embraſſe la défenſe ;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi,

Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi.
Vos diſcours ſont les ſiens. Ah! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger?
Aimez: il ſuffira d'un mot de votre bouche.

AMELIE.

Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche,
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis.
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler; que vos mains les eſſuient:
Devenez aſſez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laiſſez-moi toute entière à la reconnaiſſance.

LE DUC.

Ainſi le ſeul *Liſois* a votre confiance!
Mon outrage eſt connu, je ſais vos ſentimens.

AMELIE.

Vous les pourrez, Seigneur, connoître avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
Du généreux Liſois j'ai recherché l'appui:
Imitez ſa grande ame, & penſez comme lui.

SCENE III.

LE DUC, *ſeul.*

Eh bien ! c'en eſt donc fait, l'ingrate, la parjure,
A mes yeux, ſans rougir, étale mon injure ;
De tant de trahiſons l'abyme eſt découvert.
Je n'avais qu'un ami, c'eſt lui ſeul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me conſolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Tréſor cherché ſans ceſſe, & jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon deſtin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà, cet ingrat, qui, fier de ſon parjure,
Vient encor de ſes mains déchirer ma bleſſure.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres, Seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient ſur votre front ce chagrin répandu?
Votre ame aux paſſions long-tems abandonnée,
A-t-elle en liberté peſé ſa deſtinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel eſt le projet où vous vous arrêtez?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De ſentir mon malheur, & d'apprendre à connoître
La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

LISOIS.

Comment?

LE DUC.

C'en eſt aſſez.

LISOIS.

C'en eſt trop entre nous.
Ce traître, quel eſt-il?

LE DUC.

Me le demandez-vous?
De l'affront inouï qui vient de me confondre,
Quel autre était inſtruit, quel autre en doit répondre?
Je ſais *trop qu'Amélie* ici vous a parlé;
En vous nommant à moi, *l'infidèle* a tremblé.
Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
Interprète muet de votre intelligence.
Je ne ſais qui des deux je dois plus déteſter.

LISOIS.

Vous ſentez-vous capable au moins de m'écouter?

LE DUC.

Je le veux.

LISOIS.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire?

M'eſtimez-vous encor, & *pouvez*-vous me croire?

LE DUC.

Oui, juſqu'à ce moment je vous crus vertueux,
Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres *précieux*
Ont été juſqu'ici la règle de ma vie;
Mais vous, méritez-vous que je me juſtifie?
Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur
Avant que de ſa vie heureux libérateur,
Vous euſſiez, par vos ſoins, par cet amour ſincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus ſoldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de ſéduire inventé dans les Cours,
Ce langage flatteur, & ſouvent ſi perfide,
Peu fait pour mon eſprit, peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'hymen; & ce nœud reſpecté,
Reſſerré par l'eſtime & par l'égalité,
Pouvait lui préparer des deſtins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipices.
Hier avec la nuit, je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ſes charmes;
Et je ne ſuis vaincu, ſans rendre de combats;
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire;
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.

Je

Je m'immole à vous ſeul, & je me rends juſtice ;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'un *pareil* ſacrifice,
S'il eſt quelque rival qui vous oſe outrager,
Tout mon ſang eſt à vous, & je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'élève & m'humilie !
Ah ! tu devois ſans doute adorer Amélie ;
Mais qui peut commander à ſon cœur enflammé !
Non, tu n'as pas vaincu ; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais ; & notre amour ſuit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter : mon ardeur m'eſt trop chère.
Je t'admire avec honte, il le faut avouer,
Mon cœur.....

LISOIS.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer.
Et ſi vous me devez quelque reconnaiſſance,
Faites votre bonheur, il eſt ma récompenſe.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié ;
La ſuite, croyez-moi, peut en être funeſte ;
Vous êtes ſous un joug que ce peuple déteſte.
Je prévois que bientôt on verra réunis
Les débris diſperſés de l'empire des lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adverſaire,
Hier le Béarnois, aujourd'hui votre frère.
Le pur ſang de Clovis eſt toujours adoré ;
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc ſacré
Les rameaux diviſés & courbés par l'orage,

Plus unis & plus beaux, ſoient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des tems vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous réſoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les diſſoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des Maires du Palais la fière autorité,
Et bientôt par vos mains leur puiſſance affaiblie.....

LE DUC.

Je le ſouhaite au moins; mais crois-tu *qu'Amélie*
Dans ſon cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous uniſſait tous deux?
Penſes-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire;
Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins?
Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins!
Lorſque *le grand Clovis, aux champs de la Touraine;*
Détruiſit les vainqueurs de la grandeur Romaine,
Quand ſon bras arrêta, dans nos champs inondés,
Des Ariens ſanglans les torrens débordés,
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de ſa tendreſſe?
Sauva-t-il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe?
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir:
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop ſon amorce;
C'eſt ſur nos *paſſions* qu'il a fondé ſa force;
C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos;
Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.
Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,

Sur le ſang de nos Rois ſouffrirez-vous qu'il règne ?
Vos autres ennemis par vous ſont abattus ;
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

Le ſort en eſt jeté, je ferai tout pour elle.
Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle.
Ses lois ſeront mes lois : ſon Roi ſera le mien ;
Je n'aurai de parti, de maître que le ſien.
Poſſeſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie.
Je lirai dans ſes yeux mon ſort & mon devoir.
Mon cœur eſt enivré de cet heureux eſpoir.
Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre:
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre ?
Qui pourrait dans ma Cour avoir pouſſé l'orgueil,
Juſqu'à laiſſer vers elle échapper un coup d'œil !
Enfin plus de prétexte à ſes refus injuſtes ;
Raiſon, gloire, intérêt, & tous ces droits auguſtes
Des Princes de mon ſang, & de mes Souverains,
Sont des liens ſacrés reſſerrés par ſes mains.
Du Roi, puiſqu'il le faut, ſoutenons la couronne ;
La vertu le conſeille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
Sceller tous les ſermens que je fais à l'amour.
Quant à mes intérêts, que toi ſeul en décide.

LISOIS.

Souffrez donc près du Roi que mon zèle me guide.
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant ;
Mais, ſi d'un ſi grand cœur une femme diſpoſe,

L'effet en eſt trop beau pour en blâmer la cauſe ;
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faibleſſe, & rend grâce à l'amour.

SCENE V.

LE DUC, LISOIS, un Officier.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, auprès des murs les ennemis paraiſſent ;
On prépare l'aſſaut, le tems, les périls preſſent ;
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien, cruels deſtins,
Vous l'emportez ſur moi, vous trompez mes deſſeins !
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire ;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne ſuis pas en peine, ami, de réſiſter
Aux téméraires mains qui m'oſent inſulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'eſt celui que j'adore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

La victoire eſt à nous, vos ſoins l'ont aſſurée.
Vous avez ſu guider ma jeuneſſe égarée.
Liſois m'eſt néceſſaire, aux conſeils, aux combats,
Et c'eſt à ſa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout, quand vous en ſerez maître :
Vous l'avez *pu* régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette *heureuſe* vertu :
L'effet en eſt illuſtre, autant qu'il eſt utile.
Le faible eſt inquiet, le grand homme eſt tranquille.

LE DUC.

Ah! l'amour eſt-il fait pour la tranquillité!
Mais ce Chef inconnu ſur nos remparts monté,
Qui tint ſeul ſi long-tems la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de ſa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,

Il a ſeul repouſſé nos plus puiſſans efforts.
Mais ce qui me confond, & qui doit vous ſurprendre,
Pouvant nous échapper, il eſt venu ſe rendre;
Sans vouloir ſe nommer, & ſans ſe découvrir,
Il accuſait le ciel, & cherchait à mourir.
Un ſeul de ſes ſuivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, & le ſort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel eſt donc, cher ami, ce Chef audacieux,
Qui cherchant le trépas ſe cachait à *nos* yeux?
Son caſque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait reſpectable!
Un je ne ſais quel trouble en moi s'eſt élevé:
Soit que ce triſte amour, dont je ſuis captivé,
Sur mes ſens égarés répandant ſa tendreſſe,
Juſqu'au ſein des combats m'ait prêté ſa faibleſſe,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions,
Par la molle douceur de ſes impreſſions;
Soit plutôt que la voix de ma triſte patrie
Parle encor en ſecret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur,
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a ſenti la puiſſance,
Tous les conſeils ſont vains, agréez mon ſilence.
Mais ce ſang des Français, que nos mains font couler,
Mais l'État, la Patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles ſentimens peuvent encor paraître:
Il eſt beau de donner la paix à votre maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,

Vous vous *verriez* réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie, & de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune ;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Pourra servir lui-même à vos justes desseins :
De cet heureux moment, *saisissons* l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage ;
Je la tiendrai : je vais de ce même moment,
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent ;
La gloire, l'hyménée & la paix me couronnent ;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, & tout à l'amitié.

SCENE II.

LISOIS, VAMIR, ÉMAR, *dans le fond du Théâtre.*

LISOIS.

Je me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène ;
Un des siens l'accompagne ; il se soutient à peine ;
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je? où vais-je? ô ciel!

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire.

Où l'on ſait reſpecter de braves ennemis :
C'eſt en de nobles mains que le ſort vous a mis.
Ne puis-je vous connaitre? & faut-il qu'on ignore
De quel grand priſonnier le Duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je ſuis un malheureux, le jouet des deſtins,
Dont la moindre infortune eſt d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au Souverain de ce ſéjour funeſte
Je puiſſe au moins cacher un ſort que je déteſte;
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous preſſe point, Seigneur; je me retire;
Je reſpecte un chagrin dont votre cœur ſoupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un deſtin plus heureux & plus digne de vous.

SCENE III.

VAMIR, EMAR.

VAMIR.

UN deſtin plus heureux! mon cœur en déſeſpère:
J'ai trop vécu.

EMAR

Seigneur, dans un ſort ſi contraire,
Rendez grâces au ciel, de ce qu'il a permis
Que vous ſoyiez tombé ſous de tels ennemis,
Non ſous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il eſt dur bien ſouvent d'être aux mains de ſon frère!

EMAR.

Mais enſemble élevés, dans des tems plus heureux,
La plus tendre amitié vous uniſſait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois, c'eſt ainſi qu'on commence:
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.
Il ne ſait pas encor ce qu'il me fait ſouffrir,
Et mon cœur déchiré ne ſaurait le haïr.

EMAR.

Il ne ſoupçonne pas qu'il ait en ſa puiſſance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur;
Qu'un ſoin trop différent égara ma valeur!
Juſte ciel! eſt-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame alarmée?
Eſt-il vrai qu'Amélie, après tant de ſermens,
Ait violé la foi de ſes engagemens?
Et pour qui? juſte ciel! O comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour! ô lois de la nature!
Liens ſacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux ſont ſur moi réunis.
Frère injuſte, cruel!

EMAR.

Vous diſiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens qu'il vous enlève encore,
Amélie en effet eſt le plus précieux,
Qu'il n'avait jamais ſu le ſecret de vos feux.

VAMIR.

Elle le ſait, l'ingrate; elle ſait que ma vie
Par d'éternels ſermens à la ſienne eſt unie;
Elle ſait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique eſpérance;
Et je n'ai pu ſur eux achever ma vengeance!
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu!
Il jouit des malheurs dont je ſuis confondu.
Quel eſt donc en ces lieux le deſſein qui m'entraîne?
La conſolation, trop funeſte & trop vaine,
De faire avant ma mort à ſes traîtres appas
Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas!
Allons, je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidèle au Roi mon maître, & même à la perfide.
Peut-être en apprenant ma conſtance & mon ſort,
Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos ſentimens, c'eſt lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître!

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

Ce myſtère m'irrite, & je prétends ſavoir
Quel guerrier les deſtins ont mis en mon pouvoir:

Il ſemble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour! pourquoi m'es-tu rendue?
Te verrai-je, infidèle! en quels lieux? à quel prix?

LE DUC.

Qu'entends-je! Et quels accens ont frappé mes eſprits?

VAMIR.

M'as-tu pu méconnaître?

LE DUC.

Ah! *Vamir!* ah mon frère!

VAMIR.

Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpère.
Je ne le ſuis que trop ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

Tu n'eſt plus que mon frère, *& mon cœur te pardonne;*
Mais je te l'avoûrai, ta cruauté m'étonne.
Si ton Roi me pourſuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie:
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur ſont encor plus affreux.

LE DUC.

J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage,
Vamir, que je te plains!

VAMIR.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir ſans remords,
Et le Roi qui t'aimait, & le ſang dont tu ſors.

LE DUC.

Arrête, épargne-moi l'infame nom de traître ;
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je ſuis prêt de donner à nos triſtes provinces,
A la France ſanglante, au reſte de nos Princes,
L'exemple auguſte & ſaint de la réunion,
Après l'avoir donné de la diviſion.

VAMIR.

Toi, tu pourrais.....

LE DUC.

Ce jour, qui ſemble ſi funeſte,
Des feux de la diſcorde éteindra ce qui reſte.

VAMIR.

Ce jour eſt trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout eſt changé ; ton frère eſt trop heureux.

VAMIR.

Je *le* crois : on diſait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'eſt ainſi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LE DUC.

LE DUC.

J'aime : oui, la renommée a pu le publier :
Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta préſence.
Oui, mes reſſentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ſes pieds.
(*A ſa ſuite.*)
Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le deſtin dans des partis contraires,
Pour marcher déſormais ſous le même étendard,
De ſes yeux ſouverains n'attendent qu'un regard.
(*A Vamir.*)
Ne blâme point l'amour où ton frère eſt en proie :
Pour me juſtifier, il ſuffit qu'on la voie.

VAMIR.

Cruel!.... elle vous aime ?

LE DUC.

Elle le doit du moins :
Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins.
Il n'en eſt plus ; je veux que rien ne nous ſépare.

VAMIR.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Ecoute : à ma douleur ne veux-tu qu'inſulter ?
Me connais-tu ? ſais-tu ce que *j'oſais tenter ?*
Dans ces funeſtes lieux ſais-tu ce qui m'amène ?

LE DUC.

Oublions ces ſujets de diſcorde & de haine,

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

AMELIE.

CIEL! qu'eſt-ce que je vois? Je me meurs.

LE DUC.

Ecoutez.

Mon bonheur eſt venu de nos calamités;
J'ai vaincu; je vous aime, & je retrouve un frère;
Sa préſence à mes yeux vous rend encor plus chère:
Et vous, mon frère, & vous, ſoyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre *reproche, ou bien* votre prière,
Le généreux Liſois, le Roi, la France entière,
Demanderaient enſemble, & qu'ils n'obtiendraient pas,
Soumis & ſubjugué, je l'offre à ſes appas.
De l'ennemi des Rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez, vous ſervez une Cour qui m'outrage;
Eh bien! il faut céder; vous diſpoſez de moi;
Je n'ai plus d'alliés; je ſuis à votre Roi.
L'amour, qui, malgré vous, nous a fait l'un pour l'autre,
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment.
Annoncer à la Cour un ſi grand changement
Soyez libre, partez; & de mes ſacrifices
Allez offrir au Roi les heureuſes prémices.
Puiſſé-je à ſes genoux préſenter aujourd'hui

Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un Prince ennemi fait un ſujet fidèle,
Changé par ſes regards, & vertueux par elle!

VAMIR, (*à part.*)

Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler.

(*A Amélie.*)

Prononcez notre arrêt, Madame; il faut parler.

LE DUC.

Eh, quoi! vous demeurez interdite & muette!
De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite?
Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie? ingrate, elle eſt à vous:
Un mot peut me l'ôter: la fin m'en ſera chère.
Je vivais pour vous ſeule, & mourrai pour vous plaire.

AMELIE.

Je demeure éperdue, & tout ce que je vois
Laiſſe à peine à mes ſens l'uſage de la voix.
Ah, Seigneur! ſi votre ame, en effet attendrie,
Plaint le ſort de la France, & chérit la patrie,
Un ſi noble deſſein, des ſoins ſi vertueux;
Ne ſeront point l'effet du pouvoir de mes yeux:
Ils auront dans vous-même une ſource plus pure.
Vous avez *écouté la voix de* la nature;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout eſt votre ouvrage, & c'eſt là mon malheur.
Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accuſez-moi, n'importe.
Duſſé-je vous déplaire, & forcer votre cœur,
L'autel eſt prêt, venez.

VAMIR.

Vous oſez!

AMELIE.

Non, Seigneur.

Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le ſort met entre nous un obſtacle éternel.
Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir..... ingrate..... ah ciel!
C'en eſt donc fait... Mais non... mon cœur ſait ſe contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre:
Je vous rends *trop* juſtice; & ces ſéductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions,
L'eſpoir qu'on donne à peine afin qu'on le ſaiſiſſe,
Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,
Sont les *effets d'un charme* auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain.
Je ſuis libre par vous: cet art que je déteſte,
Cet art qui m'enchaîna, briſe un joug ſi funeſte:
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & ſouffrir des mépris.
Montrez-moi ſeulement ce rival qui ſe cache;
Je lui cède avec joie un poiſon qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne aſſez tous deux pour vour unir,
Perfide! & c'eſt ainſi que je dois vous punir.

AMELIE.

Je devrais ſeulement vous quitter, & me taire;
Mais je ſuis accuſée, & ma gloire m'eſt chère.
Votre frère eſt préſent, & mon honneur bleſſé

Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé.
Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée,
Je vous en fais l'aveu ; je m'y vois condamnée.
Oui j'aime ; & je ſerais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'eſt promis pour époux,
Indigne de l'aimer, ſi par ma complaiſance,
J'avais à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, & qui n'eſt plus à moi.
Je vous devais beaucoup ; mais une telle offenſe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiſſance.
Sachez que des bienfaits, qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés.
J'ai voulu votre eſtime, & vous me la devez.

LE DUC.

Je vous dois ma colère, & ſachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc ! vous attendiez, pour oſer m'accabler,
Que *Vamir* fût préſent, & me vît immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si..... Mais il n'a point vu vos funeſtes appas :
Mon frère trop heureux ne vous connaiſſait pas.
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre long-tems.
Je vous traîne à l'autel à ſes yeux expirans ;

Et ma main ſur ſa cendre à votre main donnée,
Va tremper dans le ſang les flambeaux d'hyménée :
Je ſais trop qu'on a vu, lâchement abuſés,
Pour des mortels obſcurs des Princes mépriſés;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Juſqu'à ce vil objet qui ſe cache à ma vue.

VAMIR.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer?

LE DUC.

Et pourquoi, vous, mon frère, oſez-vous l'excuſer?
Eſt-il vrai que de vous elle était ignorée?
Ciel! à ce piège affreux ma foi ſerait livrée?
Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi ſeul m'as livré.
J'ai forcé trop long-tems mes tranſports au ſilence.
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance:
Connais un déſeſpoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

LE DUC.

Toi, cruel! toi, *Vamir!*

VAMIR.

Oui, depuis deux années
L'amour la plus ſecrète a joint nos deſtinées.
C'eſt toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie:
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
Par tes égaremens juge de mes tranſports,

Nous puisâmes tous deux dans ce ſang dont je ſors
L'excès des paſſions qui dévorent une ame ;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère eſt mon rival, & je l'ai combattu :
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime ;
Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes tours,
Ni le peu de Soldats que j'avais pour ſecours,
Ni le lieu, ni le tems, ni ſurtout ton courage ;
Je n'ai vu que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié ;
Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié :
Auſſi-bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi ;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des autels ta ſœur, & mon épouſe.
Frappe, dis-je : oſes-tu ?

LE DUC.

Traître, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ôte de mes yeux ; Soldats, obéiſſez.

AMELIE.

(*Aux Soldats.*) (*Au Duc.*)
Non, demeurez, cruels..... Ah! Prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
Seigneur !

VAMIR.

Vous, le prier? plaignez-le plus que moi.

Plaignez-le : il vous offenſe, il a trahi ſon Roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même ;
Je ſuis vengé de toi : l'on te hait, & l'on m'aime.

AMELIE.

(*A Vamir.*) (*Au Duc.*)

Ah, cher Prince!.. Ah, Seigneur! voyez à vos genoux..

LE DUC.

Qu'on m'en réponde ; allez, Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : ſi vous voyez les effets de ma rage,
N'en accuſez que vous, nos maux ſont votre ouvrage.

AMELIE.

Je ne vous quitte pas ; écoutez-moi, Seigneur.

LE DUC.

Eh bien! achevez-donc de déchirer mon cœur :
Parlez.

SCENE VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS, un Officier, &c.

LISOIS.

J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
Se ſoulève en tumulte au nom de votre frère.
Le déſordre eſt par-tout : vos Soldats conſternés
Déſertent les drapeaux de leurs Chefs étonnés ;

Et pour comble de maux, vers la ville alarmée
L'ennemi raſſemblé fait marcher ſon armée.

LE DUC.

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine, & de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'Officier*) (*à Liſois.*)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez ſur ce traître.

SCENE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

Le ſeriez-vous, Seigneur? auriez-vous démenti
Le ſang de ces Héros dont vous êtes ſorti ?
Auriez-vous violé par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, & ceux de la nature ?
Un Prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

VAMIR.

Non ; mais ſuis-je réduit à me juſtifier ?
Liſois, ce peuple eſt juſte, il t'apprend à connaître
Que mon frère eſt rebelle, & qu'*il trahit* ſon maître.

LISOIS.

Ecoutez, ce ſeroit le comble de mes vœux
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France déſolée,
A nos diſſenſions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'*Africain* élevé,

Menaçant cet Etat par nous-mêmes énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public ſervir votre diſgrace.
Rapprochez les partis ; uniſſez-vous à moi ;
Pour calmer votre frère, & fléchir votre Roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

Ne vous en flattez pas : vos ſoins ſont inutiles.
Si la diſcorde ſeule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez eſpérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obſtacle plus grand s'oppoſe à ce retour.

LISOIS.

Et quel eſt-il, Seigneur ?

VAMIR.

Ah ! reconnais l'amour ;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

LISOIS.

Ciel ! faut-il voir ainſi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles deſſeins ?
L'amour ſubjuguer tout ? Ses cruelles faibleſſes
Du ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes ?
Des frères ſe haïr, & naître en tous climats
Des paſſions des grands le malheur des Etats ?
Prince, de vos amours laiſſons-là le myſtère.
Je vous plains tous les deux, mais je ſers votre frère.
Je vais le ſeconder ; je vais me joindre à lui,
Contre un peuple inſolent qui ſe fait votre appui.

Le plus preſſant danger eſt celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:
Je vois les paſſions plus puiſſantes que moi;
Et l'amour ſeul ici me fait frémir d'effroi.
Je lui dois mon ſecours; je vous laiſſe, & j'y vole.
Soyez mon priſonnier, mais ſur votre parole;
Elle me ſuffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,
Je voudrais de ce pas porter la ſienne au Roi;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du ſang de nos tyrans une union ſi chère.
Mais ces fiers ennemis ſont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

QUELLE ſuite, grand Dieu, d'affreuſes deſtinées!
Quel tiſſu de douleurs l'un à l'autre enchaînées!
Un orage imprévu m'enlève à votre amour:
Un orage nous joint; & dans le même jour,
Quand je vous ſuis rendue, un autre nous ſépare!
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir; je pars, & vous reſtez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas ſont arrêtés.
Au pouvoir *d'un rival ma parole* me livre:
Je peux mourir pour vous, & je ne peux vous ſuivre.

AMELIE.

Vous l'oſâtes combattre, & vous n'oſez le fuir!

VAMIR.

L'honneur eſt mon tyran; je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville eſt livrée.
La retraite à vos pas déjà ſemble aſſurée.
On vous attend; le ciel a calmé ſon courroux.
Eſpérez....

AMELIE.

AMELIE.

Et que puis-je eſpérer loin de vous?

VAMIR.

Ce n'eſt qu'un jour.

AMELIE.

Ce jour eſt un ſiècle funeſte.
Rendez vains mes ſoupçons, ciel vengeur, que j'atteſte.
Seigneur, de votre ſang *le Maure* eſt altéré.
Ce ſang à votre frère eſt-il donc ſi ſacré?
Il aime en furieux; mais il hait plus encore.
Il eſt votre rival, & l'allié du Maure.
Je crains.....

VAMIR.

Il n'oſerait.....

AMELIE.

Son cœur *n'a* point de frein.
Il vous a menacé: menace-t-il en vain?

VAMIR.

Il tremblera bientôt: le Roi vient, & nous venge.
La moitié de ce peuple à ſes drapeaux ſe range.
Allez: ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable,
Dans des murs pris d'aſſaut, malheur inévitable;
Mais *redoutez* encor mon rival furieux:
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux.
Cet amour mépriſé ſe tournerait en rage.
Fuyez ſa violence; évitez un outrage,
Qu'il me faudrait laver de ſon ſang & du mien,
Seul eſpoir de ma vie, & mon unique bien.

Mettez en ſureté ce ſeul bien qui me reſte :
Ne vous expoſez pas à cet éclat funeſte.
Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.

AMELIE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés !

VAMIR.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je ? mon appui lui devient néceſſaire.
Son captif aujourd'hui, demain ſon bienfaiteur,
Je pourrai de ſon Roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival eſt la gloire où j'aſpire.
Arrachez-vous ſur-tout à ſon fatal empire.
Songez que ce matin vous quittiez ſes États.

AMELIE.

Ah ! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque aſyle affreux que mon deſtin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour & ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déſerts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,
Dans la mort que j'attends de votre ſeule abſence.

VAMIR.

C'en eſt trop : vos douleurs ébranlent ma conſtance.
Vous avez trop tardé..... Ciel ! quel tumulte affreux !

SCENE II.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, Gardes.

LE DUC.

Je l'entends ; c'eſt lui-même. Arrête, malheureux,
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

Il ne te trahit point, mais il t'offre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.
Va, ne perds point de tems ; le ciel arme un vengeur.
Tremble, ton Roi s'approche : il vient, il va paraître ;
Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton maître.

LE DUC.

Il pourra te venger, mais non te ſecourir ;
Et ton ſang.....

AMELIE.

Non, cruel, c'eſt à moi de mourir.
J'ai tout fait ; c'eſt par moi que ta Garde eſt ſéduite.
J'ai gagné tes Soldats ; j'ai préparé ma fuite.
Punis ces attentats, & ces crimes ſi grands,
De ſortir d'eſclavage, & de fuir ſes tyrans ;
Mais reſpecte ton frère, & ſa femme, & toi-même.
Il ne t'a point trahi, c'eſt un frère qui t'aime.
Il voulait te ſervir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'eſt-il en toi qu'un Juge inexorable ?

LE DUC.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
C'eſt vous qui le perdez, vous qui l'aſſaſſinez ;
Vous, par qui tous nos jours étaient empoiſonnés ;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains ſi chères.
Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang des deux frères !
Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
Je ſuis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma faibleſſe.
Oui, je vous aime encor : le tems, le péril preſſe.

Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel.
Voilà ma main, venez; sa grâce est à l'autel.

AMELIE.

Moi, Seigneur?

LE DUC.

C'est assez.

AMELIE.

Moi, que je le trahisse?

LE DUC.

Arrêtez..... répondez.....

AMELIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périsse.

VAMIR.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats.
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas.
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des mains de ce barbare;
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

Qu'on l'entraîne à la tour; allez, qu'on m'obéisse.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

Vous, cruel, vous feriez cet affreux ſacrifice?
De ſon vertueux ſang vous pourriez vous couvrir?
Quoi! voulez-vous?....

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuſe encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le ſang qui vous aime,
Et vous laiſſer des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laiſſez-moi: votre vue augmente mon ſupplice.

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMELIE, *à Liſois.*

Ah! je n'attends plus rien que de votre juſtice:
Liſois, contre un cruel oſez me ſecourir.

LE DUC.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

J'atteſte ici le ciel.....

LE DUC.

Eloignez de ma vue,
Amis, délivrez-moi *de l'objet* qui me tue.

AMELIE.

Va, tyran, c'en eſt trop : va, dans mon déſeſpoir,
J'ai combattu l'horreur que je ſens à te voir.
J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en ſerait reſpectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;
Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes ;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes ;
Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir,
Par ton juſte ſupplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts, tombe & péris ſans gloire ;
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom juſtement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as inſpirés.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

Oui, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réuniſſent tous.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

LISOIS.

Il ne ſe connaît plus ; il ſuccombe à ſa rage.

LE DUC.

Eh bien ! ſouffriras-tu ma honte & mon outrage ?
Le tems preſſe : veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide, & l'épouſe à mes yeux ?
Tu crains de me répondre ! Attends-tu que le traître
Ait ſoulevé le peuple, & me livre à ſon maître ?

LISOIS.

Je vois trop en effet que le parti du Roi
Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
De la ſédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs en ſecret rallumée.

LE DUC.

C'eſt Vamir qui l'allume : il nous a trahis tous.

LISOIS.

Je ſuis loin d'excuſer ſes crimes envers vous.
La ſuite en eſt funeſte, & me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français ſont en armes ;
Et vous êtes perdu, ſi le peuple excité
Croit dans la trahiſon trouver ſa ſureté.
Vos dangers ſont accrus.

LE DUC.

Eh bien ! que faut-il faire ?

LISOIS.

Les prévenir, dompter l'amour & la colère.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti ſûr aſſez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête.
Quoi que vous décidiez, ma main eſt toute prête.

Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Appaiſer avec gloire un Monarque irrité ;
Ne vous rebutez pas : ordonnez, & j'eſpère,
Seigneur, en votre nom cette paix ſalutaire.
Mais, s'il faut vous combattre, & courir au trépas,
Vous ſavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

LE DUC.

Ami, dans le tombeau laiſſe-moi ſeul deſcendre.
Vis, pour ſervir ma cauſe, & pour venger ma cendre.
Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort eſt sûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible, & lorſque je ſuccombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

Comment ? de quelle horreur vos ſens ſont poſſédés !

LE DUC.

Il eſt dans cette tour, où vous ſeul commandez ;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire.....

LISOIS.

De qui me parlez-vous, Seigneur, de votre frère ?

LE DUC.

Non : je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhore, & qui m'a tout ravi.
Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

LE DUC.

Dès long-tems du perfide ils ont proſcrit le ſang.

LISOIS.

Et pour lui obéir vous lui percez le flanc ?

LE DUC.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage, & veux la ſatisfaire.
Que m'importent l'État, & mes vains alliés ?

LISOIS.

Ainſi donc à l'amour vous le ſacrifiez ?
Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice ?

LE DUC.

Je n'attends pas de vous cette prompte juſtice.
Je ſuis bien malheureux ! bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Allez ; *je puis* encor, dans le ſort qui *me* preſſe,
Trouver de vrais amis, qui tiendront leur promeſſe ;
D'autres me ſerviront, & n'allégueront pas
Cette triſte vertu, l'excuſe des ingrats.

LISOIS, (*après un long ſilence.*)

Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime, ſoit juſtice,
Vous ne vous plaindrez *plus qu'un ami* vous trahiſſe.
Vamir eſt criminel : vous êtes malheureux ;
Je vous aime ; il ſuffit : je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il eſt des tems pour les partis extrêmes,
Que les plus ſaints devoirs peuvent ſe taire eux-mêmes.
Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi
Dans de pareils momens vous éprouviez la foi ;
Et vous reconnaîtrez, au ſuccès de mon zèle,
Si *Liſois* vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adverſité :
L'univers m'abandonne, & toi ſeul m'es reſté.
Tu ne ſouffrirais pas que mon rival tranquille

Insulte impunément à ma rage inutile ;
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes états,
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

Non, mais en vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que *le Maure* en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux :
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui ?
Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui ?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite :
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les *Maures* avec moi pourraient mal s'accorder :
Jusqu'au dernier moment, je veux seul commander.

LE DUC.

Oui, pourvu qu'*Amélie*, au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
Ma douleur se repaisse à mes derniers momens ;
Tout le reste est égal, & je te l'abandonne.
Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend :
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?
Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire !

Périſſe avec mon nom le ſouvenir fatal
D'une indigne maîtreſſe & d'un lâche rival!

LISOIS.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il ſe peut, une fin ſi cruelle.
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir ;
Mais je tiendrai parole, & je vais vous ſervir.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, un Officier des Gardes.

LE DUC.

O CIEL! me faudra-t-il, de momens en momens,
Voir & des trahiſons & des ſoulèvemens?
Eh bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu: leur foule eſt diſperſée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui:
Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Que fait Liſois!

L'OFFICIER.

Seigneur, ſa prompte vigilance
A partout des remparts aſſuré la défenſe.

LE DUC.

Ce Soldat qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur; & déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & sûr va remplir ma vengeance.

Sur

Sur l'incertain *Liſois* mon cœur a trop compté :
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne ſoulage point des douleurs qu'on mépriſe :
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance ſoit miſe.
Vous, que ſur nos remparts on porte nos drapeaux ;
Allez, qu'on ſe prépare à des périls nouveaux.
Vous ſortez d'un combat, un autre vous appelle :
Ayez la même audace, avec le même zèle ;
Imitez votre maître, & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.
(Il reſte ſeul.)
Eh bien ! c'en eſt donc fait : une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui ! moi, je tremblerois des coups qu'on va porter !
J'ai chéri la vengeance, & ne puis la goûter !
Je friſſonne : une voix gémiſſante & ſévère
Crie au fond de mon cœur : Arrête, il eſt ton frère.
Ah ! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus ſaints : *Vamir* fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendreſſes paſſées !
Il fut le confident de toutes mes penſées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens
Nos cœurs ſe ſont appris leurs premiers ſentimens !
Que de fois partageant mes naiſſantes alarmes,
D'une main fraternelle eſſuya-t-il mes larmes ?
Et c'eſt moi qui l'immole ! & cette même main,
D'un frère que j'aimai déchirerait le ſein !
O paſſion funeſte ! ô douleur qui m'égare !
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je ſens combien le crime eſt un fardeau cruel !

Mais, que dis-je ? *Vamir* eſt le ſeul criminel.
Je reconnais mon ſang ; mais c'eſt à ſa furie :
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie.
Ah! de mon déſeſpoir injuſte & vain tranſport !
Il l'aime ; eſt-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas! malgré le tems, & la guerre, & l'abſence ;
Leur tranquille union croiſſait dans le ſilence.
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère ;
Il me trompe, il me hait. N'importe, il eſt mon frère ;
C'eſt à lui ſeul de vivre : on l'aime, il eſt heureux ;
C'eſt à moi de mourir. Mais mourons généreux.
La pitié m'ébranlait : la nature décide.
Il en eſt tems encor.

SCENE II.

LE DUC DE FOIX, l'Officier.

LE DUC.

PRÉVIENS un parricide,
Ami, vole à la tour. Que tout ſoit ſuſpendu :
Que mon frère.....

L'OFFICIER.

Seigneur.....

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu ?
Cours, obéis.

L'OFFICIER.

J'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte ;
C'est *Lisois* qui l'ordonne, & je crains que le sort.....

LE DUC.

Qu'entends-je? *malheureux!* Ah ciel! mon frère est mort
Il est mort, & je vis! & la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
O ciel, autour de moi que j'ai creusé d'abymes!
Quoi! l'amour m'a changé! qu'il me coûte de crimes!
Le voile est déchiré: je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu.
Ah *Vamir!* ah mon frère! ah jour de ma ruine!
Je sens que je t'aimais, & mon bras t'assassine!
Quoi, mon frère!

L'OFFICIER.

Amélie, avec empressement,
Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.
Mais non. D'un parricide elle doit se venger;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger.
Qu'elle entre... Ah! je succombe, & ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE, TAÏSE.

AMELIE.

Vous l'emportez, Seigneur, & puiſque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour?)
Puiſqu'à ravir ma foi votre haine obſtinée
Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hyménée.....
Mon choix eſt fait, Seigneur, & je me donne à vous:
A force de forfaits vous êtes mon époux.
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frère;
De *vos murs* ſous ſes pas abaiſſez la barrière.
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris:
Je trahis mon amant: je le perds à ce prix:
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête.
Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête.
Sachez que cette main que vous tyranniſez,
Punira la faibleſſe où vous me réduiſez.
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire,.....
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous ſuffire.
Allons..... Eh quoi! d'où vient ce ſilence affecté?
Quoi! votre frère encor n'eſt point en liberté?

LE DUC.

Mon frère?

AMELIE.

Dieu puiſſant! diſſipez mes alarmes.

Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

LE DUC.

Vous demandez sa vie !

AMELIE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Vous qui m'aviez promis.....

LE DUC.

Madame, il n'est plus tems.

AMELIE.

Il n'est plus tems ! *Vamir !*

LE DUC.

Il est trop vrai, cruelle !
Oui, l'*amour a conduit cette main criminelle* :
Lisois, pour *mon malheur*, a trop su m'obéir.
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir.
Frappez : que votre main contre moi ranimée
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Vengez *sur un coupable indigne de vous plaire*
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMELIE (*se jetant entre les bras de Taïse.*)

Vamir est mort ! barbare !

LE DUC.

Oui, mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMELIE (*soutenue par Taïse, & presque évanouie.*)

Il est mort !

LE DUC.

Ton reproche.....

AMELIE.

Epargne ma misère.
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir;
Laisse-moi l'adorer, l'embrasser, & mourir.

LE DUC.

Ton horreur est trop juste. Eh bien, *chère Amélie*,
Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.
Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
Que ta main les conduise.....

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

Ah ciel! que faites-vous?

LE DUC. (*On le désarme.*)

Laisse-moi me punir, & me rendre justice.

AMELIE, *à Lisois.*

Vous d'un assassinat vous êtes le complice?

LE DUC.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

LISOIS.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir;

LE DUC.

Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits

Que quand ma paſſion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

LISOIS.

Lorſque j'ai refuſé ce ſanglant miniſtère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas ſoudain
Du ſoin de vous venger charger une autre main?

LE DUC.

L'amour, le ſeul amour, de mes ſens toujours maître,
En m'ôtant ma raiſon, m'eût excuſé peut-être;
Mais toi, dont la ſageſſe & les réflexions,
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions;
Toi dont j'avais tant craint l'eſprit ferme & rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide!

LISOIS.

Eh bien, puiſque la honte, avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut le trahir,
D'un ſi juſte remords ont pénétré votre ame;
Puiſque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
Le ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin *Liſois* ſait vous défendre.
Connaiſſez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.
(*Au Duc.*) (*A Amélie.*)
Vous, gardez vos remords; & vous, ſéchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois ſoit un jour ſalutaire.
Venez, paraiſſez, Prince, embraſſez votre frère.

(*Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît.*)

SCENE DERNIERE.

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

AMELIE.

Qui! vous?

LE DUC.

Mon frère!

AMELIE.

Ah ciel!

LE DUC.

Qui l'aurait pu penſer?

VAMIR, (*s'avançant du fond du Théâtre.*

J'oſe encor te revoir, te plaindre & t'embraſſer.

LE DUC.

Mon crime en eſt plus grand, puiſque ton cœur l'oublie.

AMELIE.

Liſois, digne Héros qui me donnes la vie!....

LE DUC.

Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne aſſaſſin
Sur *Vamir* à mes yeux avait levé la main.
J'ai frappé le barbare ; & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai *feint d'avoir verſé ce ſang ſi précieux*,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

Après ce grand exemple, & ce ſervice inſigne,

Le prix que je t'en dois, c'eſt de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi.
Mes yeux couverts d'un voile, & baiſſés devant toi,
Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

Tous deux auprès du Roi nous voulions te ſervir.
Quel eſt donc ton deſſein? parle.

LE DUC.

De me punir;
De nous rendre à tous trois une égale juſtice;
D'expier devant vous, par le plus grand ſupplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'adorais Amélie, & ma flamme cruelle
Dans mon cœur déſolé s'irrite encor pour elle.
Liſois ſait à quel point j'adorais ſes appas,
Quand ma jalouſe rage ordonnait ſon trépas.
Dévoré, malgré moi, du feu qui me poſsède,
Je l'adore encor plus..... & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur en *vous rendant heureux:*
Aimez-vous, mais, au moins, *pardonnez-moi tous deux.*

VAMIR.

Ah! ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Egale tes bienfaits par ſa reconnaiſſance.

AMELIE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embraſſe vos genoux:
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous *me* payez trop bien de *mes douleurs ſouffertes.*

LE DUC.

Ah! c'eſt trop me montrer mes malheurs & *mes pertes.*
Mais vous m'apprenez tous à ſuivre la vertu.
Ce n'eſt point à demi que mon cœur eſt rendu.
(*A Vamir.*)
Je ſuis en tout ton frère ; & mon ame attendrie
Imite votre exemple, & chérit ſa patrie.
Allons apprendre au Roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords & vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au ſang, à la patrie, à l'amitié fidèle,
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

Fin du cinquième & dernier Acte.

CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGÉDIE,

Représentée à Paris en février 1752.

AVERTISSEMENT.

Cette Pièce eſt fort différente de celle qui parut en 1752 à Paris ſous le même titre. Des copiſtes l'avaient tranſcrite aux repréſentations, & l'avaient toute défigurée. Leurs omiſſions étaient remplies par des mains étrangères. Il y avait un centaine de vers qui n'étaient pas de l'Auteur. On fit de cette copie infidèle une édition furtive. Cette édition était défectueuſe d'un bout à l'autre, & on ne manqua pas de l'imiter en Hollande avec beaucoup plus de fautes encore. L'Auteur a ſoigneuſement corrigé la préſente édition faite ſous ſes yeux; il y a même changé des ſcènes entières. On ne ceſſera de répéter que c'eſt un grand abus que les Auteurs ſoient imprimés malgré eux. Un Libraire ſe hâte de faire une mauvaiſe édition d'un livre qui lui tombe entre les mains, & ce Libraire ſe plaint enſuite, quand l'Auteur, auquel il a fait tort, donne ſon véritable Ouvrage. Voilà où la littérature en eſt réduite aujourd'hui.

PRÉFACE.

DEUX motifs ont fait choiſir ce ſujet de Tragédie, qui paraît impraticable, & peu fait pour les mœurs, pour les uſages, la manière de penſer, & le Théâtre de Paris.

On a voulu eſſayer encore une fois, par une Tragédie ſans déclaration d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe ſavante a faits à la France de ne ſouffrir guère au Théâtre que les intrigues galantes, & on a eu ſurtout pour objet de faire connaître *Cicéron* aux jeunes perſonnes qui fréquentent les ſpectacles.

Les grandeurs paſſées des Romains tiennent encore toute la terre attentive, & l'Italie moderne met une partie de ſa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec reſpect la maiſon que *Cicéron* occupa. Son nom eſt dans toutes les bouches, ſes écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel Chef était à la tête de ſes Tribunaux, il y a cinquante ans, ſavent en quel tems *Cicéron* était à la tête de Rome. Plus le dernier ſiècle de la République Romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré. Nos Nations modernes, trop tard civiliſées, ont eu long-tems de lui des idées vagues ou fauſſes. Ses Ouvrages ſervaient à notre éducation ; mais on ne ſavait pas juſqu'à quel point ſa perſonne était reſpectable. L'Auteur était ſuperficiellement connu : le Conſul était preſque

ignoré. Les lumières que nous avons acquiſes, nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui ſe ſont mêlés du gouvernement, & qui ont prétendu à l'éloquence.

Il ſemble que *Cicéron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Iſſus, où *Alexandre* avait vaincu les Perſes. Il eſt bien vraiſemblable que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profeſſion qui demande un ſens droit & une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illuſtres Capitaines de ſon ſiècle; mais comme *Céſar* n'eût été que le ſecond des Orateurs, *Cicéron* n'eût été que le ſecond des Généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtreſſe du monde; & quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un ſimple Chevalier d'*Arpinum*, pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir, ſans intrigue, à la prémière place de l'univers, malgré l'envie de tant de Patriciens qui régnaient à Rome?

Ce qui étonne ſur-tout, c'eſt que dans le tumulte & les orages de ſa vie, cet homme toujours chargé des affaires de l'état & de celles des particuliers, trouvât encore du tems pour être inſtruit à fond de toutes les ſectes des Grecs, & qu'il fût le plus grand Philoſophe des Romains, auſſi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de Miniſtres, de Magiſtrats, d'Avocats même un peu employés, qui puiſſent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de *Newton*, & les idées de *Leibnitz*, comme *Cicéron* rendait compte des principes de *Zénon*, de *Platon* & d'*Épicure*, mais

qui puiſſent répondre à une queſtion profonde de philoſophie?

Ce que peu de perſonnes ſavent, c'eſt que *Cicéron* était encore un des premiers Poëtes d'un ſiècle où la belle poëſie commençait à naître. Il balançait la réputation de *Lucrèce*. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous ſont reſtés de ſon poëme ſur *Marius*, & qui font tant regretter la perte de cet ouvrage?

Hic Jovis altiſoni ſubitò pinnata ſatelles,
Arboris è trunco, ſerpentis ſaucia morſu,
Ipſa feris ſubigit transfigens unguibus anguem
Semanimum, & varia graviter cervice micantem,
Quem ſe intorquentem lanians, roſtroque cruentans,
Jam ſatiata animos, jam duros ulta dolores
Abjicit efflantem, & laceratum affligit in undas,
Seque obitu à ſolis nitidos convertit ad ortus.

Je ſuis de plus en plus perſuadé que notre langue eſt impuiſſante à rendre l'harmonieuſe énergie des vers Latins comme des vers Grecs; mais j'oſerai donner une légère eſquiſſe de ce petit tableau, peint par le grand-homme que j'ai oſé faire parler dans ROME SAUVÉE, & dont j'ai imité en quelques endroits les *Catilinaires*.

Tel on voit cet oiſeau qui porte le tonnerre,
Bleſſé par un ſerpent élancé de la terre:
Il s'envole, il entraîne au ſéjour azuré
L'ennemi tortueux dont il eſt entouré.
Le ſang tombe des airs, il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;

Il le perce, il le tient ſous ſes ongles vainqueurs ;
Par cent coups redoublés il venge ſes douleurs.
Le monſtre en expirant ſe débat, ſe replie ;
Il exhale en poiſons les reſtes de ſa vie,
Et l'aigle tout ſanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur, & plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on appercevra dans la faibleſſe de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc *Cicéron* paſſe-t-il pour un mauvais Poëte ? parce qu'il a plu à *Juvénal* de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule :

O fortunatam natam me Conſule Romam.

C'eſt un vers ſi mauvais, que le Traducteur qui a voulu en exprimer les défauts en Français, n'a pu même y réuſſir :

O Rome fortunée,
Sous mon conſulat née !

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il eſt poſſible que l'Auteur du beau morceau de poëſie que je viens de citer, ait fait un vers ſi impertinent. Il y a des ſottiſes qu'un homme de génie & de ſens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé qui n'accorde preſque jamais deux genres à un ſeul homme, fit croire *Cicéron* incapable de la poëſie, quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaiſant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, & l'attribua à l'Orateur, au Philoſophe, au père de Rome. *Juvénal*, dans le ſiècle ſuivant, adopta ce bruit populaire, & le fit paſſer à la poſtérité, dans ſes déclamations ſaty-

riques ; & j'oſe croire que beaucoup de réputations, bonnes ou mauvaiſes, ſe ſont ainſi établies.

On impute, par exemple, au Père *Malebranche*, ces deux vers :

Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde,
Pour aller à cheval ſur la terre & ſur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un Philoſophe peut, quand il veut, être Poëte. Quel homme de bon ſens croira que le Père *Mallebranche* ait fait quelque choſe de ſi abſurde ? Cependant qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, tranſmette à la poſtérité cette ſottiſe, elle s'accréditera avec le tems ; & ſi le Père *Mallebranche* était un grand homme, on dirait un jour : Ce grand homme devenait un ſot quand il était hors de ſa ſphère.

On a reproché à *Cicéron* trop de ſenſibilité, trop d'affliction dans ſes malheurs. Il confie ſes juſtes plaintes à ſa femme & à ſon ami, & on impute à la lâcheté ſa franchiſe. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le ſein de l'amitié les douleurs qu'il cachoit à ſes perſécuteurs : je l'en aime davantage. Il n'y a guère que les ames vertueuſes de ſenſibles. *Cicéron*, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur, pour avoir perdu de très-petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas ; quel mal y a-t-il donc d'avouer à ſa femme & à ſon ami qu'on eſt fâché d'être loin de Rome qu'on a ſervie, & d'être perſé-

cuté par des ingrats & par des perfides ? Il faut fermer ſon cœur à ſes tyrans, & l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ſes démarches ; il parlait de ſon affliction ſans honte, & de ſon goût pour la vraie gloire ſans détour. Ce caractère eſt à la fois naturel, haut & humain. Préférait-on la politique de *Céſar*, qui dans ſes Commentaires dit qu'il a offert la paix à *Pompée*, & qui dans ſes lettres avoue qu'il ne veut pas la lui donner ? *Céſar* était un grand homme ; mais *Cicéron* était un homme vertueux.

Que ce Conſul ait été un bon Poëte, un Philoſophe qui ſavait douter, un Gouverneur de province parfait, un Général habile, que ſon ame ait été ſenſible & vraie, ce n'eſt pas là le mérite dont il s'agit ici. Il ſauva Rome malgré le Sénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il ſe fit des ennemis de ceux-mêmes dont il fut l'oracle, le libérateur & le vengeur. Il prépara ſa ruine par le ſervice le plus ſignalé que jamais homme ait rendu à ſa patrie. Il vit cette ruine, & il n'en fut point effrayé. C'eſt ce qu'on a voulu repréſenter dans cette tragédie : c'eſt moins encore l'ame farouche de *Catilina*, que l'ame généreuſe & noble de *Cicéron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, & on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée, que *Cicéron* eſt un des caractères qu'il ne faut jamais mettre ſur le théâtre. Les Anglais, qui haſardent tout ſans même ſavoir qu'ils haſardent, ont fait une tragédie de la conſpiration de *Catilina*. *Ben-*

Johnſon n'a pas manqué, dans cette tragédie hiſtorique, de traduire ſept ou huit pages des *Catilinaires*, & même il les a traduites en proſe, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Cicéron* en vers. La proſe du Conſul, & les vers des autres perſonnages, ſont à la vérité un contraſte digne de la barbarie du ſiècle de *Ben-Johnſon*; mais pour traiter un ſujet ſi ſévère, dénué de ces paſſions qui ont tant d'empire ſur le cœur, il faut avouer qu'il fallait avoir à faire à un peuple ſérieux & inſtruit, digne en quelque ſorte qu'on mît ſous ſes yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce ſujet n'eſt guère théâtral pour nous, qui ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaiſſance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs ſi fortes. On ne voit avec plaiſir au théâtre, que le combat des paſſions qu'on éprouve ſoi-même. Ceux qui ſont remplis de l'étude de *Cicéron* & de la République Romaine, ne ſont pas ceux qui fréquentent les ſpectacles. Il n'imitent point *Cicéron*, qui y était aſſidu. Il eſt étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. Ils ſont ſeulement moins ſenſibles aux beaux arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient fait en France, les hommes choiſis qui les ont cultivés, n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la nation. C'eſt que nous ſommes nés moins heureuſement que les Grecs & les Romains. On va aux ſpectacles plus par oiſiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité, que pour être vue par le par-

terre. Elle y fut à la vérité applaudie, & beaucoup plus que *Zaïre* ; mais elle n'eſt pas d'un genre à ſe ſoutenir comme *Zaïre* ſur le théâtre. Elle eſt beaucoup plus fortement écrite, & une ſeule ſcène entre *Céſar* & *Catilina* était plus difficile à faire que la plupart des pièces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces pièces, & l'admiration pour les anciens Romains s'épuiſe bientôt. Perſonne ne conſpire aujourd'hui, & tout le monde aime.

D'ailleurs les repréſentations de *Catilina* exigent un trop grand nombre d'Acteurs, un trop grand appareil.

Les Savans ne trouveront pas ici une hiſtoire fidèle de la conjuration de *Catilina*. Ils ſont aſſez perſuadés qu'une Tragédie n'eſt pas une hiſtoire ; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce tems-là. Tout ce que *Cicéron*, *Catilina*, *Caton*, *Céſar* ont fait dans cette pièce, n'eſt pas vrai ; mais leur génie & leur caractère y ſont peints fidèlement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de *Cicéron*, on a du moins étalé toute ſa vertu & tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans *Catilina* ces contraſtes de férocité & de ſéduction qui formaient ſon caractère ; on a fait voir *Céſar* naiſſant, factieux & magnanime, *Céſar* fait pour être à la fois la gloire & le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambaſſadeurs de nos Gaules, mais des agens d'une petite province d'Italie ſoumiſe aux Ro-

mains, qui ne firent que le perſonnage de délateurs, & qui par-là ſont indignes de figurer ſur la ſcène avec *Cicéron*, *Céſar* & *Caton*.

Si cet ouvrage paraît au moins paſſablement écrit, & s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'eſt tout ce qu'on a prétendu, & tout le prix qu'on attend.

ACTEURS.

CICERON.

CESAR.

CATILINA.

AURELIE.

CATON.

LUCULLUS.

CRASSUS.

CLODIUS.

CETHEGUS.

LENTULUS-SURA.

Conjurés.

Licteurs.

*Le Théâtre repréſente d'un côté le Palais d'*Aurélie, *de l'autre le Temple de* Tellus, *où s'aſſemble le Sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des ſouterrains qui conduiſent du Palais d'*Aurélie *au veſtibule du Temple.*

CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA.

Soldats *dans l'enfoncement.*

ORATEUR insolent, qu'un vil Peuple seconde,
Assis au premier rang des Souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siècle, esprit dur & farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de tyrans, qui tiens le monde aux fers,

Tes fers ſont préparés, tes tombeaux ſont ouverts.
Que ne puis-je en ton ſang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la ſplendeur uſurpée ?
Que ne puis-je oppoſer à ton pouvoir fatal
Ce Céſar ſi terrible, & déjà ton égal ?
Quoi ! Céſar, comme moi, factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'eſt pas d'intelligence ?
Mais le piège eſt tendu ; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend ſoit préparé par lui.
Il faut employer tout, juſqu'à Cicéron même,
Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime.
Sa docile tendreſſe, en cet affreux moment,
De mes ſanglans projets eſt l'aveugle inſtrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice :
Je veux que l'amour même à mon ordre obéiſſe.
Titres chers & ſacrés & de père & d'époux,
Faibleſſes des humains, évanouiſſez-vous.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS.

Affranchis & Soldats *dans le lointain.*

CATILINA.

Eh bien, cher Céthégus, tandis que la nuit ſombre
Cache encor nos deſtins, & Rome dans ſon ombre,
Avez-vous réuni les Chefs des conjurés ?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du Conſul ignorés,

Sous

Sous ce portique même, & près du temple impie,
Où domine un Sénat tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs ſermens & leur foi.
Mais tout eſt-il prévu? Céſar eſt-il à toi?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Cet eſprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Conſpirer ſans Céſar!

CATILINA.

Ah! je l'y veux forcer.
Dans ce piège ſanglant je veux l'embarraſſer.
Mes ſoldats en ſon nom vont ſurprendre Préneſte.
Je ſais qu'on le ſoupçonne, & je réponds du reſte.
Ce Conſul violent va bientôt l'accuſer;
Pour ſe venger de lui Céſar peut tout oſer.
Rien n'eſt ſi dangereux que Céſar qu'on irrite;
C'eſt un lion qui dort, & que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille ſon courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CETHEGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneſte eſt le maître;
Il aime la patrie, & tu dois le connaître.
Tes ſoins pour le tenter ont été ſuperflus.
Que faut-il décider du ſort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entends, tu ſais trop que ſa fille m'eſt chère.
Ami, j'aime Aurélie en déteſtant ſon père.
Quand il ſut que ſa fille avait conçu pour moi
Ce tendre ſentiment qui la tient ſous ma loi,

Quand ſa haine impuiſſante & ſa colère vaine
Eurent tenté ſans fruit de briſer notre chaîne,
A cet hymen ſecret quand il a conſenti,
Sa faibleſſe a tremblé d'offenſer ſon parti.
Il a craint Cicéron; mais mon heureuſe adreſſe
Avance mes deſſeins par ſa propre faibleſſe.
J'ai moi-même exigé, par un ſerment ſacré,
Que ce nœud clandeſtin fût encore ignoré:
Géthégus & Sura ſont ſeuls dépoſitaires
De ce ſecret utile à nos ſanglans myſtères.
Le Palais d'Aurélie au Temple nous conduit;
C'eſt là qu'en ſureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vaſtes ſuccès mon hymen eſt le gage.
Vous m'avez bien ſervi, l'amour m'a ſervi mieux.
C'eſt chez Nonnius même, à l'aſpect de ſes Dieux,
Sous les murs du Sénat, ſous ſa voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la mort eſt préparée.
(*Aux conjurés qui ſont dans le fond.*)
Vous, courez dans Préneſte, où nos amis ſecrets
Ont du nom de Céſar voilé nos intérêts;
Que Nonnius ſurpris ne puiſſe ſe défendre.
Vous, près du Capitole allez ſoudain vous rendre;
Songez qui vous ſervez, & gardez vos ſermens.
(*A Céthégus.*)
Toi, conduis d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.

SCENE III.

AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

Ah! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie,
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel ſpectacle, & quel réveil affreux!
Je vous ſuis en tremblant ſous ces murs ténébreux:
Ces Soldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon Palais des flambeaux & des armes!
Qui peut nous menacer? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, ſont-ils donc revenus?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes & ſombres.
Au nom de tant d'amour, & par ces nœuds ſecrets
Qui joignent nos deſtins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance eſt ſi chère,
(Je ne vous parle point des dangers de ſa mère,
Et je ne vois, hélas! que ceux que vous courez)
Ayez pitié du trouble où mes ſens ſont livrés:
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma ſureté, la vôtre, & la cauſe commune,
Exigent ces apprêts qui cauſent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, ſi vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux, obſervez le ſilence:
Des meilleurs citoyens j'embraſſe la défenſe.

Vous voyez le Sénat, le Peuple diviſés,
Une foule de Rois l'un à l'autre oppoſés :
On ſe menace, on s'arme, & dans ces conjonctures
Je prends un parti ſage, & de juſtes meſures.

AURELIE.

Je le ſouhaite au moins. Mais me tromperiez-vous ?
Peut-on cacher ſon cœur aux cœurs qui ſont à nous ?
En vous juſtifiant, vous redoublez ma crainte :
Dans vos yeux égarés trop d'horreur eſt empreinte.
Ciel ! que ſera mon père alors que dans ces lieux
Ces funeſtes apprêts viendront frapper ſes yeux ?
Souvent les noms de fille & de père & de gendre,
Lorſque Rome a parlé, n'ont pu ſe faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le ſavez aſſez.
Mon bonheur eſt un crime à ſes yeux offenſés.
On dit que Nonnius eſt mandé de Prénefte.
Quels effets il verra de cet hymen funeſte !
Cher époux, quel uſage affreux, infortuné,
Du pouvoir que ſur moi l'amour vous a donné !
Vous avez un parti ; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les Dieux ſont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point, ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment ?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra ſe rendre,
Que pour y reſpecter & ſa fille & ſon gendre.
Je ne peux m'expliquer, mais ſouvenez-vous bien

Qu'en tout ſon intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes juſtes projets le premier avantage,
Qu'il ſera trop heureux d'abjurer devant moi
Les ſuperbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, & vous devez m'en croire,
Une ſource éternelle & d'honneur & de gloire.

AURELIE.

La gloire eſt bien douteuſe, & le péril certain.
Que voulez-vous? Pourquoi forcer votre deſtin?
Ne vous ſuffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des Souverains ſous qui tremble la terre?
Pour tomber de plus haut, où voulez-vous monter?
De noirs preſſentimens viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me ſuis ſoumiſe.
Voilà donc cette paix que je m'étais promiſe,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché!
Les Dieux m'en ont punie, & me l'ont arraché.
Dès qu'un léger ſommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embraſée, & des mains meurtrières,
Des ſupplices, des morts, des fleuves teints de ſang;
De mon père au Sénat je vois percer le flanc,
Vous-même environné d'une troupe un furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrens de mon ſang répandus par vos coups,
Et votre épouſe enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres:
Je vous retrouve, hélas! & vous me replongez
Dans l'abyme des maux qui me ſont préſagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures ;
Et je veux du courage, & non pas des murmures,
Quand je ſers & l'Etat, & vous, & mes amis.

AURELIE.

Ah cruel! eſt-ce ainſi que l'on ſert ſon pays ?
J'ignore à quels deſſeins ta fureur s'eſt portée ;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais conſultée ;
Nos communs intérêts ſemblaient te l'ordonner.
Si tu feins avec moi, je dois tout ſoupçonner.
Tu te perdras ; déjà ta conduite eſt ſuſpecte
A ce Conſul ſévère, & que Rome reſpecte.

CATILINA.

Cicéron reſpecté! lui mon lâche rival!

SCENE IV.

CATILINA, AURELIE, MARTIAN, l'un des conjurés.

MARTIAN.

SEIGNEUR, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par ſon ordre bientôt le Sénat ſe raſſemble :
Il vous mande en ſecret.

AURELIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre ſubit, à ce funeſte nom.

CATILINA.

Mon épouſe trembler au nom de Cicéron !
Que Nonnius ſéduit, le craigne & le révère ;

Qu'il déshonore ainſi ſon rang, ſon caractère;
Qu'il ſerve, il en eſt digne, & je plains ſon erreur;
Mais de vos ſentimens j'attends plus de grandeur.
Allez, ſouvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choiſiſſaient autrement leurs Conſuls & leurs maîtres.
Quoi! vous femme & Romaine, & du ſang d'un Néron,
Vous ſeriez ſans orgueil & ſans ambition?
Il en faut aux grands cœurs.

AURELIE.

Tu crois le mien timide;
La ſeule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oſes reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le Conſul va paraître, adieu; mais connais-moi.
Apprends que cette épouſe à tes lois trop ſoumiſe,
Que tu devais aimer, que ta fierté mépriſe,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron que je vois eſt moins à craindre encore.

SCENE V.

CICERON, *dans l'enfoncement.*

Le Chef des Licteurs, CATILINA.

CICERON *au Chef des Licteurs.*

Suivez mon ordre, allez de ce perfide cœur
Je prétends ſans témoins ſonder la profondeur;

La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi ! c'eſt ce plébéien dont Rome a fait ſon maître !

CICERON.

Avant que le Sénat ſe raſſemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau ſur le bord de l'abyme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui, vous ?

CICERON.

Moi.

CATILINA.

C'eſt ainſi que votre inimitié.....

CICERON.

C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont aſſez fatigué les murs du Capitole.
Vous feignez de penſer que Rome & le Sénat
Ont avili dans moi l'honneur du conſulat.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Votre orgueil l'attendait ; mais en étiez-vous digne ?
La valeur d'un Soldat, le nom de vos aïeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces feſtins qu'un vain luxe prépare,
Etaient-ils un mérite aſſez grand, aſſez rare,
Pour vous faire eſpérer de diſpenſer des lois
Au peuple ſouverain qui règne ſur les Rois ?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être,

Vous pouviez de l'Etat être un jour le ſoutien ;
Mais pour être Conſul, devenez citoyen.
Penſez-vous affaiblir ma gloire & ma puiſſance,
En décriant mes ſoins, mon état, ma naiſſance ?
Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome ? Il lui faut des vertus.
Ma gloire (& je la dois à ces vertus ſévères)
Eſt de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi : de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finiſſe dans vous.

CATILINA.

Vous abuſez beaucoup, Magiſtrat d'une année,
De votre autorité paſſagère & bornée.

CICERON.

Si j'en avais uſé, vous ſeriez dans les fers,
Vous, l'éternel appui des citoyens pervers ;
Vous, qui de nos autels fouillant les privilèges,
Portez juſqu'aux lieux ſaints vos fureurs ſacrilèges,
Qui comptez tous vos jours, & marquez tous vos pas,
Par des plaiſirs affreux ou des aſſaſſinats ;
Qui ſavez tout braver, tout oſer & tout feindre ;
Vous enfin, qui ſans moi ſeriez peut-être à craindre,
Vous avez corrompu tous les dons précieux
Que pour un autre uſage ont mis en vous les Dieux ;
Courage, adreſſe, eſprit, grâce, fierté ſublime,
Tout dans votre ame aveugle eſt l'inſtrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au deſtin du reſte des mortels.
Ma voix que craint l'audace, & que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore ;

Mais devenu plus fier par tant d'impunité,
Juſqu'à trahir l'Etat vous avez attenté.
Le déſordre eſt dans Rome, il eſt dans l'Etrurie.
On parle de Préneſte, on ſoulève l'Ombrie.
Les Soldats de Sylla de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés.
Mallius en Toſcane arme leurs mains féroces.
Les coupables ſoutiens de ces complots attroces
Sont tous vos partiſans déclarés ou ſecrets;
Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! ſans qu'un jour plus grand éclaire ma juſtice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai partout des yeux, que j'ai partout des mains,
Que malgré vous encore il eſt de vrais Romains;
Que ce cortége affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre juge, & votre accuſateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des lois qui doivent vous confondre,
Des lois qui ſe taiſaient ſur vos crimes paſſés,
De ces lois que je venge, & que vous renverſez.

CATILINA.

Je vous ai déjà dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des ſoupçons ſi honteux,
En faveur de l'Etat que nous ſervons tous deux.
Je fais plus, je reſpecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, & pourtant eſtimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,

D'une ardente jeuneſſe impétueux enfans;
Le Sénat m'en donna l'exemple trop funeſte.
Cet emportement paſſe, & le courage reſte.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du tems, & non ceux de mon cœur.
Songez que cette main ſervit la République;
Que Soldat en Aſie, & Juge dans l'Afrique,
J'ai, malgré nos excès & nos diviſions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi, je la trahirais, moi qui l'ai ſu défendre?

CICERON.

Marius & Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux ſervi l'Etat, & l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu;
Ils ſoutiennent les lois avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! ſi vous ſoupçonnez ceux qui ſavent combattre,
Accuſez donc Céſar, & Pompée, & Craſſus.
Pourquoi fixer ſur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puiſſance,
Pourquoi ſuis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choiſir, moi? Par quel zèle emporté? ....

CICERON.

Vous-même jugez-vous, l'avez-vous mérité?

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaiſſer à l'excuſe;
Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuſe.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je ſuis votre ennemi;
Si c'eſt en citoyen, comme vous je crois l'être;

Et ſi c'eſt en Conſul, ce Conſul n'eſt pas maître:
Il préſide au Sénat, & je peux l'y braver.

CICERON.

J'y punis les forfaits, tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine à mes yeux mépriſable,
Je t'y protégerai, ſi tu n'es point coupable:
Fuis Rome, ſi tu l'es.

CATILINA.

C'en eſt trop; arrêtez.
C'eſt trop ſouffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues ſoupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous ſachiez que le plus grand de tous
N'eſt pas d'être accuſé, mais protégé par vous.

CICERON, (*ſeul.*)

Le traître penſe-t-il, à force d'inſolence,
Par ſa fauſſe grandeur prouver ſon innocence?
Tu ne peux m'impoſer, perfide, ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché ſur tes pas.

SCENE VI.

CICERON, CATON.

CICERON.

Eh bien, ferme Caton, Rome eſt-elle en défenſe?

CATON.

Vos ordres ſont ſuivis. Ma prompte vigilance
A diſpoſé déjà ces braves Chevaliers,

Qui ſous vos étendarts marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, & du Sénat lui-même.

CICERON.

Du Sénat?

CATON.

Enivré de ſa grandeur ſuprême,
Dans ſes diviſions il ſe forge des fers.

CICERON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu diſparaît: la liberté chancelle:
Mais Rome a des Catons, j'eſpère encor pour elle.

CATON.

Ah! qui ſert ſon pays, ſert ſouvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le Sénat;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offenſe.

CICERON.

Les regards de Caton ſeront ma récompenſe.
Au torrent de mon ſiècle, à ſon iniquité,
J'oppoſe ton ſuffrage, & la poſtérité.
Faiſons notre devoir: les Dieux feront le reſte.

CATON.

Eh! comment réſiſter à ce torrent funeſte,
Quand je vois dans ce temple, aux vertus élevé,
L'infame trahiſon marcher le front levé?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce Tribun des Soldats, ſubalterne infidèle,
De la guerre civile arborât l'étendart,
Qu'il oſât s'avancer vers ce ſacré rempart,
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était ſoutenu par des mains plus puiſſantes,

Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumait en ſecret des feux plus dévorans ?
Les premiers du Sénat nous trahiſſent peut-être ;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
Céſar fut le premier que mon cœur ſoupçonna.
Oui, j'accuſe Céſar.

CICERON.

Et moi Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaſte dans ſes projets, impétueux, perfide,
Plus que Céſar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux.
Je viens de lui parler ; j'ai vu ſur ſon viſage,
J'ai vu dans ſes diſcours ſon audace & ſa rage,
Et la ſombre hauteur d'un eſprit affermi,
Qui ſe laſſe de feindre, & parle en ennemi.
De ſes obſcurs complots je cherche les complices.
Tous ſes crimes paſſés ſont mes premiers indices.
J'en préviendrai la ſuite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis ;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée eſt en Aſie, & le crime eſt dans Rome ;
Mais pour ſauver l'Etat, il ſuffit d'un grand homme ;
Si nous ſommes unis, il ſuffit de nous deux :
La diſcorde eſt bientôt parmi les factieux.
Céſar peut conjurer, mais je connais ſon ame ;
Je ſais quel noble orgueil le domine & l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu
Juſqu'à ſervir en lâche un tyran ſans vertu.

Il aime Rome encore, il ne veut point de maître ;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, & plus de commander,
Ils ſont montés trop haut pour jamais s'accorder :
Par leur déſunion Rome ſera ſauvée.
Allons, n'attendons pas que de ſang abreuvée,
Elle tende vers nous ſes languiſſantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS.

CETHEGUS.

TANDIS que tout s'apprête, & que ta main hardie
Va de Rome & du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui ſe paſſe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je ſais que d'un Conſul la ſombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaiſſeau public ce Pilote égaré
Préſente à tous les vents un flanc mal aſſuré;
Il s'agite au haſard, à l'orage il s'apprête,
Sans ſavoir ſeulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du Sénat: ce Corps faible & jaloux,
Avec joie en ſecret l'abandonne à nos coups.
Ce Sénat diviſé, ce monſtre à tant de têtes,
Si fier de ſa nobleſſe, & plus de ſes conquêtes,
Voit avec les tranſports de l'indignation
Les Souverains des Rois reſpecter Cicéron.
Céſar n'eſt point à lui, Craſſus le ſacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.

C'eſt un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre & tomber dans les bras de la mort.

CETHEGUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne ;
Il réveille la gloire, il ſubjugue la haine ;
Il domine au Sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux ;
J'entends avec mépris ſes cris injurieux ;
Qu'il déclame à ſon gré juſqu'à ſa dernière heure,
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, & qu'il meure.
De plus cruels ſoucis, des chagrins plus preſſans,
Occupent mon courage, & règnent ſur mes ſens.

CETHEGUS,

Que dis-tu ? qui t'arrête en ta noble carrière ?
Quand l'adreſſe & la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu ?

CATILINA.

Ce n'eſt pas mes nombreux ennemis ;
Mon parti ſeul m'alarme, & je crains mes amis,
De Lentulus-Sura l'ambition jalouſe,
Le grand cœur de Céſar, & ſurtout mon épouſe.

CETHEGUS.

Ton épouſe ? tu crains une femme & des pleurs ?
Laiſſe-lui ſes remords, laiſſe-lui ſes terreurs ;
Tu l'aimes, mais en maître, & ſon amour docile
Eſt de tes grands deſſeins un inſtrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ſes vœux.

O Rome ! ô nom fatal ! ô liberté chérie !
Quoi ! dans ma maiſon même on parle de patrie !
Je veux qu'avant le tems fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le Sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réſervée,
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais, Céſar !

CETHEGUS.

Que veux-tu ? Si par ton artifice
Tu ne peux réuſſir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proſcrits faut-il placer ſon nom ?
Faut-il confondre enfin Céſar & Cicéron ?

CATILINA.

C'eſt là ce qui m'occupe, & s'il faut qu'il périſſe,
Je me ſens étonné de ce grand ſacrifice.
Il ſemble qu'en ſecret reſpectant ſon deſtin,
Je révère dans lui l'honneur du nom Romain.
Mais Sura viendra-t-il ?

CETHEGUS.

Compte ſur ſon audace :
Tu ſais comme ébloui des grandeurs de ſa race,
A partager ton règne il ſe croit deſtiné.

CATILINA.

Qu'à cet eſpoir trompeur il reſte abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil préſomptueux de cet eſprit ſauvage,
Ses chagrins inquiets, ſes ſoupçons, ſon courroux.
Sais-tu que de Céſar il oſe être jaloux ?

Enfin j'ai des amis moins aiſés à conduire
Que Rome & Cicéron ne coûtent à détruire.
O d'un Chef de parti dur & pénible emploi !

CETHEGUS.

Le ſoupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

AINSI, malgré mes ſoins & malgré ma prière,
Vous prenez dans Céſar une aſſurance entière :
Vous lui donnez Préneſte, il devient notre appui.
Penſez-vous me forcer à dépendre de lui ?

CATILINA.

Le ſang des Scipions n'eſt point fait pour dépendre :
Ce n'eſt qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec Céſar, mais ſans m'y confier :
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer.
Croyez qu'en mon parti, s'il faut que je l'engage,
Je me ſers de ſon nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom eſt-il plus grand que le vôtre & le mien ?
Pourquoi vous abaiſſer à briguer ce ſoutien ?
On le fait trop valoir, & Rome eſt trop frappée
D'un mérite naiſſant qu'on oppoſe à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous ſers ?
Ne peut-on ſans Céſar ſubjuguer l'univers ?

CATILINA.

Nous le pouvons, ſans doute, & ſur votre vaillance
J'ai fondé dès long-tems ma plus forte eſpérance.
Mais Céſar eſt aimé du Peuple & du Sénat;
Politique, Guerrier, Pontife, Magiſtrat,
Terrible dans la guerre, & grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous eſt néceſſaire.

SURA.

Il nous ſera fatal,
Notre égal aujourd'hui, demain nôtre rival,
Bientôt notre tyran : tel eſt ſon caractère ;
Je le crois du parti le plus grand adverſaire.
Peut-être qu'à vous ſeul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne ſouffrirai point, puiſqu'il faut vous le dire,
De ſon fier aſcendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon ſervice & ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte ſur moi.

CATILINA.

J'y conſens ; faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, & je la ſacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre oſe penſer à s'élever ſur nous.
Mais ſouffrez qu'à Céſar votre intérêt me lie ;
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie :
Je ferai plus peut-être ; en un mot vous penſez
Que ſur nos intérêts mes yeux s'ouvrent aſſez.
(*à Céthégus.*)
Va, prépare en ſecret le départ d'Aurélie ;

Que des ſeuls Conjurés ſa maiſon ſoit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ſes pas :
Craignons de ſon amour les funeſtes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre,
Vers ces lieux retirés où Céſar va m'entendre.

SURA.

Enfin donc ſans Céſar vous n'entreprenez rien ?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'eſpère en vous plus que dans Céſar même.

CETHEGUS.

Je cours exécuter ta volonté ſuprême ;
Et ſous tes étendarts à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à ſavoir t'obéir.

SCENE III.

CATILINA, CESAR.

CATILINA.

Eh bien, Céſar, eh bien ! toi de qui la fortune
Dès le tems de Sylla me fut toujours commune,
Toi, dont j'ai préſagé les éclatans deſtins,
Toi, né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier eſclave
Du fameux plébéien qui t'irrite & te brave ?
Tu le hais, je le ſais, & ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend.
Et tu balancerais ? & ton ardent courage

Craindrait de nous aider à ſortir d'eſclavage ?
Des deſtins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et Céſar ſouffrirait qu'on les changeât ſans lui !
Quoi ! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?
Ta haine pour Caton s'eſt-elle diſſipée ?
N'es-tu pas indigné de ſervir les autels,
Quand Cicéron préſide au deſtin des mortels ?
Quand l'obſcur habitant des rives du Fibrêne
Siège au-deſſus de toi ſur la pourpre Romaine ?
Souffriras-tu long-tems tous ces Rois faſtueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de ſa gloire, énervé de molleſſe ;
Un Craſſus étonné de ſa propre richeſſe,
Dont l'opulence avide oſant nous inſulter,
Aſſervirait l'Etat, s'il daignait l'acheter ?
Ah ! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue :
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Diſputer, dévorer le ſang des Nations.
Le monde entier t'appelle, & tu reſtes paiſible !
Veux-tu laiſſer languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
Céſar eſt-il fidèle à ma tendre amitié ?

CESAR.

Oui, ſi dans le Sénat on te fait injuſtice,
Céſar te défendra, compte ſur mon ſervice :
Je ne peux te trahir, n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irréſolus ?
C'eſt à parler pour moi que tu peux te réduire ?

CESAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire ;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends, pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CESAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage,
La victoire m'appelle, & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en Souverain.

CESAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire :
Il est digne de toi ; mais pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment ?

CESAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec Césat on partage sans peine.

CESAR.

On ne partage point la grandeur ſouveraine;
Va, ne te flatte pas que jamais à ſon char
L'heureux Catilina puiſſe enchaîner Céſar.
Tu m'as vu ton ami, je le ſuis, je veux l'être;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en ſerait digne, & s'il l'oſe tenter,
Ce bras levé ſur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'eſtime l'audace, & dont je hais la rage;
Sylla nous a réduits à la captivité.
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité.
Il ſoumit l'Helleſpont, il fit trembler l'Euphrate;
Il ſubjugua l'Aſie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? quels Etats, quels fleuves, quelles mers,
Quels Rois par toi vaincus ont adoré nos fers?
Tu peux avec le tems être un jour un grand homme;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'aſſervir Rome:
Et mon nom, ma grandeur & mon autorité
N'ont point encor l'éclat & la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entrepriſe.
Je vois que tôt ou tard Rome ſera ſoumiſe.
J'ignore mon deſtin; mais ſi j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, ſi je puis, leur empire & leur gloire;
Je ſerai digne d'eux, & je veux que leurs fers
D'eux-mêmes reſpectés de lauriers ſoient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre eſt plus aiſé peut-être.

Qu'était

Qu'était donc ce Sylla, qui s'eſt fait notre maître ?
Il avait une armée, & j'en forme aujourd'hui ;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui ;
Il profita des tems, & moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot : il fut Roi. Veux-tu l'être ?
Veux-tu de Cicéron ſubir ici la loi,
Vivre ſon courtiſan, ou régner avec moi ?

CESAR.

Je ne veux ni l'un ni l'autre : il n'eſt pas tems de feindre,
J'eſtime Cicéron, ſans l'aimer ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, & je ne te crains pas.
Diviſe le Sénat, abaiſſe des ingrats,
Tu le peux, j'y conſens ; mais ſi ton ame aſpire
Juſqu'à m'oſer ſoumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur ſera fidèle à tes ſecrets deſſeins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

CATILINA, *ſeul.*

Ah ! qu'il ſerve, s'il l'oſe, au deſſein qui m'anime,
Et s'il n'en eſt l'appui, qu'il en ſoit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaiſſait bien.
Son génie en ſecret eſt l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCENE V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

CESAR s'eſt-il montré favorable ou contraire ?

CATILINA.

Sa ſtérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut, & nous ſervir, & nous venger de lui.
Nous avons des ſoutiens plus sûrs & plus fidelles.
Les voici ces Héros vengeurs de nos querelles.

SCENE VI.

CATILINA, les Conjurés.

CATILINA.

VENEZ, noble Piſon, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius,
Vous tous, braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable aſſemblage ;
Venez, vainqueurs des Rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous, mes vrais amis, mes égaux, mes ſoutiens.
Encor quelques momens ; un Dieu qui vous ſeconde,
Va mettre entre vos mains la maîtreſſe du monde.
De trente Nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.

Vos mains n'ont ſubjugué Tigrane & Mithridate,
Votre ſang n'a rougi les ondes de l'Euphrate
Que pour énorgueillir d'indignes Sénateurs,
De leurs propres appuis lâches perſécuteurs,
Grands par vos travaux ſeuls, & qui pour récompenſe
Vous permettaient de loin d'adorer leur puiſſance.
Le jour de la vengeance eſt arrivé pour vous.
Je ne propoſe point à votre fier courroux
Des travaux ſans périls & des meurtres ſans gloire :
Vous pourriez dédaigner une telle victoire.
A vos cœurs généreux je promets des combats ;
Je vois vos ennemis expirans ſous vos bras.
Entrez dans leurs palais ; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de ſe défendre ;
Mais ſurtout qu'un concert unanime & parfait
De nos vaſtes deſſeins aſſure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle, on doit ſaiſir Préneſte ;
Des Soldats de Sylla le redoutable reſte,
Par des chemins divers & des ſentiers obſcurs,
Du fond de la Toſcane avance vers ces murs.
Ils arrivent ; je ſors, & je marche à leur tête.
Au dehors, au dedans, Rome eſt votre conquête.
Je combats Pétréius, & je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du Capitole, un chemin glorieux.
C'eſt là que par les droits que vous donne la guerre,
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône ſouillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur ſang, & vengé par vos mains.
Curius & les ſiens doivent m'ouvrir les portes.
(*Il s'arrête un moment, puis il s'adreſſe à un Conjuré.*)

Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes ?
Leur joignez-vous surtout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-tems ?

LENTULUS.

Je dois les amener sitôt que la nuit sombre
Cachera sous son voile & leur marche & leur nombre :
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du Mont Célius êtes-vous assuré ?

STATILIUS.

Les Gardes sont séduits, on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au Mont Aventin que tout soit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce signal terrible allumez les flambeaux.
Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.
La première victime à mes yeux présentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron.
Immolez César même, oui César & Caton.
Eux morts, le Sénat tombe, & nous sert en silence.
Déjà notre fortune aveugle sa prudence ;
Dans ses murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
Nous disposons en paix l'appareil du trépas,
Surtout avant le temps ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les alarmes ;
Que Rome & Cicéron tombent du même fer ;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le destin de la terre ;
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,
C'est reprendre vos droits, & c'est vous ressaisir

De l'univers dompté qu'on oſait vous ravir.....

(*A Céthégus & à Lentulus-Sura.*)

Vous, de ces grands deſſeins les auteurs magnanimes;
Venez dans le Sénat, venez voir vos victimes.
De ce Conſul encor nous entendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du ſang des tyrans ſera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer & par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périſſe le Sénat!

MARTIAN.

Périſſe l'infidelle
Qui pourra différer de venger ta querelle!
Si quelqu'un ſe repent, qu'il tombe ſous nos coups!

CATILINA.

Allez, & cette nuit Rome entière eſt à vous.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

Tout eſt-il prêt? enfin l'armée avance-t-elle?

MARTIAN.

Oui, Seigneur, Mallius à ſes ſermens fidèle,
Vient entourer ces murs aux flammes deſtinés.
Au dehors, au dedans les ordres ſont donnés.
Les Conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Preſcrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Sitôt que du Sénat vous me verrez ſortir,
Commencez à l'inſtant nos ſanglans ſacrifices;
Que du ſang des proſcrits les fatales prémices
Conſacrent ſous vous mains ce redoutable jour.
Obſervez, Martian, vers cet obſcur détour,
Si d'un Conſul trompé les ardens émiſſaires
Oſeraient épier nos terribles myſtères.

CETHEGUS.

Peut-être avant le tems faudrait-il l'attaquer

Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer;
Je vois qu'il prévient tout, & que Rome alarmée.....

CATILINA.

Prévient-il Mallius? prévient-il mon armée?
Connaît-il mes projets? ſait-il, dans ſon effroi,
Que Mallius n'agit, n'eſt armé que pour moi?
Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
Sur un vain brigandage, & non ſur la victoire?
Va, mes deſſeins ſont grands autant que meſurés;
Les Soldats de Sylla ſont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obſcurs & de vils téméraires,
D'un complot mal tiſſu forment les nœuds vulgaires;
Un ſeul reſſort qui manque à leurs pièges tendus,
Détruit l'ouvrage entier, & l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choiſis, & tels que nous le ſommes,
Ces deſſeins ſi profonds, ces crimes des grands hommes,
Cette élite indomptable, & ce ſuperbe choix
Des deſcendans de Mars & des vainqueurs des Rois,
Tous ces reſſorts ſecrets, dont la force aſſurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embraſe au même inſtant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore & le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre:
Voilá notre deſtin, dis-moi s'il eſt à craindre.

CETHEGUS.

Sous le nom de Céſar Préneſte eſt-elle à nous?

CATILINA.

C'eſt là mon premier pas; c'eſt un des plus grands coups
Qu'au Sénat incertain je porte en aſſurance.
Tandis que Nonnius tombe ſous ma puiſſance,

Tandis qu'il eſt perdu, je fais ſemer le bruit
Que tout ce grand complot par lui-même eſt conduit.
La moitié du Sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclairciſſe,
Avant que ce Sénat, ſi lent dans ſes débats,
Ait démêlé le piège où j'ai conduit ſes pas,
Mon armée eſt dans Rome, & la terre aſſervie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un ſi grand intérêt.

SCENE II.

AURELIE, CATILINA, CETHEGUS, &c.

AURELIE (*une lettre à la main.*)

LIS ton ſort & le mien, ton crime & ton arrêt.
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire!
Eh bien, je reconnais le ſeing de votre père.

AURELIE.

Lis....

CATILINA *lit la lettre.*

« La mort trop long-tems a reſpecté mes jours ;
» Une fille que j'aime en termine le cours.
» Je ſuis trop bien puni dans ma triſte vieilleſſe,
» De cet hymen affreux qu'a permis ma faibleſſe.
» Je ſais de votre époux les complots odieux.
» Céſar qui nous trahit veut enlever Préneſte.

» Vous avez partagé leur trahiſon funeſte.
» Repentez-vous, ingrate, ou périſſez comme eux.....
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des ſecrets qu'un Conſul ignore encor peut-être?

CETHEGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA, (*à Céthégus.*)

Il pourra nous ſervir.

(*à Aurélie.*)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, & c'eſt pour ma défenſe.
Vous, dans ce jour de ſang, marqué pour ma puiſſance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux?
Pour la dernière fois, dois-je compter ſur vous?

AURELIE.

Tu m'avais ordonné le ſilence & la fuite;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite;
Eh bien, que prétends-tu?

CATILINA.

Partez au même inſtant;
Envoyez au Conſul ce billet important.
J'ai mes raiſons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que Céſar eſt à craindre, & plus que moi peut-être:
Je n'y ſuis point nommé; Céſar eſt accuſé,
C'eſt ce que j'attendais; tout le reſte eſt aiſé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés,
Que quand j'en ſerai maître, & quand vous régnerez.
Notre hymen eſt ſecret, je veux qu'on le publie

Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie.
Je veux que votre père, humble dans ſon courroux,
Soit le premier ſujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, & laiſſez-vous conduire;
Laiſſez-moi mes dangers, ils doivent me ſuffire;
Et ce n'eſt pas à vous de partager mes ſoins.
Vainqueur & couronné, cette nuit je vous joins.

AURELIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis je vais punir la rage.
Tout eſt prêt, on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi;
Commence par ce meurtre, il eſt digne de toi:
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périſſe,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre eſprit raffermi....

CETHEGUS.

Ne déſeſpérez point un époux, un ami.
Tout vous eſt confié, la carrière eſt ouverte;
Et reculer d'un pas, c'eſt courir à ſa perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine au moment où mon cœur
Reçut de vos conſeils le poiſon ſéducteur,
Quand j'acceptai ſa main, quand je fus abuſée,
Attachée à ſon ſort, victime mépriſée;
Vous penſez que mes yeux timides, conſternés,
Reſpecteront toujours vos complots forcenés!

Malgré moi ſous vos pas vous m'avez ſu conduire,
J'aimais; il fut aiſé, cruels, de me ſéduire!
Et c'eſt un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu ſervir.
Dans mon aveuglement, que ma raiſon déplore;
Ce reſte de raiſon m'éclaire au moins encore.
Il fait rougir mon front de l'abus déteſté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, & je ne veux plus l'être;
Je ne veux point ſervir les attentats d'un maître;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe, & traîne dans Rome embraſée & fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouſe expirante.
Fais périr avec moi l'enfant infortuné
Que les Dieux en courroux à mes vœux ont donné
Et couvert de ſon ſang, libre dans ta furie,
Barbare, aſſouvis-toi du ſang de ta patrie.

CATILINA.

C'eſt donc là ce grand cœur, & qui me fut ſoumis?
Ainſi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainſi dans la plus juſte & la plus noble guerre,
Qui jamais décida du deſtin de la terre,
Quand je brave un Conſul, & Pompée & Caton,
Mes plus grands ennemis ſeront dans ma maiſon?
Les préjugés Romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouſe ſi chère?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi?

AURELIE.

Je menace le crime..... & je tremble pour toi.

Dans mes emportemens vois encor ma tendreſſe :
Frémis d'en abuſer, c'eſt ma ſeule faibleſſe.
Crains.....

CATILINA.

Cet indigne mot n'eſt pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur :
C'eſt aſſez m'offenſer. Ecoutez, je vous aime ;
Mais ne préſumez pas que m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes deſſeins, & l'Empire avec eux.
Vous n'avez pas oſé regarder la couronne ;
Jugez de mon amour, puiſque je vous pardonne ;
Mais fachez.....

AURELIE.

La couronne où tendent tes deſſeins,
Cet objet du mépris du reſte des Romains,
Va', je l'arracherais ſur mon front affermie,
Comme un ſigne inſultant d'horreur & d'infamie.
Quoi, tu m'aimes aſſez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oſer outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes ?
Et moi, je t'aime aſſez pour arrêter tes crimes.
Et je cours,...

SCENE

SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, AURELIE, &c.

SURA.

C'EN eſt fait, & nous ſommes perdus ;
Nos amis ſont trahis, nos projets confondus.
Préneſte entre nos mains n'a point été remiſe ;
Nonnius vient dans Rome, il ſait notre entrepriſe.
Un de nos confidens dans Préneſte arrêté,
A ſubi les tourmens, & n'a pas réſiſté.
Nous avons trop tardé, rien ne peut nous défendre.
Nonnius au Sénat vient accuſer ſon gendre.
Il va chez Cicéron, qui n'eſt que trop inſtruit.

AURELIE.

Eh bien, de tes forfaits tu vois quel eſt le fruit.
Voilà ces grands deſſeins où j'aurais dû ſouſcrire,
Ces deſtins de Sylla, ce trône, cet empire !
Es-tu déſabuſé ? tes yeux ſont-ils ouverts ?

CATILINA (*après un moment de ſilence.*)

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais.... me trahiriez-vous ?

AURELIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais ſervir Rome, en la vengeant d'un traître :
Nos Dieux m'en avoûraient. Je ferai plus ; je veux
Te rendre à ton pays, & vous ſauver tous deux.

Ce cœur n'a pas toujours la faibleſſe en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger;
Ce danger eſt venu, je vais le partager.
Je vais trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il ſauve la tienne.
Il m'aime, il eſt facile, il craindra devant moi
D'armer le déſeſpoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce Conſul qui te craint, ce Sénat où l'on t'aime,
Où Céſar te ſoutient, où ton nom eſt puiſſant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aiſément à ceux qui ſont à craindre.
Repens-toi ſeulement; mais repens-toi ſans feindre:
Il n'eſt que ce parti quand on eſt découvert.
Il bleſſe ta fierté, mais tout autre te perd;
Et je te donne au moins, quoi qu'on puiſſe entreprendre,
Le tems de quitter Rome, ou d'oſer t'y défendre.
Plus de reproche ici ſur tes complots pervers;
Coupable, je t'aimais; malheureux, je te ſers:
Je mourrai pour ſauver & tes jours & ta gloire.
Adieu. Catilina doit apprendre à me croire:
Je l'avais mérité.

CATILINA (*l'arrêtant.*)

Que faire? & quel danger?
Ecoutez.....le ſort change, il me force à changer.....
Je me rends..... je vous cède..... il faut vous ſatisfaire.....
Mais... ſongez qu'un époux eſt pour vous plus qu'un père,
Et que dans le péril dont nous ſommes preſſés,
Si je prends un parti, c'eſt vous qui m'y forcez.

AURELIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te ſers, c'eſt aſſez. Fille, épouſe & Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les ſuis; & le tien
Eſt d'égaler un cœur auſſi pur que le mien.

SCENE IV.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis, LENTULUS-SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre?
Eſclave d'une femme, & d'un ſeul mot troublé,
Ce grand cœur s'eſt rendu ſitôt qu'elle a parlé.

CETHEGUS.

Non, tu ne peux changer, ton génie invincible,
Animé par l'obſtacle, en ſera plus terrible.
Sans reſſource à Préneſte, accuſés au Sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'Etat;
Nous le ferions trembler même dans les ſupplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illuſtres complices,
Un parti trop puiſſant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le ſignal on peut nous arrêter.
C'eſt lorſque dans la nuit le Sénat ſe ſépare,
Que le parti s'aſſemble, & que tout ſe déclare.
Que faire?

CETHEGUS (*à Catilina.*)

Tu te tais, & tu frémis d'effroi ?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon ſort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie, & dans ce jour funeſte,
Vendre cher notre vie, eſt tout ce qui nous reſte.

CATILINA.

Je compte les momens, & j'obſerve les lieux.
Aurélie en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grâce,
Suſpendra pour un tems ſa courſe & ſa menace.
Cicéron que j'alarme eſt ailleurs arrêté :
C'en eſt aſſez, amis, tout eſt en ſureté.
Qu'on tranſporte ſoudain les armes néceſſaires ;
Armez tout, affranchis, eſclaves & ſicaires ;
Débarraſſez l'amas de ces lieux ſouterrains,
Et qu'il en reſte encore aſſez pour mes deſſeins.
Vous, fidèle affranchi, brave & prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Obſervez Aurélie, obſervez Nonnius :
Allez, & dans l'inſtant qu'ils ne ſe verront plus,
Abordez-le en ſecret de la part de ſa fille ;
Peignez-lui ſon danger, celui de ſa famille ;
Attirez-le en parlant vers ce détour obſcur
Qui conduit au chemin de Tibur & d'Anxûr :
Là ſaiſiſſant tous deux le moment favorable,
Vous...., Ciel ! que vois-je ?

SCENE V.

CICERON, *les précédens.*

CICERON.

ARRÊTE, audacieux coupable,
Où portes-tu tes pas? Vous, Céthégus, parlez.....
Sénateurs, affranchis, qui vous a raſſemblés?

CATILINA.

Bientôt dans le Sénat nous pourrons te l'apprendre.

CETHEGUS.

De ta pourſuite vaine on ſaura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons ſi toujours prompt à nous outfager,
Le fils de Tullius nous oſe interroger.

CICERON.

J'oſe au moins demander qui ſont ces téméraires;
Sont-ils, ainſi que vous, des Romains conſulaires,
Que la loi de l'Etat me force à reſpecter,
Et que le Sénat ſeul ait le droit d'arrêter?
Qu'on les charge de fers, allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'eſt donc toi qui détruis la liberté Romaine?
Arrêter des Romains ſur tes lâches ſoupçons?

CICERON.

Ils ſont de ton conſeil, & voilà mes raiſons.
Vous-même, frémiſſez, Licteurs, qu'on m'obéiſſe.
(*On emmène Septime & Martian.*)

CATILINA.

Implacable ennemi, pourſuis ton injuſtice ;
Abuſe de ta place, & profite du tems.
Il faudra rendre compte, & c'eſt où je t'attends.

CICERON.

Qu'on faſſe à l'inſtant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainſi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius, il ſait tous tes deſſeins.
J'ai mis Rome en défenſe, & Préneſte en mes mains :
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir ;
Je parle de ſupplice, & veux t'en avertir.
Avec les aſſaſſins ſur qui tu te repoſes,
Viens t'aſſeoir au Sénat, & ſuis-moi, ſi tu l'oſes.

SCENE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

CETHEGUS.

Faut-il donc ſuccomber ſous les puiſſans efforts
D'un bras habile & prompt, qui rompt tous nos reſſorts ?
Faut-il qu'à Cicéron le ſort nous ſacrifie ?

CATILINA.

Juſqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'eſt un homme alarmé que ſon trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, & qui n'eſt pas inſtruit ;
Nos amis arrêtés vont accroître ſes peines ;

Ils ſauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal Céſar eſt accuſé.
Le Sénat en tumulte eſt déjà diviſé.
Manlius & l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu ; marchez, & je ſuis maître.

SURA.

Nonnius du Conſul éclaircit les ſoupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas ; c'eſt moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je, au Sénat, parlez en aſſurance,
Et laiſſez-moi le ſoin de remplir ma vengeance.
Allons..... Où vais-je ?

CETHEGUS.

Eh bien ?

CATILINA.

— Aurélie ! ah, grands Dieux !
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux ?
Ecartez-la ſurtout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous ſervir, je tremblerai peut-être.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre doit repréſenter le lieu préparé pour le Sénat. Cette ſalle laiſſe voir une partie de la galerie qui conduit du Palais d'*Aurélie *au Temple de* Tellus. *Un double rang de ſièges forme un cercle dans cette ſalle ; le ſiège de* Cicéron *plus élevé eſt au milieu.*

CETHEGUS, LENTULUS-SURA,
(*retirés vers le devant.*)

Tous ces pères de Rome au Sénat appelés,
Incertains de leur ſort, & de ſoupçons troublés,
Ces Monarques tremblans tardent bien à paraître.

CETHEGUS.

L'Oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuiſſans travaux ſans relâche occupé,
Interroge Septime, & par ſes ſoins trompé,
Il a retardé tout par ſes fauſſes alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déjà nous euſſions pris les armes !
Je crains, je l'avoûrai, cet eſprit du Sénat,
Ces préjugés ſacrés de l'amour de l'Etat,
Cet antique reſpect, & cette idolâtrie,

Que réveille en tout tems le nom de la patrie.

CETHEGUS.

La patrie eſt un nom ſans force & ſans effet ;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatiſme uſé des ſiècles héroïques
Se conſerve, il eſt vrai, dans des ames ſtoïques;
Le reſte eſt ſans vigueur, ou fait des vœux pour nous;
Cicéron reſpecté n'a fait que des jaloux;
Caton eſt ſans crédit; Céſar nous favoriſe.
Défendons-nous ici, Rome ſera ſoumiſe.

SURA.

Mais ſi Catilina, par ſa femme ſéduit,
De tant de nobles ſoins nous raviſſait le fruit!
Tout homme a ſa faibleſſe, & cette ame hardie
Reconnaît en ſecret l'aſcendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la reſpecte; il pourra lui céder.

CETHEGUS.

Sois sûr qu'à ſon amour il ſaura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir; tu ſais ce qu'il en coûte
Quand de tels intérêts.....

CETHEGUS (*en le tirant à part.*)

Caton approche, écoute.

(*Lentulus & Céthégus s'aſſeient à un bout de la ſalle.*)

SCENE II.

CATON *entre au Sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CESAR, CATULLUS, MARCELLUS, &c.

CATON (*en regardant les deux conjurés.*)

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidens
S'occupent en ſecret de ſoins trop importans.
Le crime eſt ſur leur front qu'irrite ma préſence.
Déjà la trahiſon marche avec arrogance.
Le Sénat qui la voit cherche à diſſimuler.
Le démon de Sylla ſemble nous aveugler.
L'ame de ce tyran dans le Sénat reſpire.

CETHEGUS.

Je vous entends aſſez, Caton, qu'oſez-vous dire ?

CATON (*en s'aſſeyant, tandis que les autres prennent place.*)

Que les Dieux du Sénat, les Dieux de Scipion,
Qui contre toi peut-être ont inſpiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres,
Qu'ils ont à des tyrans aſſervi nos ancêtres,
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtreſſe du monde & le ſort des humains.
J'oſe encor ajouter que ſon puiſſant génie,
Qui n'a pu qu'une fois ſouffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus & dans Catilina
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CESAR.

Caton, que faites-vous? Et quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.

(*César s'assied.*)

CATON *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CESAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, & je la vois trahie.
O ciel! pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée en ces périls soit encor arrêté?

CESAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CESAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCENE III.

CICERON *arrivant avec précipitation, tous les Sénateurs se lèvent.*

Ah! dans quels vains débats perdez-vous ces instans?
Quand Rome à son secours appelle ses enfans,

Qu'elle vous tend les bras, & que ſes ſept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres & de ruines,
Qu'on a déjà donné le ſignal des fureurs,
Qu'on a déjà verſé le ſang des Sénateurs ?

LUCULLUS.

O ciel !

CATON.

Que dites-vous ?

CICERON *debout.*

J'avais d'un pas rapide
Guidé des Chevaliers la cohorte intrépide,
Aſſuré des ſecours aux poſtes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême
Aux yeux de Céthégus j'avais ſurpris moi-même.
Nonnius, mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces tems malheureux,
Pour ſauver Rome & vous, arrive de Préneſte.
Il vénait m'éclairer dans ce trouble funeſte,
M'apprendre juſqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorſque de notre ſang deux monſtres altérés,
A coups précipités, frappent ce cœur fidèle ;
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle ;
Il tombe mort. On court, on vole, on les pourſuit ;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le Peuple qui ſe preſſe, & qui ſe précipite,
Leurs complices enfin favoriſent leur fuite.
J'ai ſaiſi l'un des deux, qui le fer à la main,
Egaré, furieux, ſe frayait un chemin.
Je l'ai mis dans les fers, & j'ai ſu que ce traître

Avait

Avait Catilina pour complice & pour maître.

(*Cicéron s'assied avec le Sénat.*)

SCENE IV.

CATILINA *debout entre* CATON *&* CÉSAR.
(CETHEGUS *est auprès de César, le Sénat assis.*)

Oui, Sénat, j'ai tout fait, & vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICERON.

Toi, fourbe, toi, barbare ?

CATON.

Oses-tu te vanter ?...

CESAR.

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CETHEGUS.

Parle, Catilina, parle, & force au silence,
De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICERON.

Romains, où sommes-nous ?

CATILINA.

Dans les tems du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrasement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla, séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition.

J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le Sénat diviſé, Rome dans l'épouvante,
Le déſordre en tous lieux, & ſurtout Cicéron
Semant ici la crainte, ainſi que le ſoupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome eſt affligée ;
Il vous parle pour elle, & moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui
Que Rome & le Sénat me ſont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame inviſible,
L'eſprit qui gouvernait ce grand corps ſi terrible,
Ce corps de conjurés, qui des Monts Apennins
S'étend juſqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.
Je l'ai ſu, j'ai ſauvé l'Etat, Rome & vous-mêmes.
Ainſi par un Soldat fut puni Spurius ;
Ainſi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'oſera punir d'un ſi juſte homicide ?
Qui de vous peut encor m'accuſer ?

CICERON.

Moi, perfide,
Moi, qu'un Catilina ſe vante de ſauver,
Moi qui connais ton crime, & qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent ſe faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre ;
Sur un père de Rome il a porté ſes coups ;
Et vous ſouffrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous ?
Vous ſouffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime ?
Qu'il faſſe inſolemment des vertus de ſon crime ?

CATILINA.

Et vous ſouffrez, Romains, que mon accuſateur

Des meilleurs citoyens ſoit le perſécuteur ?
Apprenez des ſecrets que le Conſul ignore,
Et profitez-en tous, s'il en eſt tems encore.
Sachez qu'en ſon palais, & preque ſous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances & d'épées,
Que dans des flots de ſang Rome doit voir trempées.
Si Rome exiſte encor, amis, ſi vous vivez,
C'eſt moi, c'eſt mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon ſervice approuvez mes alarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on ſaiſiſſe ces armes.

CICERON *aux Licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, & qu'à nos yeux
On amène ſa fille en ces auguſtes lieux.
Tu trembles à ce nom ?

CATILINA.

Moi, trembler ? je mépriſe
Cette reſſource indigne où ta haine s'épuiſe.
Sénat, le péril croît quand vous délibérez.
Eh bien, ſur ma conduite êtes-vous éclairés ?

CICERON.

Oui, je le ſuis, Romains, je le ſuis ſur ſon crime.
Qui de vous peut penſer qu'un vieillard magnanime
Ait formé de ſi loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits & des aſſaſſinats ?
Dans ta propre maiſon ta rage induſtrieuſe
Craignait de mes regards la lumière odieuſe.
De Nonnius trompé tu choiſis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu ſéduit ſa malheureuſe fille.

Ah, cruel, ce n'eſt pas la première famille,
Où tu portas le trouble, & le crime, & la mort.
Tu traites Rome ainſi : c'eſt donc là notre ſort !
Et tout couvert d'un ſang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudiſſe, & qu'on te récompenſe.
Artiſan de la guerre, affreux conſpirateur,
Meurtrier d'un vieillard, & calomniateur,
Voilà tout ton ſervice, & tes droits, & tes titres.
O vous des Nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, ſans force & ſans ſecours,
Qu'un tyran forcené diſpoſe de vos jours ?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices ?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ſes complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'ayez qu'un moment ; jugez entre elle & lui.

CESAR.

Un jugement trop prompt eſt ſouvent ſans juſtice.
C'eſt la cauſe de Rome, il faut qu'on l'éclairciſſe.
Aux droits de nos égaux eſt-ce à nous d'attenter ?
Toujours dans ſes pareils il faut ſe reſpecter.
Trop de ſévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi, Rome eſt d'un côté, de l'autre un aſſaſſin,
C'eſt Cicéron qui parle, & l'on eſt incertain ?

CESAR.

Il nous faut une preuve, on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et ſi de Nonnius le crime eſt avéré,
Catilina nous ſert, & doit être honoré.

(*A Catilina.*)

Tu me connais, en tout je te tiendrai parole.

CICERON.

O Rome ! ô ma patrie ! ô Dieu du Capitole !
Ainſi d'un ſcélérat un héros eſt l'appui !
Agiſſez-vous pour vous, en nous parlant pour lui ?
Céſar, vous m'entendez, & Rome trop à plaindre
N'aura donc déſormais que ſes enfans à craindre ?

CLODIUS.

Rome eſt en ſureté, Céſar eſt citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le ſien ?

CICERON.

Clodius, achevez : que votre main ſeconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en eſt trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardens & citoyens glacés.
Catilina l'emporte, & ſa tranquille rage
Sans crainte & ſans danger médite le carnage.
Au rang des Sénateurs il eſt encor admis ;
Il proſcrit le Sénat, & s'y fait des amis ;
Il dévore des yeux le fruit de tous ſes crimes :
Il vous voit, vous menace, & marque ſes victimes :
Et lorſque je m'oppoſe à tant d'énormités,
Céſar parle de droits & de formalités ;
Clodius à mes yeux de ſon parti ſe range ;
Aucun ne veut ſouffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître eſt mort aſſaſſiné.
N'avons-nous pas ſur lui le droit qu'il s'eſt donné ?
Le devoir le plus ſaint, la loi la plus chérie,
Eſt d'oublier la loi pour ſauver la patrie,
Mais vous n'en avez plus.

SCENE V.

Le Sénat, AURELIE.

O vous, ſacrés vengeurs,
Demi-Dieux ſur la terre, & mes ſeuls protecteurs :
Conſul, auguſte appui, qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance,
J'ai retiré ce fer enfoncé dans ſon flanc,
(*En voulant ſe jeter aux pieds de Cicéron, qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arroſés de ſon ſang.
Secourez-moi, vengez ce ſang qui fume encore,
Sur l'infame aſſaſſin que ma douleur ignore.

CICERON (*en montrant Catilina.*)

Le voici.

AURELIE.

Dieux!

CICERON.

C'eſt lui, lui qui l'aſſaſſina,
Qui s'en oſe vanter.

AURELIE.

O ciel, Catilina!
L'ai-je bien entendu? Quoi, monſtre ſanguinaire!
Quoi, c'eſt toi, c'eſt ta main qui maſſacra mon père!
(*Des Licteurs la ſoutiennent.*)

CATILINA *ſe tournant vers Céthégus, & ſe jetant éperdu entre ſes bras.*

Quel ſpectacle, grands Dieux! Je ſuis trop bien puni.

CETHEGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a ſaiſi ?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance ;
Mais ſi tu ſervis Rome, attends ta récompenſe.

CATILINA *ſe tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il eſt vrai..... qu'un horrible devoir.....
M'a forcé..... Reſpectez mon cœur, mon déſeſpoir.....
Songez qu'un nœud plus ſaint & plus inviolable.....

SCENE VI.

Le Sénat, AURELIE, le Chef des Licteurs,

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, on a ſaiſi ce dépôt formidable.

CICERON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui ſont arrêtés
N'accuſent que lui ſeul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage & de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir ſa vie !
Le cruel dont la main porta ſur lui les coups.....

CICERON.

Achevez.

AURELIE.

Juſtes Dieux, où me réduiſez-vous ?

CICERON.

Parlez: la vérité dans ce jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître !
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés !
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURELIE.

Ah ! je vous ai trahis ; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURELIE.

Va, monstre impitoyable ;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux ! j'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, & j'ai tû les complices ;
Je demandais vengeance, il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome, & vous, & l'univers.
Ma faiblesse a tout fait, & c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'a conduite à travers tant d'abymes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour !
Ce jour où malgré moi secondant ta furie,
Fidèle à mes sermens, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le pressant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire !

(*Tandis qu'Aurélie parle au bout du Théâtre, Cicéron est assis plongé dans la douleur.*)

Murs sacrés, Dieux vengeurs, Sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,

Voilà votre ennemi..... Perfide, imite-moi.

(*Elle ſe frappe.*)

CATILINA.

Où ſuis-je ? malheureux !

CATON.

O jour épouvantable !

CICERON *ſe levant.*

Jour trop digne en effet d'un ſiècle ſi coupable !

AURELIE.

Je devais..... un billet remis entre vos mains.....
Conſul..... de tous côtés je vois vos aſſaſſins.....
Je me meurs.....

(*On emmène Aurélie.*)

CICERON.

S'il ſe peut, qu'on la ſecoure, Aufide ;
Qu'on cherche cet écrit. En eſt-ce aſſez, perfide ?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas,
Pour venger tant de ſang & tant d'aſſaſſinats ?
Il vous impoſe encor. Vous laiſſez impunie
La mort de Nonnius, & celle d'Aurélie ?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait ; c'eſt ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié :
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuſe à mes deſtins fatale,
M'entraîna dans l'abyme où tu me vois plongé.
Tu cauſas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, & Rome qui l'adore ;
J'ai voulu ta ruine, & je la veux encore.
Je vengerai ſur toi tout ce que j'ai perdu :

Ton ſang paîra ce ſang à tes yeux répandu.
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un eſclave échappé qui fait punir ſon maître.
Que tes membres ſanglans dans ta tribune épars,
Des inconſtans Romains repaiſſent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laiſſent pour préſage;
C'eſt le ſort qui t'attend, & qui va s'accomplir;
C'eſt l'eſpoir qui me reſte, & je cours le remplir.

CICERON.

Qu'on ſaiſiſſe ce traître.

CETHEGUS.

En as-tu la puiſſance?

SURA.

Oſes-tu prononcer, quand le Sénat balance?

CATILINA.

La guerre eſt déclarée; amis, ſuivez mes pas.
C'en eſt fait; le ſignal vous appelle aux combats.
Vous, Sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choiſiſſez à loiſir le parti qu'il faut prendre.

(*Il ſort avec quelques Sénateurs de ſon parti.*)

CICERON.

Eh bien, choiſiſſez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains, ô majeſté flétrie!
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie!
Lucullus, Muréna, Céſar même, écoutez:
Rome demande un Chef en ces calamités;
Gardons l'égalité pour des tems plus tranquilles:
Les Gaulois ſont dans Rome, il vous faut des Camilles;

Il faut un Dictateur, un vengeur, un appui :
Qu'on nomme le plus digne, & je marche ſous lui.

SCENE VII.

LE SENAT, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, en ſecourant la mourante Aurélie,
Que nos ſoins vainement rappelaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par ſon père adreſſé.

CICERON, *liſant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'Etat eſt menacé !
» Céſar qui nous trahit veut enlever Préneſte. »
Vous, Céſar, vous trempiez dans ce complot funeſte !
Liſez, mettez le comble à des malheurs ſi grands.
Céſar, étiez-vous fait pour ſervir des tyrans ?

CESAR.

J'ai lu, je ſuis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, & voilà ma réponſe.

(*Il ſort.*)

CATON.

Sa réponſe eſt douteuſe, il eſt trop leur appui.

CICERON.

Marchons, ſervons l'Etat, contre eux & contre lui.
(*A une partie des Sénateurs.*)
Vous, ſi les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome ſanglante,
Ont réveillé dans vous l'eſprit de vos aïeux,

Courez au Capitole, & défendez vos Dieux :
Du fier Catilina ſoutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches
D'avoir pu balancer entre ce monſtre & moi.
(*à d'autres Sénateurs.*)
Vous, Sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres ;
Amis de la vertu, ſéparez-vous des traîtres.
(*Les Sénateurs ſe ſéparent de Céthégus & de Lentulus-Sura.*)
Point d'eſprit de parti, de ſentimens jaloux :
C'eſt par-là que jadis Sylla régna ſur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embraſement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage & mon bras,
Et ſauvez les Romains, duſſent-ils être ingrats.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CATON, & une partie des Sénateurs *debout en habit de guerre.*

CLODIUS, *à Caton.*

Quoi! lorſque défendant cette enceinte ſacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand partout le Sénat s'expoſant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné ſe ranger,
Cet altier plébéien nous outrage & nous brave,
Il ſert un peuple libre, & le traite en eſclave!
Un pouvoir paſſager eſt à peine en ſes mains,
Il oſe en abuſer, & contre des Romains!
Contre ceux dont le ſang a coulé dans la guerre!
Les cachots ſont remplis de vainqueurs de la terre;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du ſort
Condamne inſolemment ſes maîtres à la mort.
Catilina pour nous ſerait moins tyrannique:
On ne le verrait point flétrir la République.
Je partage avec vous les malheurs de l'Etat;
Mais je ne peux ſouffrir la honte du Sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'eſt que dans vos murmures.

Allez de vos amis déplorer les injures ;
Mais ſachez que le ſang de nos Patriciens,
Ce ſang des Céthégus & des Cornéliens,
Ce ſang ſi précieux, quand il devient coupable,
Devient le plus abject & le plus condamnable.
Regrettez, reſpectez ceux qui nous ont trahis ;
On les mène à la mort, & c'eſt par mon avis.
Celui qui vous ſauva les condamne au ſupplice.
De quoi vous plaignez-vous ? eſt-ce de ſa juſtice ?
Eſt-ce elle qui produit cet indigne courroux ?
En craignez-vous la ſuite, & la méritez-vous ?
Quand vous devez la vie aux ſoins de ce grand homme,
Vous oſez l'accuſer d'avoir trop fait pour Rome !
Murmurez, mais tremblez ; la mort eſt ſur vos pas.
Il n'eſt pas encor tems de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaiſſance,
Et c'eſt le tems du moins d'avoir de la prudence.
Catilina paraît juſqu'aux pieds du rempart ;
On ne ſait point encor quel parti prend Céſar,
S'il veut ou conſerver ou perdre la patrie.
Cicéron agit ſeul, & ſeul ſe ſacrifie ;
Et vous conſidérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous ſert vous a trop bien ſervis.

CLODIUS.

Caton plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Reſpectez le Sénat, ne lui reprochez rien.
Vous parlez en Cenſeur, il nous faut un ſoutien.
Quand la guerre s'allume, & quand Rome eſt en cendre,
Les édits d'un Conſul pourront-ils nous défendre ?

N'a-t-il contre une armée & des conſpirateurs
Que l'orgueil des faiſceaux & les mains des Licteurs ?
Vous parlez de dangers ! Penſez-vous nous inſtruire
Que ce Peuple inſenſé s'obſtine à ſe détruire ?
Vous redoutez Céſar ! Et qui n'eſt informé
Combien Catilina de Céſar fut aimé ?
Dans le péril preſſant, qui croît & nous obsède,
Vous montrez tous nos maux : montrez-vous le remède ?

CATON.

Oui, j'oſe conſeiller, eſprit fier & jaloux,
Que l'on veille à la fois ſur Céſar & ſur vous.
Je conſeillerais plus ; mais voici votre père.

SCENE II.

CICERON, CATON, une partie des Sénateurs.

CATON (*à Cicéron.*)

VIENS, tu vois des ingrats. Mais Rome te défere
Les noms, les ſacrés noms de père & de vengeur,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICERON.

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire ;
Des travaux des humains c'eſt le digne ſalaire.
Sénat, en vous ſervant il la faut acheter :
Qui n'oſe la vouloir, n'oſe la mériter.
Si j'applique à vos maux une main ſalutaire,
Ce que j'ai fait eſt peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le ſang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,

Gladiateurs, Soldats, Chevaliers, Plébéiens,
Etalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une Ville en cendre & d'un champ de carnage,
La flamme en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.
Céthégus & Sura s'avançaient à leur tête.
Ma main les a saisis, leur juste mort est prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux :
Il faut fendre par-tout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte ;
Et là, sur des amas de mourans & de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraie un passage, il vole à son armée.
J'ai peine à rassurer Rome entière alarmée.
Antoine qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris sous Sylla,
Antoine que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affaiblie ;
Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ces momens les soins de son grand cœur :
Pétréius étonné vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au dehors, embrasée au dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers momens.

CRASSUS.

Que fait César ?

CICERON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable ;

Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le ſien.
Il n'eſt pas criminel, il n'eſt pas citoyen.
Je l'ai vu diſſiper les plus hardis rebelles :
Mais bientôt ménageant des Romains infidelles,
Il s'efforçait de plaire aux eſprits égarés,
Au Peuple, aux Soldats, & même aux conjurés.
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laiſſait briller une ſecrète joie :
Sa voix, d'un Peuple entier ſollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le ſervir un jour.
D'un trop coupable ſang ſa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encore, & veux le publier,
De Céſar en tout tems il faut ſe défier.

SCENE III & dernière.

Le Sénat, CESAR.

CESAR.

Eh bien, dans ce Sénat, trop prêt à ſe détruire,
La vertu de Caton cherche encor à me nuire.
De quoi m'accuſe-t-il ?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorſqu'on le ſoupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CESAR.

Un tel ſang n'eſt pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce Peuple de coupables,
Que ſont-ils à vos yeux?

CESAR.

Des mortels mépriſables.
A ma voix, à mes coups, ils n'ont pu réſiſter.
Qui ſe ſoumet à moi n'a rien à redouter.
C'eſt maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des Soldats de Sylla l'élite redoutable
Eſt ſous un Chef habile, & qui ſait ſe venger.
Voici le vrai moment où Rome eſt en danger.
Pétréius eſt bleſſé, Catilina s'avance:
Le Soldat ſous les murs eſt à peine en défenſe.
Les Guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, Conſul? & quels ſont vos deſſeins?

CICERON.

Les voici: que le ciel m'entende & les couronne!
Vous avez mérité que Rome vous ſoupçonne.
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur ſoit vengé.
Au ſalut des Romains je vous crois néceſſaire;
Je vous connais: je ſais ce que vous pouvez faire,
Je ſais quels intérêts vous peuvent éblouir:
Céſar veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous, je vous dois mon eſtime.
Partez, juſtifiez l'honneur que je vous fais.

Le monde entier ſur vous a les yeux déſormais.
Secondez Pétréius, & délivrez l'empire :
Méritez que Caton vous aime & vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des Guerriers, il faut un Général :
Vous l'êtes, c'eſt ſur vous que mon eſpoir ſe fonde.
Céſar, entre vos mains je mets le ſort du monde.

CESAR, *en l'embraſſant.*

Cicéron à Céſar a dû ſe confier :
Je vais mourir, Seigneur, ou vous juſtifier. (*Il ſort.*)

CATON.

De ſon ambition vous allumez les flammes !

CICERON.

Va, c'eſt ainſi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaîne à l'Etat, en me fiant à lui.
Ma généroſité le rendra notre appui.
Apprends à diſtinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'eſt pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels
Fait, ou les grands Héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même à tant d'horreurs inſtruit,
Eût été Scipion, ſi je l'avais conduit.
Je réponds de Céſar, il eſt l'appui de Rome ;
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.
(*ſe tournant vers le Chef des Licteurs, qui entre en armes.*)
Eh bien, les conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils ſont punis ;

Mais leur ſang a produit de nouveaux ennemis.
C'eſt le feu de l'Etna qui couvait ſous la cendre;
Un tremblement de plus va par-tout le répandre;
Et ſi de Pétréius le ſuccès eſt douteux,
Ces murs ſont embraſés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous aſſiège & nous preſſe,
D'autant plus redoutable en ſa cruelle adreſſe,
Que juſqu'au ſein de Rome, & parmi ſes enfans,
En creuſant vos tombeaux, il a des partiſans.
On parle en ſa faveur dans Rome qu'il ruine;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine;
Tout ſon génie y règne, & cent coupables voix
S'élèvent contre vous, & condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats & les clameurs des traîtres
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le ſang répandu par vos mains:
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous ſeul condamnés, n'ayant pu ſe défendre,
Semblent autoriſer.....

CICERON.

Clodius, arrêtez;
Renfermez votre envie & vos témérités:
Ma puiſſance abſolue eſt de peu de durée;
Mais tant qu'elle ſubſiſte, elle ſera ſacrée.
Vous aurez tout le tems de me perſécuter;
Mais quand le péril dure, il faut me reſpecter.
Je connais l'inconſtance aux humains ordinaire.
J'attends ſans m'ébranler les retours du vulgaire.

Scipion accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les Dieux, & quitta les Romains.
Je puis en quelque choſe imiter ce grand homme.
Je rendrai grâce au ciel, & reſterai dans Rome.
A l'Etat malgré vous j'ai conſacré mes jours,
Et toujours envié je ſervirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me préſente,
Que j'aille intimider une foule inſolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aſpect
Contienne encor Céſar, qui m'eſt toujours ſuſpect,
Et ſi dans ce grand jour la fortune contraire.....

CICERON.

Caton, votre préſence eſt ici néceſſaire.
Mes ordres ſont donnés, Céſar eſt au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au Sénat:
Il en doit ſoutenir la grandeur expirante.
Reſtez..... Je vois Céſar, & Rome eſt triomphante.
(*Il court au-devant de Céſar.*)
Ah! c'eſt donc par vos mains que l'Etat ſoutenu.....

CESAR.

Je l'ai ſervi peut-être, & vous m'aviez connu.
Pétréius eſt couvert d'une immortelle gloire;
Le courage & l'adreſſe ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu ſous ce ſacré rempart
Que pour ne rien laiſſer au pouvoir du haſard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques,
A l'aſpect impoſant de leurs Dieux domeſtiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions
Ont ſoutenu le poids de leurs auguſtes noms.

Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage
Qui ſubjugua l'Aſie, & détruiſit Carthage.
Tous ſont de la patrie & l'honneur & l'appui.
Permettez que Céſar ne parle point de lui.
Les Soldats de Sylla renverſés ſur la terre,
Semblent braver la mort & défier la guerre.
De tant de Nations ces triſtes conquérans
Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils Guerriers la valeur nous ſeconde,
Nous mettrons ſous nos lois ce qui reſte du monde.
Mais il eſt, grâce au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des Héros plus choiſis, & ce ſont leurs vainqueurs.
Catilina terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à ſa rage,
Sanglant, couvert de traits, & combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ſes jours.
Sur des morts entaſſés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condamne, & Soldat je l'admire.
J'aimai Catilina; mais vous voyez mon cœur;
Jugez ſi l'amitié l'emporte ſur l'honneur.

CICERON.

Tu n'as point démenti mes vœux & mon eſtime.
Va, conſerve à jamais cet eſprit magnanime.
Que Rome admire en toi ſon éternel ſoutien.
Grands Dieux! que ce Héros ſoit toujours citoyen.
Dieux, ne corrompez pas cette ame généreuſe,
Et que tant de vertu ne ſoit pas dangereuſe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

4280802 D